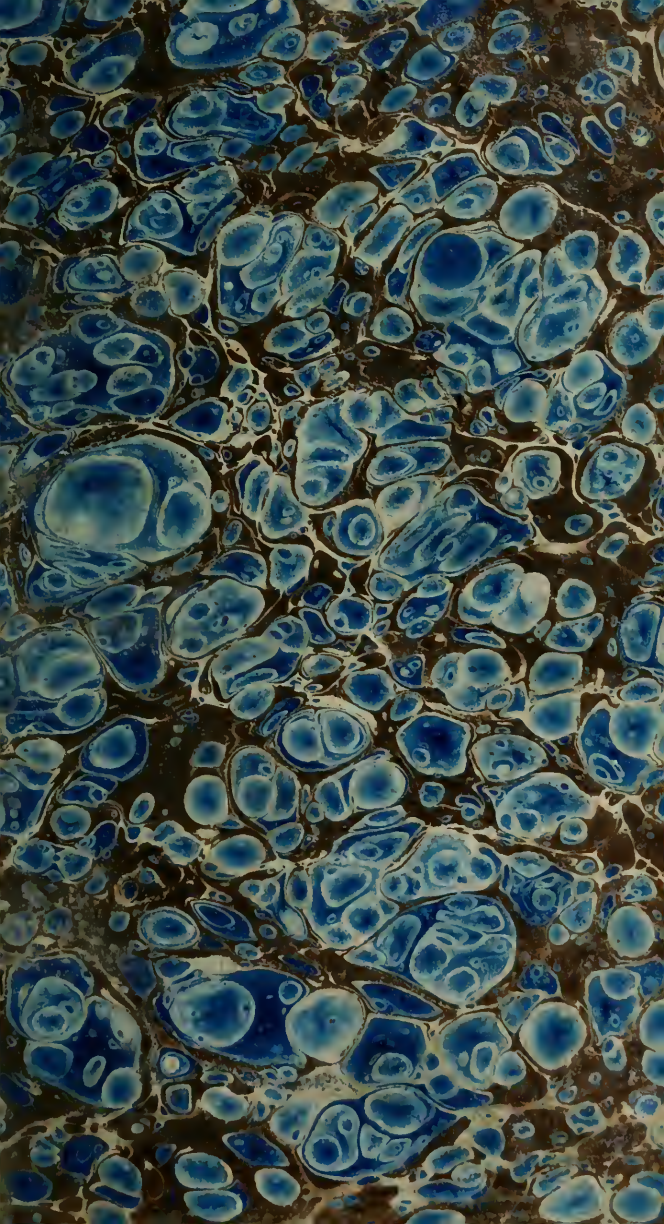


Bouquerot
06
v. 2
Smes

# ROSAURE,

OU

# L'ARRÊT DU DESTIN.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rosaureoularrt02lafo

# ROSAURE,

OU

# L'ARRÊT DU DESTIN,

TRADUIT DE L'ALLEMAND D'AUGUSTE LA FONTAINE,

PAR MADAME LA COMTESSE DE M.....

TOME II.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

M DCCC XVIII.

# ROSAURE,

OU

# L'ARRÊT DU DESTIN.

---

## LAURETTE A ISABELLE.

J'AI remporté sur moi une grande victoire, ma chère Isabelle. — Une victoire de Cadmus, dit mon père en souriant. — Toutefois ce que j'ai gagné ne vaut pas ce que j'ai perdu; mais il arrive rarement que l'homme triomphe autrement de ses passions.

Fière de cette victoire, je voulais en tirer avantage devant mon père: ce qu'il a dit m'a fâchée, mais il doit toujours avoir raison.

J'aimais Georges plus que je ne le croyais, plus que je ne te le disais. Et pourquoi avais-je la faiblesse de l'aimer? Pouvais-je ignorer qu'il avait l'art de me flatter, comme Auguste flattait Cléopâtre, dans l'espoir de la traîner captive à la suite de son char de triomphe, et de la donner en spectacle aux Romains? Et pourtant!... Oh! j'avais aussi des moments sublimes!



CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

— Fais-moi serment que tu ne seras jamais à lui, dit Julie, et je lui réponds avec Shakespeare: Les serments ne conviennent qu'aux lâches et aux méfiants. Mais quand je me regardai dans un miroir, que je vis la pâleur de mon teint, et quelques larmes qui entraient dans mes yeux... Courage! courage! me suis-je dit. Je ne cédais ni à la raison ni à la conviction ; tout mon avantage consistait à l'humilier, parcequ'il voulait m'humilier moi-même.

Il partit ; la couronne de laurier chancelait sur ma tête, le temps seul l'a rendue stable.

J'aurais dû le mépriser, car... Il se présentait un parti considérable pour sa sœur, et le cœur de Julie s'ouvrait à l'amour. On demandait pour la dot quarante mille florins.

Le père consentait à les donner ; il demanda l'assentiment de son fils ; celui-ci ne refusa pas absolument, mais il desira du temps pour réfléchir : il devint sombre et rêveur. Cependant il aime sa sœur, et il n'a que vingt-quatre ans. L'avarice n'est point dans son caractère ; à quoi donc attribuer ce parti? Il porte en lui le germe de toutes les vertus et de tous les vices, comme la terre renferme en son sein le prin-

cipe salutaire ou destructeur des moissons et des volcans.

Il est heureux qu'il soit parti.

Je voudrais qu'il ne nous écrivît point, car ses lettres comme ses rêves ont une beauté qui manque à son caractère.

Julie nous lut quelques unes de ses lettres : à chaque mot sortant de sa bouche l'orgueil du père s'exaltait. Elle en était à un endroit où son frère parlait d'un jeune homme dont le hasard lui avait fait faire la connaissance lorsqu'il voyageait en Suisse : qu'il me semblait beau dans la peinture du caractère de ce jeune homme! Il y montrait une vraie sensibilité, et le nommait son Agathodémon.

Que leur union soit éternelle, dit le père dans une sorte d'enchantement. — C'est Drausen qu'il se nomme, dit Julie continuant sa lecture.

Tu n'imagines pas, chère Isabelle, l'impression que fit sur le baron ce nom de Drausen.

— Drausen! dit-il élevant la voix. Et se levant brusquement, il répéta : Drausen! mais d'une voix basse et triste ; puis, semblable à un homme profondément endormi et rêvant, il prononça encore ce nom d'une voix faible.

Enfin, tout pensif, et les bras croisés sur sa poitrine, il entra dans son cabinet

Nous nous regardâmes sans rien dire.

Dieu veuille, dit Julie portant la main sur son cœur, que de ma vie je n'entende un nom capable de donner à ma voix un pareil accent!

Que sait-elle donc, Julie?

Après un long silence, elle dit en soupirant: Le 7 mai!

Son père l'entendit, car comme elle parlait il sortait de son cabinet. Son visage était rouge de colère. — Que dites-vous là? s'écria-t-il; je n'entends pas cela; non, par tous les diables, je n'entends pas cela.

Quoiqu'il aime sa fille, il lança sur elle un regard terrible, se précipita dans son cabinet, chercha des papiers, et trouva une liasse attachée avec un ruban noir.

Julie me fit signe d'un air de pitié.

Il nous aperçoit, met aussitôt les papiers de côté, et dit: Qui est-ce qui a ouvert la porte? Je pense bien, Julie, que tu ne cherches pas dans mes papiers? — Moi, papa; pouvez-vous le croire? Mais, mon cher papa, ces papiers et ce ruban noir font sur vous une bien grande impression.

Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il d'un air sombre; et passant rapidement sa main sur son visage, il reprit sa place auprès de nous.

Poursuis, Julie. A la vérité je suis fâché que Georges ait précisément rencontré cet homme-là.

Julie acheva la lecture de la lettre, et nous nous séparâmes.

Une heure après nous vîmes dans le jardin le baron se promenant de long en large, avec tous les signes d'une profonde tristesse. Il nous aperçut, et vint à nous.

Aussitôt il parla de son frère Gotthold avec une extrême vivacité, ne tarissant pas sur les louanges dues à son noble caractère, à sa grandeur d'ame. Malgré cela il paraissait se faire violence; son air était si sombre, son inquiétude si visible, qu'un aveugle aurait remarqué le trouble dont il était agité.

A la première question que lui fit Julie sur les causes de l'absence de son oncle (tu sauras que M. Gotthold avait tout-à-coup disparu, et qu'on ne sait où il est), le baron brisa court, remua la tête, et nous laissa.

O mon Dieu, dit Julie, je crains qu'il n'y

ait des rapports entre M. Gotthold, ce Drausen, et les papiers au ruban noir. Et qui sait?

Elle ignorait tout ce qui concernait son oncle, dont la disparition date de sa naissance.

J'avoue que j'étais curieuse d'avoir des détails particuliers sur ce qui concerne ce baron de Gotthold : j'en demandai à mon père; il ne l'a pas connu. Cet homme peut avoir été aigri par l'inégal partage de la succession paternelle; il peut l'avoir été davantage par l'orgueil de son frère : n'aurait-il pas succombé dans sa lutte contre sa mauvaise fortune et ses passions?

Néanmoins les vieillards qui l'ont connu disent que c'était un excellent homme. Tout le monde ignore son sort, excepté peut-être un vieux domestique employé à la garde de la chapelle, dans laquelle est la sépulture de la famille, à Kaltenthal.

Julie et moi, plus curieuses que jamais, nous sommes déterminées à aller trouver ce vieux domestique, et à l'interroger un jour où le baron sera absent...

Nous sommes allées à Kaltenthal.

Le bon homme nous a fait descendre dans le caveau.

Nous y avons vu le tombeau destiné à son bon maître, M. Gotthold. Il nous a raconté l'histoire de son enfance; il a fait un grand éloge de son bon cœur, de son amour pour ses parents, et en général pour tous les hommes.

Julie me fit signe, et je dis : Brave homme, on prétend qu'il y avait peu d'amitié entre les deux frères, ce qu'il est facile de croire d'après certains rapports.

Le vieillard me répondit en branlant la tête, et levant les mains vers le ciel : Ah! Dieu sait que M. Gotthold aimait tendrement son frère; il a fait tout ce qui dépendait de lui pour être payé de retour, oui, tout; je dois le savoir, moi qui l'ai accompagné dans tous ses voyages. Nous partîmes un jour pour Linsen; voilà qu'il trouve ce qu'il cherchait depuis long-temps, une femme belle comme le jour, et bonne comme un ange.

— Son nom, s'il vous plait?

— Adèle de Drausen. Monsieur l'avait déja vue à Nuremberg, et n'avait pu la voir sans l'aimer; jugez de ses transports lorsqu'il la revit à Sandberg.

— Mais par quelle fatalité arriva-t-il...

— Ecoutez-donc : mon maître avait ses

idées de bonheur; il éprouva des contrariétés; sa chère future disparut, et lui ensuite. Monsieur le bailly de Linsen doit seul savoir ce qu'ils sont devenus. Peut-être sont-ils heureux; du moins ils méritaient de l'être.

— Mon père était-il instruit de leur liaison? dit Julie; car ce qu'on nous disait ne nous apprenait point quel intérêt le baron pouvait prendre au nom de Drausen.

— Aucune puissance humaine ne m'en ferait dire davantage.

Toutes nos questions furent inutiles. Après le départ de son maître, il avait quitté Linsen, était venu à Edelback; on l'avait vu parler au baron, qui, en le plaçant à la chapelle, lui avait procuré une honnête aisance.

Pendant que nous revenions. Comme on peut se tromper, dit Julie; je soupçonnais mon bon père...

Le lendemain matin le baron vint nous trouver au jardin. Son frère fut encore le sujet de notre conversation. Ce que nous avions pris pour du trouble et des reproches de conscience ne nous paraît aujourd'hui qu'une tendre inquiétude sur le sort d'un frère chéri.

Julie dit en souriant: Cher papa, mon oncle

Gotthold avait sa manière d'être heureux ; il l'est, si je ne me trompe.

— Tu sais donc! dit le père vivement ; que sais-tu? parle ! — Ce que vous ignorez peut-être : il aimait une dame nommée Adèle de Drausen... A ces mots, chère Isabelle, une mortelle pâleur couvrit le visage du baron ; il fixa sur sa fille des yeux... On l'aurait pris pour un spectre.

Julie, effrayée, ne voulait pas continuer, son père l'y força, en affectant un grand calme.

Eh bien, mon père, on dit qu'il emmena son Adèle dans une retraite inconnue, qu'ils s'y marièrent, et on croit qu'ils sont heureux.

Le baron, satisfait, leva ses mains au ciel, et dit en les frappant : O vous, anges, vous tous que Dieu a rassemblés près de lui, je vous remercie; je te remercie également, messagère des bonnes nouvelles, chère Julie; mais de qui as-tu appris tout cela?

— D'un vieux domestique que mon oncle avait à Kaltenthal.

Je ne partageai point l'opinion de Julie sur l'innocence de son père. A cet air de joie succéda bientôt un morne silence. Je ne sais quoi semblait me dire : Il est coupable! Il a pris la

résolution d'aller à Linsen : nous nous y rendrons demain. Que signifie tout cela ? Est-ce le pouvoir des esprits vengeurs ?... S'il en existe, ma chère, il y a aussi des esprits rémunérateurs des êtres vertueux. Sans doute nous serons éclaircis. Adieu.

---

LAURETTE A ISABELLE.

Les esprits vengeurs, accompagnés de bien d'autres esprits malins, semblent s'être emparés de lui. Nous avons trouvé à Linsen une famille fortunée qui ne parlait qu'avec enthousiasme de M. Gotthold. Le baron a su d'eux qu'Adèle de Drausen, la bien-aimée de son frère, était morte il y avait long-temps. Il demanda en quel temps elle mourut, et ne l'apprit point sans pâlir. Il semblait porter sur l'époque des regards effrayants. Par intervalles il était saisi de mouvements convulsifs. Ah ! ah ! s'écriait-il d'une voix sombre, et faisant comme s'il voulait écarter une image loin de lui. Ensuite il s'informa froidement du séjour habité par son frère. Ces gens l'ignoraient, ou plutôt ne voulaient pas le lui dire.

M. Gotthold, dit le bailli, fait prendre ses fonds par un fondé de pouvoir.

Le baron n'a pu en savoir davantage; nous sommes repartis, et depuis...

Qu'il y a de singularité dans le caractère des hommes! Le baron est devenu encore plus dur. Il amasse de l'argent, et dit sans cesse : L'argent adoucit les peines de la vie, et se plaint de ce que son fils retarde son mariage avec Aurore, et de ce qu'il ne lui écrit point.

La pauvre Julie, cette sage et bonne fille, s'interpose en vain comme un ange tutélaire entre son père et l'ange vengeur. Elle dissimule, mais elle est dans l'intention de prendre le voile, et de sanctifier sa vie pour rendre le ciel favorable à son père. Elle lui cache son projet, car il voudrait l'allier à quelque famill riche; il pense qu'elle pourrait être l'appui d son frère, dont la fierté lui inspire de la méfiance. Le rang, la fortune future de son fils, voilà ce qui l'occupe le plus; quoiqu'il aime beaucoup Julie, je crains qu'elle ne soit sacrifiée au bonheur de son frère.

Elle doit partir dans quelques jours pour aller tenir compagnie à sa tante, la comtesse de Siegen.

Ame bonne et simple, comment ton humilité s'accommodera-t-elle d'une vie tumultueuse, agitée sans cesse par l'orgueil et l'ambition !

Croyez-moi, cher Laurette, m'a-t-elle dit avec douceur, je surmonterai les dégoûts. Je suis sous la garde des bons anges; ils ne m'abandonneront pas. J'exécuterai mon dessein, soyez-en sûre. J'éprouve un courage, un calme qui ne vient pas de moi, mais du ciel.

Cela est vrai; son cœur est tendre, mais son esprit est fort comme peut l'être celui d'un homme.

Adieu, chère Isabelle.

---

M. RUNDE A GOTTHOLD.

O bonheur! cher Gotthold, ô bonheur! Ils veulent bien te faire parvenir une lettre d'ici, de Linsen, mais ils refusent absolument de me dire le lieu de ton séjour, quoique je lusse au bailli Schauer des passages de tes amoureuses lettres, que je porte toujours sur moi comme un talisman. Monsieur, lui ai-je dit, sachez que Gotthold et moi nous sommes tels que des jumeaux, et des jumeaux qu'aurait

nourris l'amitié en personne. Je veux savoir où il est. Il souriait, mais il n'a plus dit un mot, ni moi non plus; quoique dans ma colère je l'eusse appelé turc et juif. J'aurais bien arraché le secret à sa femme, mais elle ne savait rien, et il a agi sagement, car les femmes... Elle m'a raconté une histoire bien embrouillée; elle m'a parlé d'une boutique de rubans, d'Adèle, de l'amour qu'elle t'avait inspiré, de sa fuite, de sa mort, et de ta retraite inconnue à elle-même: j'ai bien vu à son récit que la Parque avait mis un fil bien noir dans le tissu de ta vie; mais qu'une femme telle que celle du bailli verse des larmes sur toi après une absence de vingt années, ma foi cela a bien son prix.

En y réfléchissant, cher Gotthold, il y a dans la vie du rapport comme dans la nuit avec le jour, dans le sommeil avec la veille. On puise de nouvelles forces pour se livrer aux jouissances. Acquérir, entasser des richesses, voilà le vœu de bien des hommes; beaucoup de contrariétés, un bonheur imaginaire, voilà ce que ces richesses procurent. En montant et descendant on fatigue plus qu'en marchant sur un plan uni (ce qui me paraît très monotone); mais ici-bas ne trouve-t-on pas en tout quelque gêne,

sans que pour cela le malheur vienne montrer sa triste figure? Heureusement l'espoir nous reste ; l'espoir, le plus beau des dons que Prométhée ait pu faire au cœur de l'homme : il accompagne l'infortuné jusqu'au tombeau. Sous son ombre tutélaire l'homme se ranime, il s'élève vers la Divinité, qui, dans l'autre vie, le dédommagera de ses peines. C'est là que se réalisent les beaux rêves formés par notre imagination. Quant à moi, le calme, l'uniformité ne me conviennent point. Je vins au monde dans une nuit où un affreux ouragan découvrit les toits, où la grêle cassa les vitrages, où la foudre embrasa l'église de la ville. Moi-même je ressemble à une tempête; mon caractère est exalté, mon esprit n'est jamais en repos; mais du moins je n'ai jamais causé aucun ravage. Le destin qui se joue de tout confia ma jeunesse à mon oncle, M. Tobias de Schwalike, et à madame Marguerite d'Ahnenswalde. Mon oncle n'employait qu'une bonne heure pour se faire prendre la mesure d'un habit, deux heures pour déjeûner, autant pour dîner : le reste du jour était employé à monter deux douzaines de montres et pendules qui ornaient sa maison; il les réglait au soleil du midi. A quatre

heures précises il prenait son chapeau et le bras de ma tante, et allait se promener. Lorsqu'il entendait sonner l'horloge, il s'arrêtait tout court, regardait ses deux montres, et quand elles n'étaient pas d'accord avec l'horloge, il entrait en colère, non pas contre ses montres, c'était lui qui les réglait, mais contre une horloge qui trompait tout le monde, excepté lui pourtant, car il croyait connaître seul la marche du temps à la minute même. Eh bien ! il était heureux ; il n'y avait que moi qui murmurais contre le temps et contre son régulateur.

Mon occupation chez lui était de faire des enveloppes de lettres, d'y mettre les adresses, et de les cacheter. Deux domestiques étaient occupés à tenir la cire et la bougie, et quand l'enveloppe n'était pas bien coupée, bien faite, c'étaient des reprimandes, comme si bien faire une enveloppe était dans la vie une chose essentielle.

Ennuyé d'une telle existence, un beau matin je désertai la maison de mon très honoré oncle, ayant dans mes poches dix ans de revenus de mes biens, revenus qu'il m'apportait toujours en bons billets, et à heure fixe.

Ayant passé les limites du village, et me

trouvant en haut d'une colline, j'abjurai tout calcul sur les heures de la vie; je brisai ma montre sur une pierre, et je me déterminai à me lancer dans le monde, et à braver les orages de la vie.

J'étais content comme un jeune homme qui se serait échappé d'une prison, et je pouvais enfin manger lorsque j'avais faim, sans être obligé d'attendre que les pendules de mon oncle eussent sonné.

J'avais reçu une bonne éducation, et je croyais connaître le monde dans lequel j'allais entrer: cette confiance dans moi-même m'aurait conduit dans un précipice, si je n'avais été sauvé par un ange tutélaire; je me serais trouvé au milieu d'un océan sans cesse battu par la tempête.

Une voiture roulait derrière moi, et m'avait atteint, lorsqu'un homme me dit : Jeune homme, où allez-vous? — Vers la mer, répondis-je. L'homme sourit à ma réponse, et m'invite à monter dans sa voiture; ce que je fais avec d'autant moins de façon, que je lui trouvais une physionomie franche et ouverte. Il me fait d'autres questions, et je lui raconte gaiement le genre de vie de mon oncle, ma

sortie de sa maison, et mon desir de voyager.

Il s'amusa d'abord des manières de mon oncle, puis il me conseilla de retourner dans sa maison. Ce conseil ne me surprit pas, mais je lui déclarai que je préférais toutes les misères à un pareil esclavage. Ce fut en vain qu'il me demanda mon nom et celui de mon oncle, j'étais decidé à ne les dire à personne.

Pendant la route mon caractère et mon esprit lui plurent : il m'emmena avec lui à Hambourg, et me présenta à sa famille. Il faisait le commerce, je conçus la plus grande estime pour ce négociant, et je lui confiai mes traites, qui montaient à une somme considérable; il me promit de me faire faire de petits voyages pour contenter mes desirs. Je voulais être libre, et je me livrai au commerce plus par goût pour les voyages que pour le commerce même.

Il m'envoya chez un de ses amis à la campagne; j'y devais jouir de cette indépendance vers laquelle se portaient tant mes vœux. O mon cher Gotthold! quel homme respectable! quel vrai sage! l'image de ce bon vieillard, à qui je dois tout ce que je suis, est sans cesse devant mes yeux. Il s'appelait Œros; il avait

combattu en héros les peines de la vie, et avait enfin trouvé dans la riante campagne qu'il habitait cette douce tranquillité qu'il avait long-temps cherchée.

Il eut à contenir dans moi cette ardeur de liberté qu'avait accrue l'heureuse expérience que j'en fis auprès de lui. Je ne trouvais de beau, de grand, que la persévérance dans sa ferme volonté, arme puissante contre le sort et le pouvoir des hommes. Il avait eu à-peu-près les mêmes idées dans sa jeunesse; il n'attaqua pas ouvertement mon système, mais il le contint par un système d'opposition; il voulait que j'accordasse aux hommes la même tolérance que j'exigeais d'eux, et m'engageait à ne compter que sur moi tant que j'en aurais la force et le pouvoir.

Je penserai à Brutus, m'écriai-je, car Brutus était mon héros.

— Brutus voulait l'impossible, mon fils : il voulait une liberté qui avait disparu, des Romains qui n'existaient plus, une constitution que César n'eût pas renversée.

— C'est par cette raison qu'il fut un grand homme; seul il voulut ce qui était juste, et il sacrifia tout à cet amour de la justice et de la

liberté. Il pouvait faire le sacrifice de sa vie, qui lui semblait peu de chose, mais non celui du sang des légions. Il est beau d'avoir de la générosité et de la valeur ; mais on tombe dans l'infortune et on y fait tomber les autres quand on ne sait pas régler son imagination, quand l'ambition n'est pas contenue. Alors, dans Brutus même, la vertu n'est plus qu'un nom.

— Que devait-il donc faire ?

Borner ses projets, se faire une autre idée de la grandeur, rechercher si sa volonté ne naissait pas de l'amour-propre mis en jeu, du feu des passions secrètes, méditer enfin avant de prendre un parti.

Ainsi parlait ce vénérable vieillard; il cherchait à mettre en moi l'esprit de modération; je lui ai l'obligation de n'avoir pas succombé dans les moments les plus critiques, de n'avoir pas été la victime de cette manie de ne prendre conseil que de soi-même. Il m'a inspiré le noble orgueil de ne montrer du courage que dans l'adversité, que contre les passions et non contre les hommes; de ne pas tirer vanité des principes, mais de mettre la gloire dans les actions et dans la constance. Néanmoins

un penchant irrésistible me lança dans le tourbillon du monde.

Ne sois pas un aventurier, me dit-il; celui qui n'a pas de demeure, de patrie, n'inspire point de confiance; il est étranger à tout, il se rend suspect. L'homme doit tenir comme l'arbre à sa terre natale, autrement il est comme une plante parasite qui s'attache à un arbre et en tire la sève. Le jardinier la redoute; il en est de même dans la société. Voyage, mais reviens dans ta patrie; ami, époux, père et citoyen, à ces différents titres, fais-toi aimer et estimer; promets-le-moi, mon fils.

J'ai promis et j'ai tenu parole.

Ma fortune placée dans les affaires de mon ami de Hambourg s'accroissait chaque jour, car je faisais peu de dépense, dans mon vif desir de me conserver indépendant. Je jugeais que le meilleur moyen de rester tel était de dédaigner le superflu; j'avais reçu cette leçon chez mon instituteur, où tout était dans la plus grande simplicité.

Ma flûte et un carton de dessins sous mon bras, un petit paquet de linge sur le dos, le cœur plein de courage, l'humeur gaie, l'esprit orné de diverses connaissances, je franchis

l'intervalle qui me séparait du monde, et j'adopte une nouvelle vie. Je m'étais préparé à ces voyages pendant les deux ans que je venais de passer avec l'homme respectable qui m'avait servi d'instituteur. Je savais la musique, le dessin, j'écrivais tout ce qui frappait mon imagination, insouciant et ne m'attachant à aucun homme jusqu'au moment où je te rencontrai, mon cher Gotthold, où tu me fis connaître le doux sentiment de l'amitié.

Te rappelles-tu notre première entrevue sur le chemin de Madonna-del-Monte ? Comme la sympathie se peignait dans nos premiers regards! Comme le nom de compatriote allemand rendait notre amitié plus vive! Comme nous nous rencontrions dans nos pensées, dans nos vœux, dans nos projets! Te souviens-tu comme dans nos épanchements se resserrait le lien de notre union! Cela date de loin, mais le souvenir que j'en conserve brille pour moi comme l'étoile de Vénus dans le crépuscule du soir.

Tu souriais en me voyant livré obscurément aux détails du commerce. Mon respectable ami de Hambourg me forçait à m'appliquer à celui des vins de Bordeaux, des soieries de

France et de Lombardie. Je consultais les livres où ces parties sont traitées, j'examinais, je comparais. Je fus chargé des achats, et je m'en acquittai avec tant de bonheur, je saisis si bien l'à-propos que je fis faire à mon ami des gains considérables : ensuite je fis des affaires pour mon compte. Cette activité, mon cher Gotthold, me fut très favorable. Après ton départ elle contribua à ma consolation. Je me mis en relations avec de fortes maisons de commerce de France et d'Italie, ce qui dans la suite me fut d'une grande utilité. A Hambourg j'avais eu lieu de reconnaître la considération que donne la fortune; mais quand je vis comme cette même fortune pouvait être engloutie par le luxe des équipages, la magnificence des festins, la somptuosité des ameublements et des parures; quand je vis qu'on ne faisait rien ou peu de choses pour le bien public, je n'en eus que plus grande envie de m'enrichir, afin d'avoir la faculté d'appliquer mon or à de plus nobles usages. J'ai acquis ainsi la plus grande aisance : toujours en mouvement par mes travaux, j'ai fait peu de folies depuis que nous nous sommes séparés.

Je passai les Pyrénées, et quatre ans après

je revins en Allemagne et à Hambourg. Tu sauras quels rapports a tout cela avec toi.

Mon vieux négociant m'accueillit avec des transports de joie; il fit tous ses efforts pour me fixer dans sa ville; il m'y offrait la perspective d'une immense fortune; mais vois, mon cher Gotthlod, comme l'homme est bizarre : je ne pouvais me résoudre à faire un métier de mes travaux; j'aimais à tirer un oiseau en passant; mais rester long-temps à l'affût, cela n'était point de mon goût. Je secouais la tête, et faisais des préparatifs pour un nouveau voyage en Grèce, cette noble patrie des arts, ce centre de la sagesse.

Mon respectable instituteur, à qui le négociant m'avait confié, était mort pendant mon premier voyage : son fils, qui était à-peu-près de mon âge, s'était établi, disait-on, chez un parent dans le pays de Wurtemberg ou Bade.

Je fis des démarches pour le trouver, m infructueusement. Je fus visiter la tombe son vénérable père, et après avoir payé le tri but de ma reconnaissance, je retournai à Hambourg. J'y trouvai dans un hôtel un jeune Russe nommé Stroganoff. Je venais d'arrêter

mes comptes avec Samuel Werft. : j'étais en outre possesseur d'une somme considérable, de quelque mille marcs que j'aurais volontiers dissipés par la raison que je les regardais comme superflus. — Cette raison, me dit Werfen riant, cadre peu avec l'esprit marchand.

J'allais répondre, lorsque le Russe, après avoir vidé son verre, le posa si fortement sur la table, qu'il se brisa en morceaux; il se parlait à lui-même, jurait par S. Nicolas, et versait des larmes.

Je fus m'asseoir près de lui. Il me regarda fixement et me tourna le dos.

Je prends tranquillement ma chaise, et je me mets de l'autre côté, vis-à-vis de lui.

Cherchez-vous querelle, monsieur? s'écria-t-il. — Non, certes, lui dis-je; l'aspect d'un visage qui annonce autant d'honnêteté et de noblesse ne m'en donne nulle envie. — Oui, dit-il en souriant, mais sur lequel on ne prêterait pas un rouble.

— Eh bien! moi je me sens capable de le faire en y ajoutant quelques zéros.

Ce jeune homme portait une de ces figures qui, à la première vue, inspire la confiance; et tu verras, Gotthold, que je ne m'étais pas trompé.

— Quel sujet de peine avez-vous? lui demandai-je avec un intérêt réel.

— C'est que je ne suis ni moine, ni courtisan, et que je ne sais pas me courber.

— Oui, les moines habitent des cellules hautes de quatre pieds, pour s'accoutumer à prendre une humble posture.

— Ce qui ne les empêche pas de se bouffir d'orgueil. Nos courtisans, pour contracter cette habitude, n'ont pas besoin d'habiter des cellules : c'est ainsi que Grégoire monta, en rampant, jusqu'au saint-siége.

— Qui veut s'élever à la cour doit s'abaisser.

— Vous ne pensez pas cela, dit mon Russe, que je voulais faire entrer en conversation. Notre souverain dédaigne l'homme qui s'abaisse pour obtenir ses faveurs ; le langage de la vérité ne l'offense pas, il est trop grand pour ne pas l'estimer. Tous à la cour sourient aux courtisans, excepté lui, qui les regarde comme de vrais ennemis du trône. Il les signale lui-même à celles des personnes qui l'entourent et dont il fait le plus grand cas.

— Alors le métier de courtisan (car c'est un métier) ne prospère pas en ce pays.

— Pardonnez-moi ; car si ces vils reptiles ne

trouvent pas accès près du trône, ils ont l'art de se glisser chez les particuliers; vous pensez bien que les plus riches ont la préférence, et ils ne manquent pas de victimes.

Je voyais que mon Russe en était une; je fis apporter du vin, et nous rapprochâmes nos verres.

Celui qui partage mon pain, dit l'Arabe, est mon ami. L'Allemand dit : Qui trinque avec moi est mon ami; eh bien, que puis-je faire pour vous obliger? Dieu merci j'ai de l'argent, parlez.

— Pourriez-vous me prêter quatre mille écus?

— Je le peux.

— Le voulez-vous? dit-il en pâlissant de trouble et d'espérance. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Je le veux.

— Mais, mon cher monsieur, il me les faudrait à l'instant même.

— Sur-le-champ.

Je tirai donc mon portefeuille, et j'y pris des billets de banque que je posai sur la table.

C'est bien la somme, s'écria-t-il en sanglotant. A moi! n'est-ce point un rêve? O mon-

sieur! vous rendez la vie à un désespéré; il vous doit son bonheur. Et il me regardait d'un air étonné.

Qu'avez-vous? Que voulez-vous?

— Rien; je voudrais seulement savoir sous quelle figure un bon ange pourrait se montrer, si ce n'est sous la vôtre? Il m'est honorable de pouvoir me dire : Je suis digne de la confiance que j'ai inspirée au génie bienfaisant qui vient de me délivrer du précipice dans lequel j'allais être englouti; mais encore faut-il que je me fasse connaître : je me nomme Straganoff de Riga; voici mon billet, veuillez me dire où je pourrai vous adresser mes lettres.

Je déchirai le billet aux yeux de mon Russe encore plus surpris, et je lui dis : Vous adresserez vos lettres ici, chez Samuel Werft; mon nom est Runde; vous venez, dites-vous, de trouver un protecteur, moi je trouve un ami : lequel a le plus gagné?

Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps; allez terminer vos affaires, et si j'en ai assuré le succès je me trouve trop heureux.

Le Russe se jeta dans mes bras; des larmes furent sa seule réponse; il partit.

Tu sauras bientôt, cher Gotthold, l'influence

que cette rencontre eut sur ma vie. Je dis mon aventure à Samuel, car mon cœur était plein de joie. Il en rit, et me dit: Si je tenais une liste de fous, je te mettrais en tête.

Le lendemain matin je vis entrer chez moi mon Russe, accompagnant une demoiselle belle comme le jour. En entrant il s'écria : En me sauvant vous avez aussi secouru cet ange d'innocence et de beauté! Le voilà, Sophie; voilà notre libérateur: laisse-lui voir tes beaux yeux mouillés des larmes de la reconnaissance; il apprendra bientôt qu'il nous a rendus heureux; il saura qu'il existe dans un pays éloigné un homme qui pour lui descendrait au tombeau. Notre reconnaissance, monsieur, pourra-t-elle jamais égaler votre bienfait? car je sais à présent que vous n'êtes pas aussi riche que je l'ai cru hier.

C'est moi qui suis le plus heureux, m'écriai-je en l'embrassant.

Il n'avait qu'un moment à lui, car il allait mettre à la voile avec la famille de sa fiancée.

Quand nous nous quittâmes, on n'aurait pu distinguer lequel de nous deux était l'obligé.

M. Samuel, en rentrant, me dit qu'il s'était

informé à la Bourse de M. de Straganoff auprès d'un riche négociant de Riga.

Eh bien? — Eh bien, mon ami, c'est un honnête homme; mais pourquoi ne s'est-il pas adressé à ses compatriotes?

— Peut-être à sa place j'aurais fait de même; cela tient aux circonstances.

— Si jamais tu te trouves dans un pareil état, n'oublie pas ton ami Samuel. Puisse ma maison de commerce, estimée depuis des siècles, manquer si je t'abandonnais.

— Mon père! m'écriai-je tout ému. Nous nous embrassâmes. Cet homme estimable, cher Gotthold, secourait les malheureux à l'ombre du mystère : sans doute les anges l'ont crédité de chaque somme qu'il a consacrée à l'infortune.

---

## SUITE.

Ce bon Samuel me fit ressouvenir que j'avais des biens à recueillir dans ma ville natale : il n'eut pas de peine à me faire consentir à une association avec lui.

Je fis encore un voyage en France pour des

affaires de commerce : j'étais l'enfant chéri de la fortune ; tout me prospérait ; mais je perdis mon ami Samuel. J'eus néanmoins avant sa mort la douce satisfaction de le réconcilier avec son neveu, qui fut mis à la tête de la maison de son oncle ; et toutes nos affaires étant terminées, je me mis en route pour ma ville natale. Je n'en étais qu'à cinq milles ; je me trouvai dans un village où, étant enfant, j'avais passé quelques années. J'eus un grand plaisir à parcourir ces collines, ces vallons témoins de mes jeux. Je m'assis sur l'herbe pour reporter mon esprit vers cet heureux temps qu'on ne sait apprécier que lorsqu'il est loin de nous. Je fus tiré de ma rêverie par le son mélodieux d'une flûte qui jouait un de mes airs favoris ; je tirai la mienne, et j'accompagnai le musicien invisible avec des variations que j'avais composées. En m'avançant du côté d'où partaient les sons, je vis un jeune homme qui était habillé mesquinement, mais dont la figure était candide comme celle d'une jeune fille. Nous parlâmes de musique, qu'il appelait la poésie du cœur. Elle a même, dit-il avec timidité, la vertu de rendre l'espérance aux esprits abattus par le malheur.

Il m'apprit qu'il était simple employé au tribunal.

En causant nous fûmes surpris par la nuit; il m'offrit un lit dans son logement : j'acceptai. Il occupait une petite chambre, ayant peu de meubles, mais d'une extrême propreté. Sur une table étaient différents actes de procédure, des poésies d'auteurs célèbres, et des livres de jurisprudence. Comment, lui dis-je en riant, peut-on concilier la poésie et la chicane?

— La peine suit le plaisir, et le plaisir suit la peine, répondit-il. Mes livres et ma flûte me font passer des moments agréables. Je lui offris de l'échanger avec la mienne, qui était plus belle et meilleure. Il faisait quelques difficultés; je parvins cependant à lui faire accepter cet échange en mémoire de notre rencontre. Il m'apprit qu'il était né dans la même ville que moi. Son père était archiviste auprès du magistrat; il en parlait avec un respect et une tendresse touchante; ses yeux brillaient d'enthousiasme quand il me peignait le courage avec lequel son père supportait une existence pénible, et se livrait à des travaux fatigants pour élever honorablement sa famille.

Je lui fis le récit de mes voyages ; il me prêtait une grande attention, puis il me dit : J'ai beaucoup desiré de voyager, mais j'ai encore formé un vœu plus ardent.

— Lequel, lui dis-je ?

Il rougit, et me raconta ce qui suit :

Le frère de mon père mourut, laissant une dette de deux cents écus. En mourant il dit à mon père combien cela le tourmentait.

— Sois tranquille, cher frère, je paierai ta dette.

Mon oncle sourit de reconnaissance, pressa la main de son frère, et expira. Mais mon père, après avoir payé les frais du convoi et quelques petites dettes, n'avait plus le moyen de payer les deux cents écus, car nous étions presque aussi pauvres que l'était mon oncle. J'ai pourtant promis, disait mon père ; et il cherchait dans la maison s'il y avait du superflu pour faire la somme. Ma mère, en pleurant, donna son beau gobelet d'argent ; on y joignit le peu d'argenterie que nous possédions, et jusqu'au beau jonc espagnol à pomme d'or, dont mon père s'enorgueillissait quand il allait à l'église ou à l'hôtel-de-ville. Tout fut sacrifié ; mais il manquait encore la moitié de la somme.

J'avais reçu en cadeau une belle édition des poëtes anglais ; je la donnai, voulant aussi faire mon offrande à la mémoire de mon cher oncle. Nous sommes enfin parvenus à acquitter entièrement la dette.

— Mais les appointements de votre père?

— Il est la probité même ; ses appointements sont modiques. Cependant l'archiviste, son prédécesseur, s'était enrichi dans cette place.

Ce que me disait le jeune homme m'attendrit. Je mis, sans qu'il s'en aperçût, deux cents écus dans l'étui de la flûte ; je lui fis mes adieux, et je repris gaiement le chemin de ma ville.

J'y entrai le dimanche de la Pentecôte.

Je vis toutes les jeunes filles parées et les jeunes gens occupés au tir du roi. Mes premiers jeux se retracèrent à mon imagination ; je me promenai jusqu'au soir, puis j'allai à l'auberge, où mon domestique, qui m'avait précédé, avait apporté mes malles.

Le lendemain je questionnai mon hôte sous le nom de Runde, et j'appris que M. de Schwalike et madame d'Ahnenswalde étaient morts depuis dix ans.

— Et leurs biens?

— Sont dans les mains de parents éloignés.

— Et leur neveu?

— Pour celui-là, c'était un vaurien qui les quitta pour voyager.

— Et son bien?

— Je crois qu'il ne possédait rien, car sans cela la justice s'en serait bien mêlée.

Ces nouvelles n'étaient point agréables. Je pris mon chapeau, je défendis à mon domestique, brave garçon, de dire un mot de moi, et je me rendis aux terres de mon oncle, à une demi-lieue de la ville, où demeurait M. de Dreschel, qui s'était porté son héritier.

Je me fis annoncer sous mon véritable nom de Ahnenswalde. On me fit entrer. M. de Dreschel me reçut d'un air embarrassé, et me dit que la famille Ahnenswalde était éteinte.

Je suis, lui dis-je, le dernier de la famille, et le neveu de feu M. Schwalike.

Après une longue conversation, dans le cours de laquelle il voulait me persuader que j'étais mort, il me présenta mon extrait mortuaire, qu'il prétendait avoir trouvé dans les papiers de mon oncle, et il me dit : Vous aurez de la peine à prouver votre existence.

Je souriais.

Mais n'avez-vous pas trouvé dans les papiers

de mon oncle ceux qui sont relatifs à mon bien, dont il a touché les revenus depuis mon absence. Il me sera facile de prouver que j'existe, et que cet extrait mortuaire est faux.

— On n'a rien trouvé, que je sache; mais il me semble que pour cela vous feriez bien de vous adresser à la chambre de tutèle. En vérité, si vous ne comptez que sur cela, je vous plains (en même temps il me saluait). J'ai hérité de ces biens par testament de votre oncle...

— Testament fondé sans doute sur mon extrait mortuaire.

Je le regardai fixement; il changea de couleur.

Mon oncle était riche, fort riche, poursuivis-je d'un ton élevé; je renonce cependant à la succession, sous la condition qu'on ne me contestera pas mon bien, car autrement je suis décidé à sacrifier, et ce bien, et ce que je possède ailleurs, pour me faire rendre justice.

Voici un état de ce qui est à moi, écrit de la main de mon oncle.

L'homme pâlit en reconnaissant cette écriture, et en voyant le montant des sommes et les noms des personnes chez lesquelles elles étaient placées.

Il ne doit pas être difficile de découvrir qui a retiré ces sommes; qu'en pensez-vous, M. de Dreschel?

Il était troublé, il balbutiait.

—Si monsieur votre oncle a retiré lui-même ces sommes...

— Alors son héritier me les remboursera, dis-je en riant; mais, M. de Dreschel, je voudrais m'arranger à l'amiable avec vous.

— Vous ne pensez donc pas, dit-il d'un air égaré, que vous êtes mort.

— Vous ne pensez donc pas que je suis en vie, que je suis devant vous.

Nous nous séparâmes fort mécontents l'un de l'autre. Je me suis fait indiquer le plus honnête et le plus habile avocat. (J'ai toujours haï les procès, mais pour tout au monde je n'aurais pas abandonné celui-là.)

Je vais trouver l'avocat qu'on me désignait, je lui conte l affaire, il m'écoute avec attention, lit la copie de l'inventaire de mes biens, me demande si je n'ai pas d'autres papiers, et s'informe de ma situation actuelle, car, observe-t-il, vous avez affaire à un homme puissant, qui jouit d'une grande réputation d'honnêteté,

tandis que vous avez la prévention contre vous, et votre fuite de la maison de votre oncle...

Qu'est-ce que cela fait à la sainte justice ? lui ai-je dit.

Il alla parler à M. de Dreschel, et trois jours après il me fit cette réponse :

L'affaire est obscure, et peut donner lieu à un procès qui durerait des années, et coûterait beaucoup d'argent; le testament de mon oncle ne parlait aucunement de mes biens; cependant il était de notoriété que mon oncle était rangé, scrupuleux, et plein d'honneur. Enfin M. de Dreschel ne voulait entendre à rien.

Eh bien, s'il refuse de me tenir compte de ce que je sais m'appartenir légitimement, je plaiderai.

Et me voilà dans le péristyle de l'enfer.

Je prenais l'avocat pour un fripon, parceque le maudit procès traînait en longueur; mais j'appris par la suite que c'était un parfait honnête homme, que je ne devais attribuer ces lenteurs qu'à la justice.

Ce procès eut de l'éclat; on ne s'entretenait que de moi dans la ville. Oui, disait-on, c'est

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

un coureur d'aventures, il a mangé et joué sa fortune à Paris, et à présent il veut chasser une famille respectable de la maison qu'elle habite. C'est une chose affreuse! Et on me montrait au doigt.

O ma chère ville natale! m'écriai-je. O maudit procès! J'enrageais, et je tourmentais mon avocat, qui était impassible.

Je veux vivre en paix avec mon pays, me suis-je dit enfin, et je pris ma flûte pour jouer un air. La flûte me rappela l'archiviste. Je me reprochais d'avoir oublié cet honnête homme. Je pris mon chapeau, et je me rendis chez l'archiviste, M. Winter. J'entre dans une petite chambre. Un homme en perruque bien poudrée, qui ornait un visage maigre et pâle où brillaient des yeux vifs et spirituels, vint à pas comptés au-devant de moi.

Soyez le bien venu, monsieur, me dit-il d'une voix haute, comme s'il prêchait. Que desirez-vous?

— Le conseil d'un honnête homme.

Sa femme, d'une figure douce et d'un air riant, m'offrit un siège. Lorsque j'eus dit mon nom, le bon homme me regarda d'un air grave.

Je lui parlai du procès dans lequel le diable

m'avait entraîné. Il me reprocha vivement ma fuite de chez mes parents.

Vous avez raison, dit-il, de mettre vôtre procès sur le compte du diable : à présent vous voilà en proie aux méchantes langues de la ville; et quoique je ne croie pas la moitié du mal qu'on dit de vous, dussiez-vous gagner votre procès, et recouvrer la fortune de votre oncle, moi, père, je réfléchirais dix fois avant de vous donner en mariage ma fille, dont toute la fortune est dans une réputation sans tache, et dans un cœur encore meilleur que sa réputation.

Je suivais la direction de son doigt, et j'aperçus derrière la mère cette chère fille, qui, avec son bon cœur et sa réputation, possédait de beaux yeux, une chevelure blonde dont les anneaux flottaient négligemment sur son cou, et deux petites fossettes à un visage plus charmant que celui que les poëtes donnent à Vénus. Je n'en pus voir davantage, car sa taille était en partie cachée par sa mère.

Le père, après avoir parcouru les actes que je lui avais remis, dit : Cette affaire peut traîner pendant dix ans, car un procès est plus querelleur qu'une méchante femme. J'ai vieilli

dans la chicane, je peux vous en parler : ici tout est contre vous ; la richesse de votre adversaire, l'opinion publique ; et qui sait si le diable n'a pas depuis long-temps ourdi cette trame, car votre extrait mortuaire en a toute la mine; encore si on pouvait savoir de quelle source il vient.

— Veuillez, monsieur, examiner ces actes à loisir.

— Il n'en est pas besoin, car votre avocat est honnête, autant qu'on en peut croire les apparences.

Alors il entra dans quelques détails sur ce qu'on lui avait rapporté.

J'ai pris votre parti, ajouta-t-il, bien que par-ci par-là... Mais aujourd'hui que je vous ai entendu, je jurerais, malgré votre fuite, que dans la société vous êtes devenu un brave homme, chose assez commune lorsqu'on passe sa jeunesse au sein d'une famille respectable ; mais être lancé dans le monde sans appui, sans conseil...

J'ai eu l'un et l'autre ; j'ai trouvé un père qui pouvait vous disputer le prix des vertus.

— Dieu soit loué, dit-il d'une voix adoucie et en me tendant la main, j'ai aussi un fils qui,

comme vous, desire voir le monde : j'ai été un peu trop sévère avec lui : l'amitié de ma femme et de ma fille me l'ont conservé, chaque jour je les en remercie.

Il s'était établi quelque chose d'affectueux entre nous ; un an de connaissance ne nous aurait pas plus familiarisés que nous l'étions dans ce moment d'abandon. Il m'invita à raconter comment j'avais trouvé un ange gardien. Je commençai mon récit, et il fit signe à sa femme et à Minette (c'est le nom de sa fille) de s'approcher de nous.

Me voilà donc près de Minette, et attirant sur moi son attention. Je ne dis des événements de ma vie que ce qui m'était arrivé chez le bon vieillard à qui m'avait adressé le négociant dont j'avais fait l'heureuse rencontre après m'être séparé de mon oncle. Dans mon récit se peignait avec feu la reconnaissance que je conserverai toute ma vie pour le bienveillant protecteur de mon ardente jeunesse. Le regard de l'aimable Minette me fit apercevoir combien mon discours l'intéressait ; son père me tendit la main, et me dit : Allons, allons, courage ; ceux qui vous ont nui s'en repentiront un jour, car tôt ou tard la justice triomphe. — Ah ! je

veux vivre en paix avec mes compatriotes, lui ai-je répondu.

— Vous aurez bientôt des nouvelles de votre affaire: où demeurez-vous? — Je me rendrai à vos ordres quand vous le desirerez. — Non, non, dit-il d'un ton sévère, et regardant sa fille qui rougit.

Je lui donnai mon adresse; il se leva, me salua, et je fus obligé de me retirer.

Au bout de quelques jours il vint me voir; cela me fit plaisir.

M. d'Ahnenswalde, on vous conteste sérieusement votre nom; vous avez reçu, et vous recevez encore des lettres sous le nom de Runde.

Je riais.

Il trouva cela fort mal.

Monsieur, vous devez être le défenseur du nom de vos honnêtes parents, dussiez-vous, faute d'argent, recourir au droit des pauvres.

Le tort qu'on me faisait l'animait d'une sainte colère.

Mais, ajouta-t-il, j'espère que vous gagnerez ce singulier procès: je vous quitte pour faire des courses, dans lesquelles j'espère recevoir

des éclaircissements. Comptez toujours sur l'intérêt que je prends à votre cause.

— Si vous voulez me le permettre, monsieur, je me rendrai demain chez vous.

— Non pas, car, à vous parler franchement, je crains pour ma fille, qui, je vous le répète, n'a pour tout bien que sa réputation et la paix de son cœur. Vous êtes un aimable jeune homme; bref, je préfère venir chez vous.

— Comme il vous plaira, lui dis-je en souriant; mais la jolie figure de Minette ne me quittait ni jour ni nuit; elle me rappelait le visage céleste *della madona di Foligno*. Te souviens-tu, cher Gotthold, que nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce beau tableau? mais à présent je suis bien persuadé que l'amour inspirait Raphaël, et conduisait son pinceau lorsqu'il fit ce chef-d'œuvre.

Je fus trouver le frère, puisqu'il ne m'était pas permis d'aller chez la sœur.

Ah! mon bienfaiteur, s'écria-t-il, vous avez rendu toute une famille au bonheur.

— Et moi je suis encore plus heureux, s'il est vrai que j'aie réussi.

Si vous avez réussi! s'écria-t-il. Il tira une lettre de sa poche, et lut:

Grace soit rendue au généreux inconnu qui a allégé d'un si grand poids le cœur de notre bon père!

La lettre était de sa sœur : j'écoutais avec attention.

Quelle lettre! On prétend que les femmes écrivent mieux que les hommes; j'ai souvent ri de ce préjugé. Je sais pourtant que nous autres nous n'écrivons qu'à la personne à laquelle nous adressons notre lettre; les femmes écrivent comme si elles devaient avoir mille lecteurs; il semble qu'elles soient à leur bureau comme à un bal, desirant plaire à tout le monde; mais cette lettre, cher Gotthold, sortait d'un cœur vivement affecté, et l'on s'apercevait qu'elle ne devait tomber en d'autres mains que dans celles de son frère : elle lui ouvrait son ame sans réserve, sans méfiance, et lui disait : O mon frère, combien je desirerais connaître le libérateur de ma famille; quand on parle de lui, quand mes parents appellent sur lui les bénédictions du ciel, mon cœur bat avec force.

Elle ne me connaissait pas, et chaque mot de sa lettre semblait être l'aveu d'un sentiment inconnu à son cœur.

J'étais charmé de tout ce que j'entendais; je

demandai la lettre, et le frère n'osa pas la refuser à l'homme généreux.

Minette avait une belle écriture d'expédition; on voyait bien qu'elle avait l'habitude d'écrire.

Le frère me dit que c'était elle qui copiait tous les actes de son père, afin d'éviter les frais d'un commis.

Je lui demandai comment ses parents étant si pauvres, sa sœur et lui avaient pu être aussi bien élevés; il me dit qu'ils n'avaient eu que leur père pour instituteur.

J'étais bien résolu de demander la main de la vertueuse Minette; je questionnai adroitement le frère, et j'appris mille traits du beau caractère de celle que je regardais déja comme ma future épouse. Je me hâtai de retourner ensuite à la ville.

J'attendais la visite du père; heureusement il ne vint pas, ce qui me donna un prétexte pour y aller. Je trouvai la mère seule, les yeux remplis de larmes; son visage était pâle, elle paraissait souffrir. Je demandai à voir son mari; avant qu'elle eût pu me répondre, sa fille entra, marchant doucement, et ayant l'œil triste et abattu: elle me fit une simple inclination de tête, et dit à sa mère: Tranquillisez-

vous, je vous en prie ; cachez vos larmes à mon père ; le voilà qui rentre, montrons-lui du courage pour soutenir le sien.

Le père entra, et dit à sa femme en me montrant :

Je pense bien que vous n'avez rien dit. Et, après réflexion :

Au surplus, je ne peux le cacher ; je suis renvoyé avec une modique pension pour récompense de mes longs et fidèles services.

— Avec cette pension, observa la femme en pleurant, nous ne pourrons braver la misère.

— Et comment cela est-il arrivé ?

On ne me répondait point ; je renouvelai ma demande avec instance.

— Eh bien, je parlais pour vous comme un honnête homme doit le faire.

— Ah ! mon ami, dit sa femme, avec ta brusquerie ordinaire !

— Ma bonne, répondit-il, puis-je rester de sang froid quand je vois violer le droit et vendre la justice ? Le dois-je ? Oui, monsieur, je parlais en franc Allemand, et avant tout je dois obéir au mouvement de ma conscience. J'ai dit que dans le bureau d'enregistrement il devait y avoir des actes relatifs à vos biens,

car l'avocat consultant de votre oncle m'en avait instruit. S'était-il douté de quelque fraude? Enfin, dès le lendemain on m'a donné ma retraite, sous prétexte de mon âge avancé, et il m'a fallu remettre les registres dans les vingt-quatre heures.

Vous avez perdu votre procès, monsieur, cela me chagrine, mais vous êtes jeune; quant à moi, bientôt la mort à son tour me donnera ma retraite; j'espère du moins que Dieu m'accordera une meilleure pension. D'ici là je peux encore travailler, et il y a encore d'honnêtes gens qui ne dédaigneront pas le conseil du vieil archiviste Winter.

— Et si à présent je n'étais pas pauvre, m'écriai-je!

— Vous partageriez avec moi, n'est-ce pas?

— Ma vie est tout entière à vous, accepteriez-vous de moi?

— Pourquoi pas, dit-il en souriant.

— Eh bien, lui dis-je sérieusement, je ne suis pas pauvre, nous partagerons. Oui, homme respectable, dispose de tout ce que je possède.

— Arrêtez! s'écria-t-il tout étonné.

— Non pas, car j'ai à vous demander ce

qui me rendra le plus fortuné des hommes, la main de votre charmante fille, et m'approchant d'elle :

Si un honnête garçon vous priait de...

— Arrêtez! dit le père se plaçant entre sa fille et moi : ce mariage vous semble peut-être affaire faite. C'est presque ainsi que j'ai obtenu la main de ma femme; mais je la connaissais, et vous ne connaissez pas Minette.

— Pardonnez-moi, je la connais très bien.

— Vous? il regarde sa fille.

Alors je lui racontai simplement ma rencontre avec son fils, et ce que je viens de t'en apprendre.

— C'est donc vous, dit-il, qui nous avez sauvés? Il prit la main de sa fille.

— Qu'en penses-tu, Minette, dois-je lui donner cette main?

— Accorde-la-lui, cher époux, dit la mère; quelle autre récompense pourrions-nous donner à notre libérateur?

Minette rougit, mais ne retira pas sa main; son père l'unit à la mienne.

— Et votre procès?

— Que le diable enlève le procès et les fripons! je suis heureux si Minette m'aime.

Elle leva sur moi ses beaux yeux, les baissa aussitôt; mais, cher Gotthold, j'y avais lu, Sois heureux!

Ce maudit procès avait fait naître dans mon cœur des desirs de vengeance, et, malgré tous les charmes de l'amour, je voulus m'y livrer; et ce que je fis. J'achetai le plus beau jardin de la ville et une superbe maison; je fis venir de Hambourg mes meubles, ma voiture, des tableaux que j'avais achetés en Italie. Ma maison fut montée sur un ton de grande opulence; je voulais paraître triomphant dans la ville où j'avais été calomnié indignement. Il en résulta pour moi plus de désagréments, et l'envie éclata; on dit que j'étais un joueur, un escroc; que sais-je? Mais j'oubliais tout cela au sein de ma famille, que ma chère Minette augmenta de deux beaux enfants. Insensiblement les faux bruits tombèrent, les extrêmes se touchent, comme tu vas le voir. Bientôt on trouva mes repas délicieux, ma maison pleine d'agréments, mais ma manière de vivre trop simple pour un homme tel que moi; on m'attribuait autant de bonnes qualités qu'on m'avait donné de défauts. Ceux qui ne voulaient pas paraître avoir tourné comme la girouette

du clocher se bornaient à dire que j'étais un original ; les hommes que je ne voulais pas admettre à mes repas et à mes fêtes ne pouvaient me pardonner de ce que je recevais des nouvelles de Londres, Paris, Pétersbourg, et de l'Amérique, plus tôt et plus sûrement que ceux qui jusque-là avaient été l'oracle et la gazette de cette ville. Ils ne pouvaient me pardonner de savoir parler italien, anglais et français : si j'avais su parler espagnol, on m'aurait mis au rang des fous furieux. La critique s'exerçait encore sur ce que j'avais une bibliothèque, une galerie de tableaux, et une correspondance suivie dans les grandes villes de l'Europe. Les femmes disaient : Et cette petite Minette, qui, comme par la protection d'une fée, s'est vue transportée d'une chétive maison dans une espèce de palais! elle y doit faire une sotte figure. Nous avons été engagés par ces gens-là à aller dans leur société ; mais nous ne voudrions pas nous manquer à nous-mêmes.

Tous ces propos de jalousie n'empêchaient pas que l'on ne saluât respectueusement ma femme lorsqu'elle montait dans ma brillante voiture, et quoiqu'on couvrît cela du voile de

la curiosité, on n'en cherchait pas moins les moyens de se faire inviter à mes soirées. Ce qui imposait le plus silence aux mauvaises langues, était de voir les étrangers du plus haut rang me visiter, admirer mes tableaux, et me demander des lettres de recommandation pour Paris, Bordeaux, etc, etc.; à la fin ce fut à qui serait de ma société.

Je n'avais jamais parlé de mes affaires du commerce dont le succès prodigieux me mettait en état de faire toutes ces dépenses. J'allais souvent à Hambourg, car mon associé était un dissipateur qui avait grand besoin de mon zéle et de mon activité. Ce jeune Werf, séduit peut-être par mon exemple, faisait une dépense considérable, et se livrait à des affaires hasardées. J'avais établi le frère de ma femme dans ma maison de commerce à Amsterdam, et j'avais à Brême un comptoir sous la direction d'un jeune homme que j'avais tiré d'une affreuse misère. Celui-ci avait autant de prudence et d'économie que Werf en avait peu.

Mon brave Stroganoff était consul à Riga, et le plus fidèle surveillant de mes affaires du Nord; mais une grande partie de ma fortune

s'engloutit dans la maison Werf de Hambourg. Cette maison depuis des siècles était honorée dans les deux parties du monde; je ne voulais pas la laisser manquer.

Au bout de quelques années tout était rétabli; me enfants étaient grands; je fis faire des voyages à mon fils: mais, pour les utiliser et lui donner le goût de l'honorable commerce qui m'avait enrichi, je l'encourageai, en lui donnant un intérêt dans différentes commissions. Ma fille Evérardine n'a pas quitté sa mère; elle en a toutes les vertus, c'est un véritable ange. Mon fils est revenu; il est plein de courage, de bonté, et de confiance; son cœur est ardent, mais il est irréfléchi; en un mot c'est un franc étourdi. Le hasard l'a conduit dans la maison du conseiller intime Besner; j'aurais mieux aimé le savoir en Sibérie; mais il m'a caché cette connaissance. La fille de la maison est un composé de beauté, de prétention et d'orgueil; avec cela une éducation superficielle et une conduite légère.

Mon pauvre Georges a d'abord été ébloui, puis est devenu amoureux. Un jour il parla de son amour à ma femme, qui lui fit de justes représentations, et ne lui cacha pas combien

je serais mécontent si j'apprenais qu'il fréquentât cette maison.

—Je sais, ma mère, que monsieur et madame Besner ont eu une conduite assez dissipée; mais ils allaient à la cour, et... en vérité leur fille est plus séduisante qu'Aspasie.

— Mais elle n'est qu'une Aspasie!

— Elle charmera par les plaisirs tous les instants de ma vie.

— Ah! mon fils, est-ce là l'épouse qui te convient? et chacun de ces plaisirs a-t-il le prix d'une vertu?

Mais Georges s'embarrassa de plus en plus dans les piéges que lui tendait cette Aspasie, qui, lui ayant entendu dire qu'il adorait ses parents, fit des visites à ma femme et à ma fille, et tâcha de les séduire par un air de candeur et d'amabilité.

Georges me parla aussi de son inclination et de son dessein d'unir son sort à celui d'Aspasie : j'ai fait tous mes efforts pour lui ouvrir les yeux, mais je n'ai pas réussi. Tout ce que j'ai pu obtenir a été sa promesse de différer d'un an son mariage.

A cette même époque je fis un voyage à Hambourg, et j'emmenai mon fils pour le dis-

traire un peu de cet amour. C'est un bien maussade compagnon de voyage qu'un amoureux contrarié dans ses projets. J'eus l'air de n'y pas faire attention. A mon arrivée je sus que Werf avait perdu de fortes sommes dans une fausse spéculation; je ne pouvais cependant le blâmer : il paraissait inquiet, j'en fus content dans l'idée que désormais il aurait de la prudence; mais, hélas! cette inquiétude ne provenait que de l'approche de sa faillite qui devenait inévitable. Je soutins tant qu'il me fut possible son crédit; la reconnaissance que je devais au père me faisait une loi d'aider de tous mes moyens son fils, son unique successeur.

Je jouis de l'amitié du résident américain Stanley; j'appris de lui, sous le sceau du secret, que la guerre, à laquelle personne ne s'attendait, allait se déclarer : le blé était tombé à vil prix, quoique sur le continent la récolte eût été très médiocre; en Angleterre il y en avait une mauvaise à craindre, et une gelée tardive détruisait tout espoir en Allemagne et en France. Je savais par le bon Stroganoff qu'une énorme commande de draps avait été faite à la Russie par l'Angleterre; la laine

même était au-dessous des prix communs; toutes les lettres de mes correspondants me le confirmaient; je ne pouvais donc faire une meilleure spéculation. Je chargeai Stroganoff d'acheter pour mon compte, en Pologne et en Russie, autant de blé qu'il lui serait possible; je lui envoyai des sommes considérables pour en accélérer l'achat. J'achetai en Espagne autant de laine que je pus m'en procurer; j'employai tout ce que je possédais : j'avais des sommes immenses, outre le crédit de mes amis, dont je me servais également pour cette belle opération. Stroganoff, à qui je confiai mon secret sur la prochaine guerre, voyait bien que le succès dépendait de la célérité; il employa pour moi tout le crédit dont il jouissait : il était gouverneur de Livonie, et, ce qui valait encore mieux que tout cela, il jouissait des bonnes graces de son auguste souverain; il fit même à Odessa des commandes au plus bas prix.

La guerre fut déclarée, au grand étonnement des faiseurs de politique. Le blé et la laine haussèrent de jour en jour; il n'y eut aucun moment dans ma vie où je fus aussi pauvre et aussi riche; toutes mes caisses étaient vides, et j'avais des dettes immenses; mais des flottes

voguaient pour moi dans les mers du Nord et du Sud, elles m'apportaient un Pérou.

J'étais chez moi presque sans le sou, mais je passais mes journées à calculer mes bénéfices, et à former des projets pour leur honorable emploi. Il m'était doux de me rendre utile à mes compatriotes, et de pouvoir, par l'extension de mon commerce, assurer l'existence de milliers d'hommes. Le temps orageux ternissait ma brillante perspective, je tremblais lorsque le vent changeait; dans certains moments je croyais voir l'édifice de mon bonheur englouti dans la mer, et, les jours où mon inquiétude était extrême, je faisais vœu de ne point ainsi à l'avenir jouer le tout pour le tout.

Mon agitation donnait des craintes à ma famille, car quelquefois, me promenant à grands pas dans mon jardin, je m'écriais : Une tempête, et je suis perdu!

Enfin je reçus de Livourne une lettre qui m'annonçait que mes vaisseaux étaient arrivés; ma joie tenait du délire : au moment de cette douce jouissance ma porte s'ouvre, et je vois entrer un usurier de Hambourg avec lequel Werf avait fait beaucoup d'affaires. Il

était accompagné de M. Besner. Cet homme me dit, Werf a failli, et voilà des lettres-de-change tirées sur vous; j'espère, monsieur, que vous les acquitterez.

Le conseiller Besner me regardait fixement. Je pâlis, car il me vint à l'idée que si une tempête... De combien est la faillite? — D'une bagatelle, de quatre cent mille marcs; mais, monsieur, ferez-vous honneur à la traite? Voilà ce que c'est que d'avoir des équipages, des châteaux, des tableaux, des poupées de marbre; puis une banqueroute pour finir la chanson.

En parlant, le maraud promenait ses regards sur mes meubles, comme pour en faire l'inventaire, et semblait essayer mon canapé en s'y jetant. Cela est français, disait-il, ce sera de bonne défaite; allons, paierez-vous tout? car bientôt on vous présentera des papiers pareils à celui-ci.

Il me pétrifiait chaque fois qu'il me disait, paierez-vous? car, Gotthold, par tous les diables je n'avais pas le sou, et la traite se montait à plus de cent mille marcs. Néanmoins je riais en moi-même, pensant que bientôt j'aurais de quoi les confondre. Ce qui me fâ-

chait le plus était le sourire ironique du conseiller.

— Je ne puis, messieurs, payer dans ce moment.

Besner dit à ma femme : Voilà une leçon pour votre mari; dans peu vous serez heureuse si vous pouvez retrouver votre première demeure.

Heureusement je n'entendis pas cela, car Besner et l'usurier auraient sauté par la croisée avant d'avoir eu le temps d'en mesurer la hauteur. L'air insolent avec lequel ils me regardaient me blessait tellement que j'allais éclater lorsqu'il me vint à l'idée que je pouvais tirer parti de ce moment critique pour désabuser mon fils, et l'empêcher de s'unir à la fille de ce misérable. Je fis une inclination et je dis : Je suis désespéré, M. Puck (c'est le nom de l'usurier), je paierai dans un autre moment.

— Vous permettrez alors d'user des droits de la saisie.

— Non pas, M. Puck, ma maison et ses dépendances peuvent couvrir la dette, et s'il y manquait quelque chose, M. le conseiller Besner ne se refusera pas... Sa maison sera bien-

tôt en rapport intime avec la mienne; mon fils aime mademoiselle Besner, et il a lui-même favorisé cette liaison.

— Cela suffit, si M. le conseiller veut endosser ces traites, dit Puck en le prenant par les boutons de son habit, car les affaires de monsieur ne sont pas si mauvaises. Que ne fait-on pas pour un ami? l'amitié et la bonne foi sont de si bonnes choses.

Tu conviendras, Gotthold, que ces deux divinités devaient être étonnées de se trouver dans la bouche d'un homme tel que ce Puck. Il ne cessait de répéter que j'avais du crédit pour dix fois au-delà de ma fortune, qui au fait n'était pas autant dérangée que...

C'était un scène plaisante : l'usurier, tenant plume et papier, voulait absolument faire signer Besner; mais celui-ci déclara positivement qu'il s'y refusait. Alors l'illustre créancier me dit : Mon cher M. Runde, vous le voyez, j'ai fait tout ce que j'ai pu.

Et il fit appeler les gens de sa suite. On mit les scellés par-tout.

Besner se retira triomphant de mon humiliation; et me voilà mis à la porte de chez moi.

O qu'est-ce que tout cela? demanda ma femme en se jetant dans mes bras. Mais si tu es aussi tranquille que tu parais l'être, je ne dois pas me plaindre.

— Je le suis effectivement, ma chère Minette.

— Mais hier, mon cher ami, tu étais si inquiet!

— La crise est passée, à présent ne te chagrine pas.

— Mais il faut que nous sortions d'ici; où irons nous?

— Dans ta petite maison paternelle, ma bonne amie : la campagne d'alentour sera notre jardin; nos enfants, notre luxe; nos pieds, nos équipages; nos mains, nos domestiques; ton amour, notre bonheur à tous. Nous y joindrons une ame pure, et notre confiance en Dieu.

— Sommes-nous donc tout-à-fait ruinés? Oh! dis-le-moi, je t'en conjure; tu verras que ta Minette ne regrettera rien puisque ton amour lui restera.

— Bonne Minette, sois certaine que nous serons encore heureux : ton courage reçoit

déja sa récompense. Notre fils Georges est dégagé de la fille de Besner.

— Tu la crois donc indigne de lui?

— Nous verrons cela et bien d'autres choses. Tu as peu vu le monde, ma chère; tu apprendras à connaître le caractère des hommes.

— Puissé-je ne pas avoir à les mépriser tous...

— Que Dieu nous en préserve, mais...

Nos enfants entrèrent; ma femme leur raconta tout avec un courage admirable et une douceur angélique : j'avais peine à leur faire un mystère d'un meilleur avenir; mais je voulais que le secret fût gardé, et Minette, quoique par un motif louable, ne l'aurait point gardé envers ses enfants.

Evérardine se jeta dans mes bras. Console-toi, bon père, méprise les méchants, pense que tes enfants n'estimaient la richesse que parcequ'elle leur donnait les moyens de soulager l'infortune; à présent qu'ils l'ont perdue, ne leur reste-t-il pas un bien précieux, l'amour d'une mère chérie et d'un père adoré? On a dans le sein de la médiocrité des jouis-

sances qui ne sont que pour l'homme vertueux. Tu as travaillé pour nous, eh bien! nous travaillerons pour toi; n'est-ce pas, mon frère? Georges avait un air sombre; il me dit : — Mon père as-tu vu le conseiller Besner? — Oui, lui répondis-je froidement; il était présent à l'apposition du scellé, il s'est retiré ensuite.

— Comment? dit Georges, faisant deux pas en arrière.

— Cela t'étonne, mon fils? beaucoup d'autres en auraient fait autant : il n'y a que les vrais amis qui soient fidèles, et les vrais amis sont bien rares.

— Oui, rares; mais il en est encore, dit-il, avec l'air de la réflexion.

— Mon fils, c'est le plus grand trésor que l'homme puisse posséder.

Il me regarda les yeux remplis de larmes : eh bien! je posséde ce trésor, j'ai un ami.

Je lui serrai la main, et lui dis, tant mieux. Je fis de suite des préparatifs, et le jour même nous entrâmes dans la petite maison paternelle. Le soir nous trouva rassemblés dans cette même chambre où j'avais vu Minette pour la première fois. Evérardine me rappe-

lait sa mère lorsqu'elle avait son âge, et ma femme, dans le simple costume qu'elle avait repris, m'offrait tout l'éclat de sa jeunesse. Ma fille fit elle-même le souper, son frère mit le couvert, et moi à table en famille, débarrassé de valets qui souvent sont nos espions, je ne m'étais jamais trouvé aussi heureux : je jouissais de l'air calme et résigné de ma femme et de mes enfants : j'aimais à penser que bientôt ma fortune immense, et pour eux inespérée, les allait récompenser d'une si louable abnégation.

Le lendemain, de grand matin, on frappa doucement à la porte, et le receveur des contributions, Stoll, entra. Voici comment j'avais fait sa connaissance : la femme de cet honnête homme était devenue aveugle ; un célèbre oculiste avait été appelé dans cette ville afin de tâcher de rendre la vue à un homme très riche; il réussit; la femme aveugle l'apprend, et, transportée de joie, espère que l'oculiste lui rendra aussi la vue. On va le chercher, il examine les yeux, et déclare que la femme verra clair au bout de deux heures; mais il demande d'avance mille écus.

O mon mari! mon cher mari! s'écria l'aveu-

gle du ton d'une profonde douleur, je ne te reverrai donc jamais, ni toi, ni mon fils! ne peux-tu donc venir à mon secours? Le mari, le cœur navré des gémissements de sa femme, appelle Dieu comme témoin de son action, et prend dans la caisse de la recette l'argent qu'exige l'oculiste.

La lumière est rendue à son épouse; mais la première chose qu'elle voit est la figure de son mari, ayant tous les signes du désespoir. Elle se jette dans ses bras, il la presse avec un mouvement convulsif; elle lui parle, il ne répond pas; elle le presse de s'expliquer.

Eh bien, dit-il, j'ai pris dans la caisse! l'infortunée s'évanouit, ses angoisses augmentent chaque jour, car chaque jour amène celui où il faut faire la remise des fonds. Leur fils, âgé de vingt ans, revient de l'université, et croit qu'il va jouir du bonheur de ses parents; il les voit plongés dans l'abyme du malheur.

Que faire? mon Dieu! disait le père au désespoir; que faire?

Il avait entendu parler de moi; il vient me trouver, et, voyant d'abord mon Evérardine, il demande à me parler: ma fille le conduit à ma chambre. Il se jette à mes pieds sans pou-

voir proférer une parole ; son désespoir se peignait dans ses gémissements et ses larmes : je fis tous mes efforts pour le calmer. Alors il me confia son affreuse position, je lui ouvris ma bourse et lui donnai la somme qui manquait à sa caisse. Je ne pourrais t'exprimer sa reconnaissance.

Le lendemain j'envoyai chez lui mon Evérardine, car sa main tendre et délicate ne touche qu'avec ménagement les plaies du cœur; les infortunés ne la voient que comme une divinité protectrice. J'aidai de toutes mes facultés cette honnête famille; je plaçai avantageusement le fils. Enfin ils me durent un heureux changement dans leur sort. Il y avait plusieurs années que cela était arrivé; je n'y pensais plus.

Voilà donc que Stoll entre dans ma chambre : je ne le reconnais que lorsque Evérardine m'eut rappelé son nom. Il prit ma main, la porta en silence sur son cœur, donna une bourse pleine d'or à ma fille, et se retira sans nous laisser le temps de nous reconnaître. Mon cœur était vivement ému par la reconnaissance. La renommée aux cent bouches avait pris sa trompette pour annoncer par toute la

ville que j'étais réduit à la mendicité. Je reçus des marques d'un grand intérêt, mais de peu de personnes. Les gens du haut rang fuyaient à mon approche; les meilleurs d'entre eux me saluaient d'un air de protecteur avec un petit mouvement de tête. Quatre jours ne s'étaient pas encore écoulés, et déja la vente de ma maison, de mon jardin, et de mon riche mobilier était affichée par-tout. Mon fils en entrant un matin se jette sur un siége, jure comme un furieux, et me dit que non seulement sa maîtresse l'avait rebuté, mais qu'il avait été congédié avec des railleries insultantes.

— Mon pauvre Georges! Et voilà l'amie sur laquelle tu comptais! Montre du courage, sois homme; vois ta sœur, elle a plus de caractère que toi.

— Ah! mon père, Evérardine ne perd que sa fortune, et moi je perds le cœur de celle que j'aime.

— Tu te trompes; Evérardine ne peut perdre ce qu'elle n'avait pas; son cœur est tranquille.

— Je crois que le fils de la femme aveugle le possède; mais la conduite du père prouve

bien que la perte de notre fortune n'entraînera pas celle de ses plus douces espérances.

— Le fils de Stoll! est-il en ce pays? et son cœur répond-il à celui de ta sœur?

— C'est ce qu'Evérardine et moi ne savons pas.

— Tant mieux; quant à toi, mon fils, livre-toi à l'étude; si elle ne te procure pas l'entier oubli des peines du cœur, elle occupera ton esprit, et te soulagera.

L'inclination secrète de ma fille pour le jeune Stoll me faisait plaisir. Sans en prévenir personne, je fus voir la famille; Dieu sait avec quelle joie, quelle délicatesse je fus accueilli.

Je fis tomber la conversation sur le fils.

La mère m'apporta plusieurs lettres de lui, en m'engageant à les lire.

Le cœur noble du jeune homme s'y montrait dans chaque ligne. Dès-lors je fus résolu de faire le bonheur de ma fille.

En rentrant chez moi je dis: Je viens de chez Stoll. Ma fille rougit.

C'est une famille bien respectable.

— Ah! oui, mon père.

— J'ai lu des lettres de leur fils: les parents

doivent être glorieux; c'est un garçon de mérite.

Les yeux d'Evérardine étaient brillants. Je vis le plaisir que cet éloge lui causait.

Je n'en dis pas davantage, j'avais mon projet.

Le lendemain je me promenais seul hors de la ville. Quelles furent ma surprise et ma joie en voyant arriver une belle voiture, traînée par six chevaux, dans laquelle était mon meilleur ami, l'estimable Stroganoff. Avec quels transports nous nous embrassâmes.

Il m'apprit que tous mes vaisseaux de Dantzich, Riga, et Odessa, étaient arrivés à bon port: le prix du blé avait quadruplé. Il avait envoyé le premier chargement en Angleterre, et fait pour moi de nouvelles commandes en Russie et en Pologne.

Mes richesses s'étaient accrues immensément.

Je lui racontai à mon tour ce qui m'était arrivé; et comme un bon père n'oublie rien, je lui parlai aussi de l'amour de ma fille, et du chagrin de mon fils.

Nous nous concertâmes; Stroganoff me fit promettre de ne point parler de notre entrevue; je devais feindre de n'être point en intel-

ligence avec lui, et le laisser agir à sa volonté.

Nous nous séparâmes, et ne nous vîmes plus qu'en secret.

Il acheta ma maison et ses dépendances. Ma femme ne l'apprit pas sans beaucoup de chagrin.

Vois-tu, mon cher, cet homme qui t'a de si grandes obligations, que tu regardais comme ton meilleur ami, arrive dans cette ville, apprend ton désastre, ne vient pas seulement te voir, dans la crainte d'avoir à t'offrir ses services, et profite de ta ruine pour acheter ton bien. Voilà les amis!

— Ma chère Minette, calme-toi; il ne peut être changé; tu verras.

Elle secoua tristement la tête.

J'avais grand besoin de penser à la parole donnée de ne rien dire, même à cette chère Minette indignée de tant d'ingratitude.

J'avais la clef d'une petite porte du jardin. Je fus trouver Stroganoff, et lui contai le grand courroux de ma femme; il en rit, et dit: Nous nous réconcilierons bientôt; encore quelques jours, et...

Stroganoff fit achever un grand corps de bâtiment que j'avais commencé; il rendit les

appartements plus somptueux, les jardins plus magnifiques; il acheta de beaux chevaux, de riches équipages, reprit les domestiques que nous avions congédiés, et leur fit faire une livrée.

Tout le monde parlait du prince russe (c'était ainsi qu'on l'appelait). On lui faisait la cour, comme on me l'avait faite, mais il traitait mes ennemis avec froideur, et d'un ton tranchant.

Tu vas trop loin, mon cher, lui disais-je en admirant la beauté des appartements et des nouvelles constructions.

— Non, non, s'écriait-il : que cette magnificence fasse le tourment des misérables qui te flattaient et qui aujourd'hui te dédaignent. O mon ami! cela doit t'apprendre à connaître les hommes, à ne pas les juger d'après ton cœur, si noble, si généreux. Si tu savais ce qu'ils disent de toi! Et c'est à moi, ton ami, à moi qui te dois plus que la vie, qu'ils viennent rapporter ce que la calomnie a de plus noir!

Si tu m'aimes, Runde, tu ne te relèveras pas par degrés, mais d'un seul mouvement, pour les anéantir par l'éclat de tes richesses, auxquelles seules ils portaient leur encens. Laisse-moi, laisse-moi travailler à ton bonheur et à

celui de toute ta famille. Songe que mon cœur n'a rien oublié.

Le jeune Stoll dont tu m'as parlé m'intéresse beaucoup; je vais le trouver, et sous un prétexte quelconque je l'amène ici.

La petite chaumière russe que tu fis construire à l'extrémité de ton jardin était, m'as-tu dit, la retraite favorite de ta fille, je l'ai fait reconstruire; si Stoll est digne de cet ange, c'est là, c'est dans cette chaumière qu'un Russe lui donnera pour époux l'ami dont son cœur a fait choix. M'en donnes-tu le droit, Runde? Je te nomme toujours ainsi, parceque c'est sous ce nom que tu m'as apparu comme un ange tutélaire.

Je serrai la main de ce digne homme, et dans ce moment mon seul regret fut que ma patrie ne fût pas la sienne : de tels êtres honorent le pays qui les a vus naître.

Stroganoff fut à la ville voisine où était le fils de Stoll : il lui dit que, sur le bien qu'on lui avait dit de lui, il venait lui offrir la place de secrétaire et d'inspecteur de ses domaines, car, dit-il, j'ai acheté les propriétés de M. d'Ahnenswalde.

Un profond soupir s'échappa du sein de ce

bon jeune homme, qui lui demanda si je le connaissais.

— C'est, ajouta-t-il, un excellent homme ; il doit voir avec peine ses belles possessions en des mains étrangères.

— L'éloge que vous faites de lui, jeune homme, est bien flatteur, mais il me surprend, car on m'a dit qu'il était fier et prodigue, que sa fille était une coquette, son fils...

— Arrêtez, s'écria-t-il en se levant avec vivacité ; je croirais m'assimiler aux êtres vils qui ont inventé de pareilles calomnies, si j'en écoutais davantage : je suis pauvre, mais j'aimerais mieux ne pas m'enrichir que d'être sous la dépendance de personnes qui disent ou croient ce qui peut ternir la réputation d'un homme d'honneur tel que M. d'Ahmenswalde. Quant à mademoiselle Evérardine et à son frère, je n'ai qu'un mot à dire : ils sont dignes de leur respectable père.

— Bien, jeune homme, bien, s'écria Stroganoff attendri ; votre juste courroux vous honore, et justifie la confiance que je veux avoir en vous. Bientôt vous me connaîtrez mieux et nous serons amis.

Stoll s'inclina avec une sorte de dignité.

— On dit mademoiselle Evérardine très belle ?

— Oui, répondit-il avec enthousiasme, sa figure exprime l'angélique bonté de son cœur; elle a toutes les vertus.

Stroganoff, dissimulant toujours ses desseins, mit tant de douceur et d'aménité dans ses discours, qu'il finit par gagner la confiance de Stoll, et à lui faire avouer que depuis longtemps il aimait ma fille : il l'emmena avec lui, et aussitôt qu'il l'eut installé dans la maison il m'écrivit tout ce que je viens de te dire. Sa lettre finissait ainsi : Tout va bien, cherche un prétexte, et amène demain ta femme et ta fille.

Le lendemain en déjeûnant je dis : Il faut pourtant, Minette, que nous allions encore une fois visiter notre ancienne demeure : j'entends par-tout vanter les embellissements qu'on y fait ; allons-y, le nouveau propriétaire est absent.

Personne ne savait encore que Stoll y était.

Ma femme parut mécontente, et ne dit rien.

Partons, dis-je de nouveau. La mère et la fille me suivirent en silence.

Nous entrâmes et nous parcourûmes les appartements et les jardins : un domestique de Stroganoff nous conduisait ; ma femme ne put s'empêcher de s'écrier : Comme c'est magnifique ! vois donc ce bâtiment ! il semble que le nouveau maître ait deviné les plans que tu avais conçus.

Quel beau jardin ! disait Evérardine ; ah mon Dieu ! mon père, quel séjour enchanté ! et la forêt fait donc aujourd'hui partie de cette propriété ?

— Oui, répondit le domestique, mon maître a acheté tous les alentours ; c'est vraiment l'apanage d'un prince.

— Ah, maman ! maman ! regardez donc, on a conservé et embelli ma chaumière russe !

— *Ta !* pauvre enfant !

Evérardine lut dans la pensée de sa mère, et baissa la tête sans dire un seul mot.

— Je suis sûr qu'on a aussi orné l'intérieur ; entrons. Ah ! vous voilà, M. Stoll, dis-je d'un air surpris.

Il était assis, et écrivait.

Etes-vous employé ici ?

Le jeune homme et ma fille paraissaient émus.

Je continuai, feignant de ne pas voir leur embarras.

Comme tout est changé ici! Eh quoi! ma femme, tu ne dis rien au bon fils du respectable Stoll? Et toi donc, Evérardine, te voilà comme une statue.

— Oh! oui, mon père, tout est bien changé. Elle croyait faire un rêve.

Et Stoll. — Vous trouvez tout bien changé, mais mon cœur de l'est pas.

Evérardine sourit, et mit sa main sur le sien.

Je riais en moi-même.

— Il paraît, Stoll, que vous demeurez ici.

Alors il me raconta comment et depuis quel temps il y avait été placé.

— J'en suis charmé, mon cher, car je pourrai jouir encore de la promenade dans ce jardin, et ma fille reverra quelquefois sa jolie chaumière. N'est-il pas vrai que vous nous procurerez ce plaisir? Stroganoff pense noblement : quoique nous soyons un peu brouillés, lorsqu'il saura combien j'aime, combien j'estime votre père, il ne sera pas fâché que je recherche la société de son fils.

— Il vous a connu, M. d'Ahrenswalde?

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

— Il a été mon ami.

— Quoi! il a pu en agir ainsi avec vous!

— Ne vous fâchez point; je soupçonne qu'il voudrait que je fusse pour quelque chose dans cette propriété: je parierais que ce n'est pas sans intention qu'il a si bien décoré la retraite de mon Evérardine.

Un feu d'amour brillait dans les yeux du jeune homme; son cœur était vivement agité.

J'envoyai ma fille vers sa mère, qui se promenait dans une nouvelle plantation dont la chaumière était entourée.

Lorsque je fus seul avec Stoll, qui marchait à grands pas dans la salle: je lui dis: Qu'avez-vous? Quelque chose vous occupe.

— O mon Dieu! s'écria-t-il, ce M. Stroganoff serait-il assez généreux pour...

— Je ne sais, mais il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire.

— Une espérance bien éloignée.

Il hésita. — La plus belle espérance que je puisse concevoir.

— Quel en est l'objet?

— Evérardine.

— Comment! je ne vous comprends pas, dis-je froidement.

Et voilà mon jeune homme qui, d'un ton passionné, me raconte qu'il était devenu amoureux de ma fille dès le jour où, pour la première fois, il l'avait vue chez son père, lorsqu'elle lui porta des secours de ma part; il me redit sa conversation avec Stroganoff.

Oui, ajouta-t-il, il sait le secret de mon cœur. Espoir et courage; je veux être votre ami. Tels sont les mots qu'il m'adressa.

Stoll, en me parlant de son amour, de ma fille, de Stroganoff, mêlait tout cela avec tant de confusion, qu'il fallait avoir le cœur d'un père et connaître son secret pour y comprendre quelque chose.

—Vous croyez donc que Stroganoff a l'idée...

— L'espérance est le seul bien du malheureux : oui je pense...

— M'auriez-vous demandé la main de ma fille si j'étais encore maître ici?

Il me regarda, et dit timidement : Non.

— Si Evérardine vous aimait, je donnerais avec joie ma fille à l'excellent fils de parents vertueux; bientôt vous serez riche. Je connais le cœur de votre protecteur; mais ma fille est pauvre.

Il se jeta à mes pieds.

— Pauvre! pauvre! O mon Dieu, donne-moi un langage pour dire à ce bon père que sa fille est un trésor, et que s'il me confiait ce trésor je serais l'homme du monde le plus riche.

— Heureux! que la volonté de Dieu soit faite si Evérardine vous aime.

Il se leva, me regarda d'un air timide, baissa les yeux, et garda le silence.

— Je pourrais donc vous rendre heureux! Je veux l'essayer.

Et je lui dis à l'oreille, Je crois qu'Evérardine vous aime.

Comment te rendre, cher Gotthold, l'expression de sa figure; je jouissais intérieurement du bonheur dont je faisais jouir: il se jeta dans mes bras sans prononcer un mot. Ma femme et ma fille rentrèrent dans ce moment.

— Qu'est-ce donc? dit Minette; comme vous paraissez émus!

— Point du tout, ma femme, point du tout. Ce jeune homme veut seulement dire à notre Evérardine qu'il l'aime, et je me rappelle qu'en pareille circonstance on est fort embarrassé. Tiens, vois, il fait le serment d'aimer toujours. (Alors Stoll était à genoux devant ma fille.)

Pour laisser à ces jeunes gens la liberté de s'entretenir, j'attirai ma femme dans l'embrasure d'une croisée, je lui dis tout, excepté l'état de ma fortune.

Elle se réjouissait du bonheur de sa fille bien-aimée; mais lorsque je lui dis que Stroganoff ferait ce mariage, qui se célébrerait dans sa maison, elle parut fort mécontente.

— Pardonne, mon cher; le cœur d'une mère est superstitieux; l'idée d'un ami ingrat qui veut unir deux cœurs vertueux m'afflige malgré moi; je crois que cela porte malheur. Tu aimes encore ce Stroganoff; cela se voit, et m'étonne, car sa conduite envers nous est inexcusable. Ta Minette méprise les ingrats, mais elle les plaint, car ils ignorent les douces vertus qui font le bonheur de la vie.

Je veux, cher Gotthold, abréger des détails qui néanmoins ne sont jamais indifférents pour des amis tels que nous.

Je laissai donc ma femme se livrer à sa colère contre le bon Stroganoff, et peu de jours après le mariage fut annoncé, et les noces se préparèrent.

Le matin du grand jour je me rendis avec ma famille dans la maison où était le rendez-

vous. Je trouvai Stroganoff dans le jardin. Il me dit : Songe que je suis encore maître ici toute la journée ; ainsi soumets-toi en silence.

Ce que j'avais prévu arriva. Il avait fait inviter, avec mes fidèles amis, ceux que l'apparence de mon infortune avait fait déserter : on n'oublia pas Besner.

Lorsque tout le monde fut rassemblé dans les vastes salons, Stroganoff parut avec le magnifique uniforme de gouverneur-général, ayant sur sa poitrine la plaque de Sainte-Anne. Il tenait la main de ma fille.

— Messieurs, dit-il, je vous ai invités pour vous rendre témoins du mariage de mademoiselle d'Ahnenswalde avec M. Stoll, inspecteur de mes domaines.

— Ah ! dit Besner, c'est une bonne place ; je félicite mademoiselle de son bonheur ; elle ne pouvait guère prétendre à un aussi bel établissement ; et votre générosité, noble Stroganoff, doit exciter toute sa reconnaissance.

Pendant ce temps j'étais resté avec ma femme et mon fils, et je leur avais expliqué le plan que nous avions concerté, leur recommandant de bien jouer leur rôle, qui d'ailleurs

allait bientôt finir. Stroganoff vint nous chercher, et nous entrâmes dans la salle.

En nous voyant, chacun se parlait à l'oreille; il nous était aisé de voir que nous étions le sujet de la conversation. Ma femme était embarrassée; mon fils avait peine à retenir sa colère; moi j'étais impassible.

Stroganoff conduisit cet heureux couple à l'autel : ensuite on se mit à table; ma femme avait repris courage, sa fille était heureuse.

Et moi j'attendais froidement le dénouement de cette comédie.

Tous les honneurs étaient pour Stroganoff, on s'occupait à peine des jeunes mariés, aucunement de ma femme et de moi, où on nous regardait d'un air ironique et de protection.

Au dessert les deux battants de la salle s'ouvrirent. Des sons mélodieux se firent entendre, et on vit entrer en marche triomphale une foule de jeunes paysans des deux sexes, proprement vêtus, et portant des couronnes de fleurs et des gerbes de blé.

— Nous venons de Stelften et de Grünauges, dit une des jeunes filles, pour rendre hommage à nos nouveaux seigneurs, et leur offrir nos modestes présents.

J'avais fait acheter par Stroganoff, pour nos enfants, les plus belles terres du voisinage.

Tout le monde s'était levé.

— Le voilà votre nouveau seigneur, dit Besner d'un ton d'importance, en montrant Stroganoff.

Point du tout, répond celui-ci, puis prenant par la main Evérardine et son époux, il les présente et dit : — Voilà vos nouveaux seigneurs, rendez-leur hommage. Quant à toi, mon cher Ahrenswalde, ajouta-t-il en me serrant dans ses bras, je te rends ton bien; je te remercie en même temps de ta confiance, ainsi que du plaisir que tu m'as procuré en me donnant le moyen de te faire connaître tes vrais amis, et ceux qui ont été infidèles au sentiment le plus sacré. La fortune, en te comblant de ses faveurs, nous prouve qu'elle n'est pas toujours aveugle. En disant cela il frappa dans ses mains : une autre porte s'ouvrit, et au cri de *vive* le généreux Ahrenswalde ! s'élança vers nous une troupe de malheureux que j'avais jadis sauvés de la misère. Je croyais que ces bienfaits étaient restés cachés, mais Stroganoff avait été instruit de tout je ne sais com-

ment. Ma femme et tout ce qu'il y avait de cœurs nobles dans cette réunion fut ému jusqu'aux larmes. J'étais en ce moment entouré des heureux que j'avais faits. Ma fille, son époux et mon fils se jetèrent à mes pieds.

— O le plus vertueux des pères! dirent-ils, bénissez vos enfants à cette heure fortunée où tous ces êtres reconnaissants qui vous entourent ne semblent plus faire qu'une seule famille dont vous êtes le chef et le soutien.

L'amitié eut aussi son épanchement. Stroganoff regardait avec émotion cette scène attendrissante. Digne ami, m'écriai-je! il me tend les bras, et devant toute l'assemblée nous renouvelons le pacte d'un attachement éternel.

Il reprit un ton de dignité, et dit :

— Messieurs, je rends ces propriétés à leur digne maître : je ne remercie point des hommages que j'ai dus seulement à la fortune dont je n'étais que le dépositaire; je sais qu'il est parmi vous des personnes dignes de l'amitié d'Ahrenswalde; ils se réjouissent sans doute de ce que la fortune ne lui a pas été infidèle; quant à ceux qui l'ont dédaigné, quand ils l'ont cru dans le malheur, que ce touchant spectacle, que le triomphe de l'amour, de l'a-

mitié et de la bienfaisance soient pour eux un tourment.

— Je pardonne à tous, m'écriai-je : je veux ne pouvoir compter ici que des amis.

Voilà, cher Gotthold, comme la comédie prit l'air d'un drame, dans lequel Stroganoff jouait le rôle principal. Besner et quelques autres ne surent plus comment ils devaient composer leurs visages ; aussi s'éclipsèrent-ils en silence, et à peine s'en aperçut-on.

Nous étions tous contents, excepté mon pauvre Georges qui avait quitté la société. Sa sœur, l'ayant remarqué, fut à sa recherche, et le trouva au jardin dans l'attitude d'un homme profondément affecté. Elle s'approcha de lui pour le consoler ; il lui dit d'un air triste et doux : O ma bonne sœur ! tu as tout retrouvé, et moi j'ai tout perdu. L'amour t'a rendue heureuse, il va faire le malheur de ma vie.

Quelques jours après les noces, le bon Stroganoff nous quitta, et retourna dans sa patrie auprès d'un souverain adoré, qui savait apprécier son mérite.

Son départ nous affligea tous ; ma femme lui renouvela ses excuses d'avoir pu mécon-

naître son cœur. — Aimable Minette, le malheur rend quelquefois injuste; les apparences étaient contre moi. J'aurai de la peine à me pardonner de vous avoir causé du chagrin, car il est pénible à un cœur vertueux de trouver de l'ingratitude dans ceux qu'on chérit. Gardez une place dans votre souvenir pour Stroganoff, et croyez bien que, des bords glacés de la Newa, ses vœux et ses pensées vous auront sans cesse pour objet.

Il partit.

Besner fit tous ses efforts pour rappeler mon fils vers sa fille, car il comptait beaucoup sur le pouvoir de l'amour; mais Georges, toujours plus triste et plus sombre, alla trouver sa sœur à Grünauges pour ne plus rencontrer l'homme qui ne lui inspirait que du mépris.

---

## SUITE.

Je me décidai à faire encore un voyage avec mon fils, car, dis-je à ma femme, je crains qu'il ne succombe sous le poids de sa douleur qu'en vain il tâche de nous cacher. Minette pa-

rut fâchée de ce voyage; mais il s'agissait de la santé et du repos de son fils, elle finit par nous y engager elle-même.

Nous allâmes à Nuremberg; je fis un pélerinage au château de Zollern pour voir ce puits dont tu m'avais parlé. Chaque endroit où tu avais été m'était cher et recevait ma visite.

Je m'assis tristement sur les marches qui entourent le puits, et pensant à toi je dis tout haut : Que Dieu te comble de ses bénédictions!

— De qui parlez-vous donc, mon père, dit Georges?

— D'un homme que je chéris à l'égal d'un frère.

Dans ce moment deux dames s'approchèrent de nous.

— Il s'appelait Gotthold, ajoutai-je.

A ce nom, la jeune demoiselle qui était avec une dame âgée se retourna précipitamment, et me regarda avec attention.

— C'est ici, à ce puits, dit-elle, qu'il rencontra celle qu'il devait aimer toute sa vie; trois ans après il la retrouva...

— Je voudrais bien savoir, dit la dame, s'il existe, et s'il est heureux, ce bon Gotthold.

Je me levai précipitamment. — Parlez-vous, madame, d'un baron Walser?

— De lui-même, de mon oncle, répondit la jeune demoiselle.

C'était Julie, la fille de ton frère, et ta sœur, une comtesse de Siégen.

Enfin j'entends parler de toi; ta nièce, ô l'excellente fille! était dans l'idée qu'on savait à Linsen où tu étais. Mais, à ce qu'il paraît, dit-elle, on ne veut pas dire où il a fixé son séjour.

Elle est triste ta nièce, et je crois qu'une peine secrète la consume.

— Bonne Julie, lui dis-je, vous paraissez souffrir; daignez vous confier à moi.

Et comme si elle répondait à sa pensée : — Oui, à Linsen, dit-elle, on doit savoir où est mon oncle. Si vous êtes assez heureux, monsieur, pour découvrir sa retraite, dites-lui, oh! dites lui bien que son frère a une fille qui le chérit, et qui prend un vif intérêt à son sort.

Elle m'écrivit sur une feuille de son souvenir quelques mots pour son amie, la fille du pasteur d'Edelbach, dans le cas où je m'y rendrais, mit à ce petit billet un pain à cacheter; puis, voyant la légèreté du cachet, elle me dit

avec un doux sourire : Si la lettre se décachette, ayez, monsieur, la bonté de ne pas la lire.

Je le promis, et je la mis dans mon portefeuille.

Je la quittai, et me voilà en route pour Linsen. Mon fils resta à Nuremberg. A Linsen! oui, et je t'ai déja écrit que Schaüer, qui connaît les lieux que tu habites, mais qui ne veut pas me le dire, voulait bien se charger d'une lettre pour toi ; de celle-ci.

Comme il me reste encore huit jours (car il ne veut pas avant ce temps faire partir cette seconde lettre), je te communiquerai ce qui me reste à te dire. Tu verras aussitôt dans quel rapport Edelbach est avec moi.

J'y suis allé. Je voulais voir ton frère et remettre la lettre de ta nièce à la fille du pasteur.

Ta nièce m'avait parlé à Nuremberg de ton vieux serviteur, qu'on disait établi près du caveau qui, à Kaltenthal, renferme les dépouilles mortelles de tes ancêtres.

J'y arrive, je le demande, on me dit qu'il est au caveau : je traverse la chapelle, et, trouvant la porte du souterrain ouverte, j'y descends.

Quelle chose singulière, Gotthold, que de voir la garde-robe du théâtre de la vie humaine!

Je ne trouvai personne dans ce caveau. Je pris une lumière qui était posée sur une tombe, afin d'examiner de plus près la dernière demeure de ces hommes qui avaient fini leurs rôles sur la terre.

Je frissonnai, je l'avoue.

— C'est donc ici, me dis-je, que tout finit; dans cette salle silencieuse toutes les plaies sont guéries, toutes les larmes sont taries; ici on ne fait plus de fautes. Dans ce dernier asile plus de colère, de haine, d'ambition : aucune passion effrénée n'agite plus les cœurs tombés en poussière. Oui, mais hélas la joie est ici aussi muette que la douleur, l'amour se tait comme la haine. De ce profond sommeil ne naissent pas même des songes, et les illusions ne planent pas sur les cercueils. Qu'est-ce donc que l'homme? rien; mais qui sait aussi?... O si les songes existent ici, puissent-ils retracer à ces êtres inanimés les belles images de leurs amours, et les bonnes actions de leur vie.

Je m'avance vers de petits cercueils d'enfants.

— Oh! m'écriai-je, voilà de petits anges qui n'ont vu la patrie que du seuil de la vie hu-

maine, qui n'ont goûté la vie qu'au tendre sein de leurs mères, qui n'ont entendu que la voix de ceux dont ils étaient aimés ! O Dieu ! que n'ai-je appris que cela? chères petites créatures, si vous étiez encore bercées par des songes, ils seraient doux comme l'innocence, purs comme le paradis.

Je vis plus loin : Ci-gît le baron Louis de Walser. Ciel ! ô ciel ! vos titres, l'orgueil de votre noblesse, survivent donc au-delà du tombeau ! O toi qui fus baron ! n'étais-tu pas l'esclave de ces passions qu'aucun ordre, aucune décoration n'ennoblit; de ces préjugés auxquels on sacrifie les vertus qui seules font l'honneur et la noblesse de l'homme? Parle, ô toi qui es mort! voilà ton épée, voilà tes ordres qui font l'ornement de ta tombe; parle, t'es-tu servi de cette épée pour défendre ou pour opprimer? Si tu en as fait mauvais usage, puissent tes victimes être plus généreuses, et ne pas élever contre toi devant l'Eternel une voix accusatrice !

O Dieu, ayez pitié du baron et de nous tous. Tandis que j'avançais, mon émotion augmentait, un tombeau me paraît remarquable par sa noble simplicité; il n'était pas couvert, et je

vois qu'il attendait la dépouille mortelle d'un être encore vivant : je m'approche, j'examine, et je vois ton nom, cher Gotthold.

Gotthold ! m'écriai-je ; ô que la gloire céleste plane sur ce beau nom, illustré par tant de vertus ; ô mon frère ! mon ami ! qui as eu déja le cœur percé par la malignité des hommes.

Dans ce moment une voix dit à moitié bas : Qui est là ?

— Dieu de miséricorde ! m'écriai-je, saisi de frayeur, car il me semblait que tous les morts s'animaient.

— Qui est là ? répéta la voix.

Et un homme se leva devant moi.

— Vous m'avez effrayé, lui dis-je avec peu d'assurance. J'approchai de lui ma lumière, et je vis une figure pâle comme la mort.

Il me regarda fièrement, et dit :

— Que venez-vous faire ici ?

— Je cherche le vieux serviteur de Gotthold, Walser, mon intime ami.

— Je suis le baron Walser, son frère.

Il me dit ces mots du ton le plus dur, prit ma lumière, et monta précipitamment l'escalier sans regarder derrière lui ; mais je le suivis, et lorsque nous fûmes dans la chapelle, il

me dit encore : Que voulez-vous à ce domestique ?

— Savoir où est son maître.

— Il ne pourra rien vous dire, répondit-il brusquement.

— Si je venais de visiter la dernière demeure de mes aïeux, il me semble que je parlerais plus doucement à l'ami de mon frère.

— Savez-vous donc ce qui m'amène ici, ajouta-t-il d'un air égaré?

— En vérité je ne sais rien, mais...

J'allais continuer, lorsque je m'aperçus qu'il avait disparu.

Surpris de cette espèce de fuite, je sortis de la chapelle, et je trouvai ton vieux domestique qui fut très content de me revoir, mais qui ne put rien m'apprendre sur le sort d'un maître qu'il ne cesse de regretter.

Absorbé par mes pensées sur la singulière conduite de ton frère, je me rendis au presbytère d'Edelbach pour remettre la lettre de ta nièce.

J'entre, et je trouve une jolie fille vêtue de noir. Je me nomme et je lui parle de mes rencontres avec son amie et avec le baron Walser.

Je lui parle aussi de toi, et elle me répète ce que ta nièce m'avait dit, ajoutant néanmoins des choses énigmatiques sur ton frère.

Je lui montrai le desir de voir son père.

— Hélas, me dit-elle, il est sur le bord du tombeau. La mort de ma mère dont je porte le deuil a desséché le dernier germe de sa vie; il sourit encore quelquefois, mais c'est, je crois, de l'idée de revoir bientôt une épouse adorée. Il oublie qu'il laissera sur cette terre une fille inconsolable.

— Mais sans doute vous avez de proches parents?

Elle fit un signe négatif.

— Vous avez de la fortune?

— Non, mais je sais assez travailler pour me procurer ma subsistance. Je suis ici comme étrangère.

— Il me semble que vous devez avoir des amis?

— Ah! oui, la fille du baron Walser; mais la main cruelle du destin nous a séparées.

J'ai besoin de courage pour ne pas maudire mon sort, et pour le supporter comme on supporte un ami sévère.

Gotthold, c'est ainsi que j'étais lorsque je suis entré dans la maison Weft. Ces paroles me touchèrent.

— Comme vous, ma chère enfant, je me suis vu à la merci des étrangers, et je trouvai un cœur qui s'intéressa à moi. Si vous avez le malheur de perdre votre père, vous en trouverez en moi un second; en vous rendant ce qu'on fit pour moi, je croirai acquitter la dette de la reconnaissance.

Elle me tendit la main.

— Je m'appelle Ahrenswalde, ne l'oubliez pas; on m'appelle aussi Runde.

— Je n'oublierai point ce nom, dit-elle en souriant; mon père m'a beaucoup parlé d'un ami qui le portait.

— Expliquez-moi donc cela?

— Il y avait un jeune homme nommé Ahrenswalde qui demeura long-temps à Hambourg, dans la maison de mon grand-père.

— Et comment s'appelait votre grand-père?

— Aeros.

O mon cher Gotthold! son père était le fils de mon respectable instituteur, et la petite-

fille de ce digne homme était pressée sur mon sein, et arrosée de mes larmes.

— C'est moi! m'écriai-je; oui, ma fille, c'est moi.

Nous entendîmes son père qui l'appelait; elle me présenta à lui. Je le reconnus à sa voix, il me reconnut à la mienne.

— C'est moi, mon cher Guillaume; je t'ai cherché long-temps; enfin je te trouve.

— Bien près du tombeau, dit-il en souriant.

— Non, mon ami, non; la santé peut encore se recouvrer. Sous le beau ciel de l'Italie, aux bains de Pise, dans les bras de l'amitié, tu retrouverais le souffle de la vie.

— Il n'y a pas de remède quand son flambeau s'éteint. Cher Ahrenswalde, j'ai été heureux. L'amour de ma femme, celui de ma fille, ont conduit ma vie jusqu'au terme; mais je te confie ma nouvelle existence, ma chère Laurette. Sois son père, et vois combien le destin m'a été propice, puisqu'au bord de ma tombe il me fait revoir le compagnon de mon enfance, et me livre au sommeil de la mort dans le sein d'un ami.

La vive émotion que lui avait causée ma présence semblait avoir ranimé ses forces, mais le soir il se trouva plus mal.

Je consultai le médecin ; il m'annonça qu'il avait peu de temps à vivre.

Le malade ne se faisait point illusion sur son état ; mais aucune plainte ne sortait de sa bouche. Sa fille était le principal sujet de notre entretien ; il me faisait beaucoup de questions sur mon fils, et, pendant quinze jours qu'il vécut encore, nous prîmes la résolution d'unir nos enfants. C'est moi qui, le premier, lui fis part de cette idée ; il l'accueillit avec reconnaissance, mais il me fit promettre de ne faire valoir pour cela aucune volonté, et de regarder comme nul le vœu qu'il faisait au lit de mort, s'il n'était ratifié par celui de nos enfants.

Je m'y engageai par serment, et je l'assurai que, quoi qu'il pût arriver, Laurette retrouverait dans moi un protecteur, un ami, un père.

Le matin du jour de sa mort, entrant chez lui, et le voyant sourire d'un air d'inspiration, je lui demandai comment il se trouvait.

— Bien : je crois respirer l'air salutaire et le parfum des fleurs du matin de l'éternité ; il me sembla que les sons magiques d'un concert cé-

leste élèvent mon ame vers le ciel. Me voilà tranquille sur le sort de ma fille; j'ai la certitude que t'ayant pour guide elle suivra la seule route qui mène au bonheur, celle que j'ai suivie moi-même, et qui me fait contempler d'un œil calme le moment où l'homme, au terme de son pélerinage, va rendre compte au Créateur de la conduite qu'il a tenue.

O Gotthold! sa fin m'a rappelé que les anciens représentaient la mort d'un homme vertueux par un génie qui renverse et éteint le flambeau de la vie humaine, tandis qu'un autre fait briller pour l'éternité le flambeau de la vie céleste. C'est près du lit de la mort que j'ai appris à ne pas la craindre.

Mon respectable ami, sentant ses forces diminuer graduellement, fit appeler sa fille, et lui dit: Laurette, voilà ton second père, obéis-lui en tout, fais son bonheur comme tu as fait le mien, et reçois ma dernière bénédiction.

Laurette fondait en larmes.

— O ma fille, ne pleure pas! ce moment n'a de pénible que notre séparation; n'affaiblis point mon courage.

Je n'essaierai point, Gotthold, de te peindre un tableau aussi triste et aussi touchant.

Ce bon père, après avoir reçu encore une fois mon serment d'amour pour sa fille, s'endormit du sommeil des justes.

La douleur de Laurette fut aussi vive qu'elle était juste ; mais, comme son père, elle possédait la force de l'ame et la soumission aux décrets de la Providence. Lorsqu'elle fut résignée, elle me dit : Mon père, me voilà soumise à vos volontés ; je chérirai en vous le bon père qui, du séjour céleste, veille sur moi.

Un jour je lui dis :

Chère Laurette, avant de quitter ces lieux, je voudrais voir le baron Walser, et lui parler de son frère.

— Ah ! dit-elle, j'ai le secret pressentiment qu'il n'est point étranger à la mort d'Adèle, et elle me raconta différentes choses qui firent naître en moi des soupçons. Je n'en eus qu'un plus fort desir de parler au baron.

Je fus donc chez lui la veille de notre départ, et je lui dis : Monsieur le baron, je suis l'ami de votre frère ; sa disparition m'inquiète, et j'irai le chercher, fût-ce au bout du monde. On dit qu'il est malheureux, et je crains que vous n'en ayez été cause.

— Que prétendez-vous, dit-il en pâlissant?

— Vous changez de couleur. Quoique je ne sois qu'un homme, et que j'ignore l'étendue de votre faute, votre conscience n'est donc pas à l'abri du remords.

Sa figure devint livide.

— Parlez, de grace, parlez; peut-être il est encore temps de réunir deux êtres dont la nature a fait deux frères.

Il se leva précipitamment, se jeta dans un cabinet, et s'y enferma en poussant la porte avec violence.

Je restai seul. Après un grand quart d'heure d'attente, je quittai pour toujous la demeure d'un homme dont le cœur est, j'en suis sûr, en proie à l'esprit vengeur : oui, maintenant je jurerais qu'il est la cause de toutes tes infortunes.

---

## LE NOEUD SE SERRE PLUS ÉTROITEMENT.

Ahrenswalde emmena Laurette de la maison paternelle, et se rendit à Linsen : il y trouva une lettre de Gotthold. Schauer la lui remit en particulier. Gotthold lui indiquait le lieu de son séjour, et l'engageait à n'en rien dire à personne.

Il était décidé à garder jusqu'à la mort le nom d'Hagemann.

Ahrenswalde partit avec sa fille adoptive, sans lui parler de la lettre qu'il avait reçue.

Laurette, avant la mort de son père, avait su qu'il desirait son union avec le fils de son ami; elle avait promis obéissance à Ahrenswalde; elle aurait bien voulu savoir quelque chose au sujet du jeune homme, mais elle n'osait en parler la première.

Où allons-nous, mon père, dit-elle lorsqu'ils furent montés en voiture?

— Chère fille, nous allons au sein de ma famille, qui va devenir la tienne : nous passerons par Nuremberg, où j'ai laissé mon fils.

Mais ils n'allèrent pas à Nuremberg, car à Bamberg ils trouvèrent Georges qui venait au-devant de son père.

Laurette rougit lorsque Ahrenswalde lui présenta son fils; elle n'osait lever les yeux sur le jeune homme, qui ne lui parut pas avoir grande envie de réaliser les espérances de leurs parents. Elle en fut plus tranquille, reprit son ton ordinaire de franchise, et parla à Georges comme s'il eût été son frère. Elle espérait voir

par la suite s'il lui conviendrait pour époux.

Le bon Ahrenswalde desirait montrer sous un beau jour sa fille adoptive à son fils; il l'engagea donc à lui parler de la fille du baron de Walser, et de leur liaison amicale. Elle le fit aussitôt. Ce qu'elle dit de Julie respirait le feu de l'amitié; il y avait dans ses observations sur le jeune baron un mélange de malice et de gaieté.

— Paix, Laurette, dit le père; une jeune fille ne doit pas s'amuser aux dépens de ses amoureux; le jeune baron n'était pas seulement amoureux de toi; il t'a demandée en mariage. Pourquoi l'as-tu refusé? Ne le trouvais-tu pas aimable?

— Je le refusai parcequ'il était noble, qu'il s'appelait Georges, et qu'il grassayait. J'en eusse peut-être accepté un autre qui aurait été noble, qui se serait nommé Georges, et qui aurait grassayé: voilà comme nous sommes nous autres filles.

Son nouveau frère lui fit un signe de tête approbatif, et dit: Il ne manque aux jeunes personnes qui pensent comme vous que la vertu d'en convenir.

— D'en convenir! croyez que la meilleure d'entre nous ne convient jamais de la vérité qu'à moitié.

— Et ce qu'elles cachent...

— Est presque toujours ce qu'elles auraient de mieux à dire : cela tient à l'éducation que nous recevons. La franchise serait une vertu si on savait l'apprécier ; elle nous est naturelle, mais on la comprime dès qu'on la voit paraître : le germe cependant reste dans nos cœurs, il perce de temps en temps. Ce qui est chez nous un défaut est une vertu dans les hommes. Croyez-moi, se taire est plus difficile que de parler.

C'est ainsi que par son aimable gaieté elle animait la conversation pendant la route.

Le père, qui savait déja l'apprécier, se plaisait beaucoup à l'entendre. Le fils se disait : Ainsi parlait l'objet de mon amour; mais une femme qui veut séduire un homme ne manque jamais de finesse, et il trouvait de la coquetterie à Laurette, parceque, trompé dans son premier amour, il attribuait à toutes les femmes le même caractère.

En continuant le voyage Laurette eut souvent occasion de parler de son père et de sa

mère : tandis qu'elle en faisait l'éloge, sa vive sensibilité intéressait Georges ; il découvrait en elle ce qu'il n'avait point vu dans mademoiselle Besner. Ses larmes faisaient une profonde impression sur son cœur.

Ils arrivèrent à la demeure d'Ahrenswalde, qui présenta à son épouse la fille de son ancien ami, la petite-fille de son respectable instituteur.

La bonne Minette la serra dans ses bras : celle-ci, doucement émue par l'idée qu'elle allait retrouver une mère dans le sein de laquelle son cœur pourrait s'épancher, se livra à toute sa sensibilité, vertu qui donne tant de graces à ce sexe dont souvent elle fait le malheur.

Georges, la voyant ainsi baigner de ses douces larmes le visage de sa mère, commençait à éprouver un doux penchant pour elle; mais sa fatale prévention le portait bientôt à l'éviter.

Quinze jours s'étant écoulés. — Quelle aimable fille, mon Georges, dit la mère !

— Oui, qui refuserait un mari parcequ'il s'appellerait Georges, et qu'il grasseyerait.

La mère ne pouvait le comprendre. Trois jours après elle connut le secret de Laurette, et dit à son fils le véritable motif du refus qu'elle avait fait du baron.

Georges réfléchit et garda le silence.

Evérardine qui, au retour de son père, était venue passer un mois chez lui, dit à Georges : O mon frère ! quelle charmante sœur notre père nous a amenée !

Mais il se déchaînait toujours contre l'art de la séduction, qu'il regardait comme commun aux femmes. Il n'exceptait que sa mère et sa sœur.

Ahrenswalde attendait tout du temps, des charmes et des bonnes qualités de Laurette ; et, quand elle fut bien établie dans sa maison, il prétexta des affaires de commerce, et partit pour aller trouver Gotthold.

En s'approchant de Vieselben il vit de loin son habitation, vers laquelle un paysan le conduisit. Il traversa un parc qui faisait partie de la propriété de son ami. Sur une élévation où Evérardine aurait placé sa chaumière russe, était un joli pavillon fait en treillages, et couvert de chèvre-feuille. Au-dessus de la porte était cette inscription :

*Achevé le 1er mars par mes deux fils pour leurs sœurs.*

De tous côtés étaient des sièges où l'on pou-

vait se reposer, et sur chacun étaient enlacés les noms de Maurice et de Louis.

Arrivé au jardin, il vit des corbeilles d'osier faites avec art, et remplies des plus belles fleurs.

L'osier retraçait les noms de Rosaure et d'Annette. Les arbres étaient chargés de fruits; des bosquets étaient formés dans les pépinières; plus loin étaient des vignes bien cultivées; la maison était à l'extrémité d'une allée, dont des branches de vigne faisaient un berceau.

Ah! ah! dit Ahrenswalde, tout ceci est bien différent de chez moi; il est vrai que Gotthold ne dispose pas de millions : c'est ici la prodigalité de la nature; et si son charme n'éblouit pas la vue, il porte à l'ame un doux sentiment.

La porte de la maison était ouverte; en y entrant il vit une jolie personne. C'était Annette, la tête couverte d'un petit chapeau de paille, les manches retroussées, rangeant du linge, et chantant.

Ahrenswalde tira sa flûte de sa poche, et le voilà accompagnant la jeune fille. Elle se retourna vivement, et s'écria : Ah! Louis! Et la voilà tout interdite devant l'étranger.

— Ma chère enfant, ton père ne s'appelle-t-il pas Gotthold-Hagemann? S'il en est ainsi, donne-moi ta main.

Elle la lui tendit avec timidité, et dit en lui souriant avec grace : Si vous êtes l'étranger si ardemment attendu par mon père, il va être bien content.

— Où est-il, ton père?

— Aux champs; il laboure.

— Comment! il laboure lui-même!

— Le valet est malade; il en est de l'agriculture comme de la navigation; quand vient une tempête chacun prête secours.

— Et tes mains, les met-on aussi à l'ouvrage?

— Oui, au temps de la fenaison, quand nous sommes menacés de pluie.

Elle conduisit Ahrenswalde dans la chambre de sa mère, envoya aux champs prévenir son père, et se hâtant d'apporter le déjeûner, dit: Chère maman, monsieur est l'ami de jeunesse de mon père.

Au même instant le grand-père, Gotthold, et Maurice entrèrent.

Ahrenswalde embrassant son ami :

—O Gotthold! Gotthold! nous voilà donc réu-

nis! l'amitié m'amène où le malheur t'a relégué. Dis-moi si son charme n'aura pas le pouvoir d'embellir le reste de ta vie?

C'est, pressé dans les bras de son ami, qu'il lui avait adressé ces paroles à demi-voix.

Gotthold, ému, lui serra la main, et le présenta à sa famille. Il le conduisit ensuite au jardin : ils s'assirent sous un berceau que les jeunes gens avaient consacré à l'amitié, et là Gotthold raconta sa malheureuse histoire, le crime de son frère, et la mort d'Adèle.

La colère faisait bouillonner le sang d'Ahrenswalde.

— Et ce monstre de frère ose... Juste ciel! il ose descendre dans le caveau sépulcral de vos ancêtres! il ne craint pas que leurs ombres irritées sortent de la tombe pour le charger de malédictions! ou ne serait-ce pas l'esprit vengeur qui l'y pousse pour commencer son supplice sur cette terre, en livrant son cœur dénaturé au tourment des remords! Oh! oui, car lorsque à la lueur de mon flambeau j'examinai sa figure, elle était celle que doit avoir un homme à qui sa conscience bourrelée dirait : Tu es un assassin!... Et toi, Gotthold, tu n'as pas été trouver ce monstre? Tu ne lui as pas dit...

Comment as-tu pu faire taire la voix de la vengeance, pour n'écouter que celle de la nature? C'est un grand sacrifice, c'est une vertu sublime dont, moi, je n'eusse pas été capable. Eh bien, Gotthold, l'amitié, oui, l'amitié te vengera. Faut-il que ce Caïn existe pour...

— Arrête! Ahrenswalde; suis mon exemple, et jure-moi de laisser à sa conscience le soin de me venger. Pour lui la vie doit-être un tourment pire que la mort, et qu'à sa dernière heure Dieu lui pardonne.

— Je n'en pourrais dire autant; et dussé-je être damné... Mais je t'obéirai; laissons ce monstre, et parle-moi de ta situation actuelle. Si tu ne goûtes pas le bonheur, tu sembles le répandre sur tout ce qui t'environne. Au sein de ta nouvelle famille, qui te chérit, qui t'adore, tu dois éprouver de bien douces jouissances.

— Je jouis du bonheur des autres, mais mon cœur, cher ami, mon cœur porte par-tout le trait qui l'a blessé.

— Le jour se lève après une nuit obscure; voilà notre image.

— Et après le jour vient encore une nuit obscure: c'est ce que j'appréhende.

— Cela se peut, mais les étoiles de l'amour

et de l'amitié brilleront encore au beau matin de l'éternité. Tu crois cela, Gotthold, oui, tu crois à ce que la vie a de plus sublime.

— Plus fermement qu'on y croit dans l'adolescence.

— C'est la consolation du malheureux; et puisque la douleur n'a point affaibli cette idée bienfaisante...

— Mon ami, elle la fortifie : c'est elle qui a répandu quelques fleurs sur la route épineuse que j'ai parcourue.

Ahrenswalde, voyant que cette conversation renouvelait les peines de son ami, la détourna, et lui parla de Maurice.

Gotthold lui retraça son mariage avec la bonne Marie, l'enfance de Rosaure, son desir de l'unir à son fils Maurice, et qu'Adèle et lui pussent renaître dans eux.

— Mais mon fils ne veut pas être cultivateur, il veut se lancer dans le grand monde; Rosaure même ne pourrait le retenir; il l'aime comme on peut aimer sa sœur : tu peux m'en croire, je me connais aux symptômes d'amour.

— Fais comme moi; j'ai laissé sous les yeux de ma femme mon fils et Laurette. Donne la même liberté à tes enfants, et tu verras.

CABINET DE LECTURE
DE Mme BOUQUEROT

— Ils ont été élevés ensemble; ils se quittent avec peine, se revoient avec plaisir, mais tout cela n'est pas de l'amour. Mon fils ne reste ici que par obéissance.

— Eh bien, laisse-le partir. N'est-il pas baron de Walser? As-tu le droit de priver ton fils d'un nom qu'il peut aussi illustrer. Ce nom, qu'il ignore, lui sera utile dans la société qu'il desire connaître, et dans laquelle malheureusement une illustre naissance est plus considérée que ne le sont des vertus : il possède ce double avantage; n'est-il pas juste que tu le laisses s'élever au degré qui lui convient?

— Cela est vrai; Linsen est sa propriété; je ne suis pas pauvre, ma fortune s'est accrue considérablement par la vie simple et laborieuse que je mène depuis vingt ans.

— Tu n'es pas pauvre, et je suis immensément riche. Confie-moi ton fils; dans ma maison, qui, comparée à la tienne, ne paraît rien moins que modeste, il apprendra à connaître les hommes qu'il voit dans un beau idéal; c'est d'après toi qu'il les juge; il les croit bons, comme il sera détrompé! Mais il en estimera davantage ceux qui ont formé son cœur à la vertu. Je dois aller passer l'hiver à la Résidence, car ma for-

tune assigne à mon fils une place supérieure à celle que je lui avais destinée. Si tu me confies Maurice, je serai son père, et quand il aura acquis l'expérience du monde, sois certain qu'il reviendra de lui-même à l'autel sacré de l'amour et aux charmes d'une vie simple. Il aura reconnu que la société est composée d'ambition, de cupidité, de haine; que l'amitié n'y est qu'un mot, l'amour un sentiment de convention, et que la vertu n'y est rien si elle n'est drapée en or. On la suppose chez les riches, on la délaisse chez le pauvre, dont elle est l'unique fortune. Ton fils sera le gage précieux de notre sainte amitié.

— Je te le confie; sois son introducteur dans le monde, apprends-lui à y rester honnête homme; qu'il s'y montre avec tous ses avantages!

— Mais sous quel nom?

— Que ce ne soit pas sous celui de Walser.

— Tant mieux; sous le mien: qu'en penses-tu?

— Fort bien; j'aime à croire que tu n'auras jamais à rougir de le lui avoir donné. Laissons-lui encore ignorer son titre et son rang.

Ils convinrent de tout, et furent demander

l'avis du grand-père. Celui-ci sourit à cette résolution. — Quelque nom qu'il porte, dit-il, je vous réponds que Maurice l'ennoblira. Il a l'imagination vive, quelquefois exaltée, mais son cœur est excellent; il triomphera, je n'en doute pas, des épreuves auxquelles il va être soumis. Ainsi, mon cher Gotthold, tu dois être tranquille sur le sort de ton fils. Quant à Annette, son amour est tout ce qui l'occupe, le retour de Louis tout ce qu'elle espère.

— Ah! ah! dit Ahrenswalde, voilà donc le sujet du refrain de la chanson qu'elle chantait lorsque je suis entré ici.

Dans trois ans le bonheur,
Jusque-là l'espérance.

Et, lorsque je l'accompagnais de ma flûte, elle se retourna en prononçant le nom de Louis. Les parents sourirent, et Ahrenswalde, instruit de cet amour, voulait en faire des plaisanteries à Annette; mais les parents l'arrêtèrent, car dans cette respectable famille l'amour était aussi sacré que l'amitié.

Ahrenswalde, qui avait encore dans le caractère toute l'amabilité de la jeunesse, était pour Maurice d'un commerce très agréable; celui-

ci s'intéressait beaucoup au récit de ses aventures dans ses grands voyages. Ahrenswalde lui racontait le courage qu'il avait eu en Afrique de se battre avec un Maure qui l'avait insulté, quoiqu'il sût courir le risque d'être empalé; il lui peignait aussi les dangers qu'il avait bravés en combattant contre les brigands d'Espagne, et les Arabes de Bonne. Ces voyages étaient bien différents de ceux que Maurice avait faits en Suisse, où les bandits sont aussi rares que le sont les revenants d'Italie dont tout le monde s'entretient. Maurice n'était jamais plus content que lorsqu'il se promenait avec l'ami de son père; aussi, quand on lui apprit qu'il allait être confié à ses soins, il en était si joyeux qu'il comptait chaque jour jusqu'à celui du départ.

Enfin il arriva. Ses adieux à sa famille affaiblirent un peu le plaisir qu'il se promettait dans son voyage; mais lorsqu'il se trouva dans une belle voiture attelée de quatre chevaux de poste, et que la conversation avec son nouveau protecteur se fut animée, il ne pensa plus qu'au bonheur d'entrer dans un monde que depuis long-temps il aspirait à connaître.

A la première ville ils trouvèrent les do-

mestiques qu'Ahrenswalde y avait laissés : ils étaient en grande livrée; on fit à Maurice des habits dans le meilleur goût, et le jeune homme était satisfait.

Dans chaque village où ils passaient, lorsque Ahrenswalde voyait un malheureux, il lui demandait le sujet de sa peine, et lorsqu'il en était instruit, il le soulageait : Maurice était porteur de l'argent nécessaire à la réparation des torts de l'aveugle déesse. Ces actes de bienfaisance s'exerçaient sans la moindre ostentation : la main qui secourait le malheureux se cachait si bien qu'il semblait être secouru par un génie invisible.

— A votre place, lui dit Maurice, je serais fier de mes actions.

— Es-tu fou, jeune homme? tâcher de fixer sa fortune est bien; se rendre digne de ses faveurs est encore mieux, et la meilleure manière de s'en rendre digne n'est-elle pas d'en employer le superflu au secours de ses semblables. Tiens, je vais à ce sujet te raconter une belle action, écoute:

Un Arabe trouva dans un désert, sur un sable brûlant, un jeune garçon mourant de soif; il avait sur son chameau de l'eau dans

une outre; mais il n'en avait plus que pour vingt-quatre heures.

— De quelle tribu es-tu? dit-il à l'enfant.

— De Velled-Hillil.

Mot terrible! c'était la tribu ennemie, et, graces à Dieu, Maurice, tu ne sais pas combien est cruelle la haine des Arabes.

— C'est un homme, dit le sauvage, et lui donna à boire.

L'outre est vide, et ils ont encore deux journées de chemin avant d'arriver à une source.

L'enfant gémit; l'Arabe tire un couteau de sa ceinture, s'ouvre une veine et étanche la soif de cet enfant.

Voilà ce qu'il fit à la face des anges, qui, jetant des cris de joie, volèrent vers le Tout-Puissant, et au milieu de la cour céleste présentèrent un registre sur lequel étaient inscrites d'un côté sa belle action, de l'autre les fautes qu'il avait pu commettre dans sa vie, et que son dévouement héroïque sans doute fit effacer.

Eh bien! si l'Arabe avait eu mille outres remplis d'eau comme j'ai mille sacs pleins d'argent, son action eût été ordinaire.

— Cette histoire est-elle véritable?

— J'ai vu le jeune garçon à Bonne.

Chaque jour Maurice s'attachait de plus en plus; ils traversèrent la Saxe et voulurent aller jusqu'à Dresde. Les postillons allaient doucement suivant l'usage du pays : Ahrenswalde s'impatientait, Maurice jurait contre le postillon; celui-ci aigri fouetta les chevaux, qui irrités entraînèrent la voiture avec tant de force qu'elle versa, et Ahrenswalde se cassa une jambe.

Heureusement ils étaient près d'un village, Maurice courut y chercher un brancard. Il avait l'air si troublé que les paysans s'assemblèrent autour de lui.

Morbleu! s'écria-t-il en colère, quand vous resterez là à me contempler, donnez-moi vite un brancard et des hommes.

Sa vivacité et son impatience l'empêchaient d'être promptement servi.

— Qu'y a-t-il donc là? dit une dame qui s'approchait, accompagnée d'une jeune et jolie demoiselle.

— Encore un récit à faire, dit Maurice trépignant; mais, lorsque ses yeux eurent rencontré ceux de la jolie personne, il raconta ce qui venait d'arriver.

La dame demanda le nom du blessé, et lorsqu'on le lui eût dit.

— Comment! je le connais beaucoup; c'est un ancien ami. Aussitôt la demoiselle appela par leurs noms plusieurs paysans, et, revenant quelques minutes après avec tout ce qu'il fallait pour le transport du blessé, elle dit à Maurice : A présent hâtez-vous de faire transporter le malade chez nous; n'est-ce pas, ma tante?

— Sans doute.

— Vous entendez, braves gens, au château! On y apporta Ahrenswalde.

Il ne s'agit de rien moins que d'une jambe cassée, dit-il à madame Windhelen, qu'il fut bien surpris de trouver dans ce lieu.

— Soyez le bien venu, mon vieil ami.

La joie fut égale à la peine de son accident. On le mit au lit; Maurice demanda un médecin; mais la jeune demoiselle avait envoyé une voiture à Meissen.

Maurice s'empressa de le dire au malade, qu'il trouva entre les mains de son domestique qui était un peu chirurgien, et qui examinait la fracture.

— Mon cher maître, dit cet homme, il n'y a

point d'éclat, dans trois semaines vous marcherez aussi bien que moi.

Le médecin étant arrivé, après avoir fait son examen, dit la même chose. Toute la famille vint visiter le malade. Madame de Windhelen lui présenta son frère, le colonel de Berg, et sa fille Aurore.

Maurice ne pouvait détourner ses yeux de la jeune personne, que ses soins et sa sollicitude pour Ahrenswalde rendaient déja si intéressante. Comme le son de sa voix était doux et touchant lorsqu'elle demandait à celui-ci s'il se trouvait mieux, s'il avait la tête assez élevée, s'il desirait quelque chose; et lorsqu'elle lui disait en arrangeant son oreiller : Je veux être votre petite garde-malade.

— Y pensez-vous, charmante Aurore! On ferait le malade pour être soigné par la beauté et par les graces; le cœur seul ne guérirait point.

— Si vous aimez la musique, dit la tante, Aurore chante comme un ange.

Maurice, eût-il dû avoir bras et jambes cassés, aurait voulu être à la place de son ami; il n'avait besoin que de ses yeux pour voir l'aimable garde-malade, et de ses oreilles

pour l'entendre. Quels sons enchanteurs devaient sortir de cette jolie bouche !

Le domestique demanda un peu de repos pour son maître. Toute la société descendit pour le dîner.

On demanda le nom de Maurice.

— Hagemann.

Quels étaient ses parents?

— Cultivateurs dans le Palatinat.

L'on ne pouvait concevoir qu'un habitant de la campagne eût un air si noble et des façons aussi distinguées.

M. Ahrenswalde, dit la dame à son frère, est immensément riche ; mais il est un peu original, n'est-ce pas M. Hagemann?

— Oh oui ! il y a peu d'hommes tels que lui.

— Mais il a un cœur grand et généreux, n'est-ce pas?

Alors Maurice raconta quelques petites anecdotes de leur voyage, et les actes de bienfaisance d'Ahrenswalde firent sur Aurore une telle impression, que Maurice, charmé de lui voir cette sensibilité, la trouva encore plus belle.

— On ne peut faire un meilleur usage de sa fortune, dit la tante.

— Il est heureux d'en avoir, observa Maurice.

— Vous ne voulez pas diminuer le mérite de sa bienfaisance?

— Non, mais je ne peux le louer de ce qu'il trouve lui-même simple et naturel. Il lui est facile d'être généreux puisqu'il est riche. Comment pourrait-il mieux employer son superflu?

Un Arabe trouva dans le désert...

Et il raconta cette histoire dans les mêmes termes dont Ahrenswalde s'était servi.

— Oh! s'écria Aurore, cette histoire est-elle véritable?

— J'ai demandé la même chose à mon ami, dit Maurice, et il m'a assuré avoir vu à Bonne le jeune garçon.

Aurore, enthousiasmée de ce trait sublime, en parlait dans un langage si poétique, et en même temps si simple et si vrai, que Maurice, lorsqu'elle eut fini, écoutait encore.

Tel fut pour ces jeunes gens le sujet d'une conversation très animée, dans laquelle chacun fit briller l'éloquence du cœur, et le feu d'une imagination exaltée par l'idée du beau et du sublime.

Le colonel de Berg et sa sœur revinrent visiter Ahrenswalde, et lui parlèrent de son jeune protégé, dont il se plut à reconnaître les vertus et les sentiments élevés. Il fit l'éloge de l'éducation que Maurice avait reçue dans la maison paternelle, de l'union, de l'ordre et de la paix qu'il avait vus régner dans cette respectable famille. Il n'avait rien trouvé d'aussi pur, d'aussi parfait.

Chaque jour madame Vindhelen était plus prévenue en faveur de Maurice; elle le fut encore davantage en s'apercevant de la respectueuse amitié qu'il montrait à sa nièce qu'elle chérissait tendrement. Elle avait consenti au mariage d'Aurore avec le baron Walser, et, ainsi que son frère, elle regardait cela comme une affaire terminée. Elle était dans la persuasion que sa nièce aimait l'époux qui lui était destiné; et, fière de sa rare beauté, de ses graces, et de ses bonnes qualités, elle voyait avec plaisir que les jeunes gens lui rendissent hommage; elle en eut donc beaucoup en remarquant que le protégé d'Ahrenswalde était rempli d'attention pour Aurore, des perfections de laquelle il parlait avec plus de feu qu'il n'en avait mis dans son récit du beau trait de l'Arabe.

Maurice n'étant qu'un simple particulier, et ne pouvant raisonnablement avoir des vues de mariage, elle jouissait sans inquiétude du triomphe de sa nièce ; mais, pour mieux écarter tout danger, elle rappelait souvent sans affectation à la mémoire d'Aurore le baron de Walser, et l'obscure naissance d'Hagemann.

Aurore, cette douce enfant, avait consenti à son union avec Walser, parceque son père lui en avait parlé avec tant de tendresse qu'elle ne pouvait douter qu'il n'y attachât le repos de sa vie. Elle croyait de son devoir d'obéir, et, pour rendre son père plus tranquille sur ce sujet, elle lui avait dit qu'elle aimait le baron.

Elle n'avait point voulu le tromper, mais elle s'était d'abord fait illusion à elle-même; les lettres du baron lui avaient paru charmantes, quelquefois touchantes, et leur effet avait été tel, qu'il lui avait fait oublier combien, pendant son séjour près d'elle, son caractère lui avait paru brusque, et peu compatible avec le sien. Elle se regardait comme sa fiancée, quoiqu'il n'eût encore été fait de déclaration qu'entre les parents. Elle avait su de Julie, la

sœur du baron, qu'il était bizarre et despote; mais encore une fois son imagination avait été séduite par les lettres, au point qu'elle croyait quelquefois aimer celui à qui on la destinait. Ainsi elle n'avait pas besoin des avertissements de sa tante; on pouvait aussi se passer de précautions avec Maurice : le rang d'Aurore lui en imposait, et, eût-elle été son égale, il éloignait toute idée d'amour, comme incompatible avec ses goûts d'indépendance; mais l'amour, ne voulant pas l'effrayer, entrait peu-à-peu dans ce cœur novice dont il voulait faire la conquête. Maurice, en recherchant la société d'Aurore, croyait que le charme qui l'attirait n'était que ce qu'on éprouve à la vue de la beauté. Il aimait à assister aux lectures qu'elle faisait à Ahrenswalde pour dissiper l'ennui que le lit lui causait. Sa voix pleine d'harmonie, sa sensibilité émue dans le cours de ces lectures, embellisaient l'art du poëte; et si elle cessait un instant pour cacher les larmes qui roulaient dans ses yeux, elle remettait le livre à Maurice, en l'engageant à continuer. Ils ressemblaient à deux rossignols chantant tour-à-tour avec un charme égal. Maurice, se sentant aussi vivement affecté, abandonnait la lecture:

en ce moment leurs regards se rencontraient; ils étaient agités par un même sentiment. La tante, ne remarquant en cela que l'heureux talent de l'auteur, attribuait à l'ouvrage ce qui était déja l'effet d'une douce sympathie. Elle engageait sa niéce à prendre sa guitare. Maurice l'accompagnait; il avait une belle voix et chantait bien la romance. Aurore ralentissait le mouvement pour mieux l'entendre, et mieux lire dans ses yeux l'impression que lui faisaient les paroles. Alors le silence qui régnait autour d'eux était un hommage rendu aux véritables accents de l'amour. Leurs cœurs cependant étaient encore dans la plus parfaite innocence.

Ils quittèrent les hauteurs de ces sentiments élevés pour descendre dans les riants vallons de la vie domestique. Maurice accompagna Aurore dans une petite cour où elle donnait à manger à de petits poulets et à ses chères tourterelles.

Là elle n'était qu'en négligé, mais fraîche et brillante comme un beau matin du mois de mai. Les boucles ondoyantes de sa blonde chevelure, échappées à la prison où le peigne les retenait, flottaient dans un aimable désor-

dre sur son sein d'albâtre, où brillait une fleur encore humide de rosée. Elle répandait le grain çà et là, attirant de sa douce voix la petite famille emplumée; puis elle s'arrêtait pour raconter à Maurice, en portant vers lui ses beaux yeux, que cette occupation avait bien plus de charme à Tagrothen; que là il n'y avait pas un pigeon, pas une poule avec ses poussins qui ne vînt à son appel; que les chevreuils du parc de son père n'avaient pas peur d'elle, et mangeaient dans sa main.

A chacune de ces petites idylles, dont le sujet était pris à Tagrothen, Maurice en ajoutait une autre retraçant les aventures de Vieseleben; mais son style était plus élevé; il disait comment dans les jeux de l'enfance l'amitié des frères et des sœurs s'était développée, pareille à des fleurs qui s'embellissent en croissant, et comment les cœurs s'en étaient enlacés; il parla d'un ton héroïque de la fière et noble Rosaure; son esprit s'exalta également en peignant le tendre amour de sa sœur et de Louis, la sagesse du grand-père, la sublime vertu de son père, et sur-tout le triomphe de l'amour maternel.

Aurore, charmée de ses récits, l'invita à les

continuer, et, pour éviter toute distraction, elle l'emmena dans la partie la plus épaisse du parc.

L'un et l'autre rappelaient leurs petites aventures. Par ce moyen, au bout de quelques jours Aurore savait tout ce qui s'était passé d'intéressant à Vieseleben, et rien des événements de Tagrothen n'était ignoré de Maurice.

Attentive à ce qu'il racontait de Vieseleben, de la disparition mystérieuse de Rosaure, de l'innocente liaison d'Annette et de Louis, Aurore ne remarquait point qu'elle ne faisait pas partie de ce cercle d'amours dignes de l'Arcadie. Quelquefois elle appelait familièrement l'étranger Maurice. Dans leurs promenades elle posait la main sur son bras, ou elle prenait la sienne pour qu'il écoutât moins les chants des oiseaux cachés sous le feuillage. Elle condamnait son goût pour la chasse.

Maurice, ouvrant son porte-feuille, prit une lettre d'Annette, puis une de Louis, et les lut.

Comment Aurore n'aurait-elle pas aimé celui qui était si tendrement chéri de ses amis. Ces lettres lui apprenaient à connaître le cœur du jeune homme avec lequel elle s'entretenait,

La tante, qui de ses fenêtres avait observé cette intelligence entre sa nièce et le jeune étranger, s'approcha d'Aurore, et se fit lire la dernière lettre de Walser.

— Je crois, Aurore, qu'il n'a pas son égal parmi les jeunes gens. Quelle force d'ame unie à de tendres sentiments!

—Oui, ma chère tante, quoiqu'à Tagrothen j'aie conçu de lui une autre idée; mais gardez cette lettre : j'ai promis à Hagemann de le conduire sur les hauteurs.

Et elle allait se mettre en marche.

— Elle est bien écrite, cette lettre!

— C'est vrai.

— Et cet amour silencieux qu'on entrevoit dans chaque ligne!

— Oh! j'en conviens, cette lettre est charmante; mais je n'en ai pas besoin, gardez-la.

La tante, laissant partir sa nièce, secoua la tête, se mordit les doigts, et dit en elle-même : Elle est innocente, voilà aussi qui est vrai.

Une fois étant seule avec Maurice, elle lui dit entre autres choses :

— Aurore est la fiancée d'un baron Walser, un brave jeune homme que vous aimeriez si vous le connaissiez.

Maurice, tournant avec vivacité son regard vers la tante, dit :

— Fiancée?

Néanmoins, en prononçant le mot il n'avait pas l'air d'un homme qui reçoit une nouvelle inattendue.

Puis, examinant avec une apparente attention les lignes du revers de sa main, il dit encore : — Fiancée! et avec une politesse empressée il ajouta :

— Je serais déja porté à aimer M. de Walser, par la seule raison que mademoiselle est sa fiancée.

Mais il emporta le mot avec lui dans la solitude. Un orage s'était élevé dans son ame.

— Elle a dit *fiancée*, mais elle n'a point parlé de l'amour, non, pas un seul mot.

Et traçant avec son doigt quelques lignes à son front.

— Aurore a parlé de Walser, et n'a rien dit de la sœur du fiancé; qui sait? Un baron, beaucoup d'or!... Je connais les tantes; encore un cœur de sacrifié.

Cependant il pensait que le père aimait tendrement Aurore, et qu'il s'était déclaré contre toute contrainte relativement au mariage. En-

fin il faisait des vœux pour le bonheur de cette belle et vertueuse personne, et se disait: Puisqu'elle est la fiancée de Walser, Walser ne peut être méchant.

Il alla trouver Ahrenswalde.

— Eh bien, Maurice, qu'y a-t-il?

— Une bonne nouvelle; Aurore est fiancée.

— Ahrenswalde fixa ses regards sur le jeune homme, dont l'air n'annonçait pas une bonne nouvelle.

— Fiancée! avec qui?

— Le baron Walser est l'heureux mortel.

— Walser, d'Edelbach?

— Justement.

Et la figure d'Ahrenswalde devint triste comme celle de Maurice. Il le questionna, écouta ses réponses avec attention, scruta sa pensée, blâma Aurore, et une demi-heure après il dit en lui-même: Je crains que quelque mauvais génie n'amène encore deux Walser l'un contre l'autre. Et pourquoi un mauvais génie? Ne serait-ce pas plutôt l'ange tutélaire d'Aurore? Ne devrais-je pas te nommer toi-même, ô toi qui diriges la destinée des hommes!

Après quelques réflexions, il s'écria en joignant les mains. O Dieu! si ce Walser était tel

que me l'a représenté Laurette! oui, s'il était tel! Laurette l'a refusé; et lorsqu'une fille bonne ou méchante refuse un aspirant à sa main, ce n'est point sans raison. Cependant le père de Laurette en parlait comme d'un homme à grand caractère.

Il écrivit à Laurette:

« Je suis ici, ma chère, dans les griffes du « diable, ou dans les bras d'un bon ange. Le « hasard, dirai-je le hasard, m'a amené ici « auprès d'une fleur céleste qui se nomme Au- « rore, à laquelle un esprit noir, un fils du ba- « ron Walser offre sa main, sa main venimeuse, « s'il est tel que tu l'as représenté. Dis-moi la « vérité, je t'en conjure; peut-être sauverai-je « cette aimable fille. Quitte un peu le naturel « de femme; dis-moi la vérité toute nue; mais « en même temps je te prie, ma chère, de ne « point prononcer ensemble les noms de Walser « et d'Aurore.

« Qu'y a-t-il de nouveau ?

Ton A**********.

La réponse arriva par le retour du courrier.

— Vous me demandez la vérité, la voici:

J'aimais le baron Walser. Que ne connaissez-

vous sa respectable sœur, mon amie ! Je lui laissai, par une lettre confidentielle, la décision de mon sort. Elle ne savait si elle devait me répondre : je l'en priai encore une fois. Alors elle m'écrivit.

— C'est mon frère, ma chère amie. Je t'envoie ce que je viens de lire de Richard III.

« O fuyez ! évitez ce chien ; quand il caresse « il mord, quand il mord sa dent venimeuse « conduit au tombeau. N'ayez aucun rapport « avec lui ; encore une fois fuyez. Il a été mar- « qué par la mort, le péché et l'enfer. »

O cher père, s'il est en votre pouvoir, faites que cette Aurore fuie bien loin de la nuit obscure ! Je n'ai pu éviter Walser, sa sœur n'a pu empêcher que je ne le voie. Ah ! si vous le voyiez vous même !...

Fiez-vous en cette circonstance aux yeux d'une fille plus qu'aux vôtres : je l'ai aimé, mais j'ai rompu avec lui. Sa sœur, malgré son amitié pour son frère, m'avait aussi écrit :

Ne vous fiez pas à sa taille noble, à son œil brillant de courage, à ses discours pleins d'un noble enthousiasme.

Oui, croyez-en sa sœur et moi : il ne se connaît pas lui-même ; ce n'est point un diable,

mais les diables le tiennent dans des liens qu'il lui serait difficile de rompre.

L'orgueil est la chaîne qu'a rivée un génie infernal ; il veut être plus que les autres ; il n'estime que lui ; cette passion de l'orgueil est la seule qui le domine à son insu. Il repousse loin de lui tout ce qui l'aime, et ne cherche l'amour que dans le cœur qui n'aime pas encore ; il veut le trouver même dans la haine, afin de pouvoir dire : Je n'ai pas besoin de toi.

De grace, sauvez la tendre Aurore de ses mains de fer et de ses goûts destructifs.

Il n'y a ici rien de nouveau, mon cher père ; la mère m'a fait la confidence du chagrin de votre fils : avant tout il faut que je mette mon instrument d'accord, et alors... Oh ! alors, cher père, vous êtes le seul homme à qui je voudrais faire lire dans le cœur d'une fille, et lui découvrir tous les replis du mien.

L'homme fait bien de jouer son rôle, s'il est possible, jusqu'à la fin : moi je crois n'avoir pas bien fait en engageant ma main pour accomplir le vœu de mon père mourant, car depuis ce temps ma tête est troublée comme si mon cœur l'était. Dieu ait pitié de nous, pauvres femmes !

Je m'applique assidûment, dans votre ca-

binet, à cultiver mes talents. J'étudie la musique, je dessine, je lis, j'écris, et tout cela pour oublier les choses auxquelles je n'aurais jamais dû penser.

Votre pauvre LAURETTE.

*P. S.* Votre hôpital s'élève comme par enchantement : on s'arrête devant l'édifice, on admire la belle colonnade, la magnifique arcade, le charmant jardin, sur-tout les jets d'eau qui semblent s'élancer jusqu'au ciel, et répandent autour d'eux la fraicheur et la fertilité. Les bains sont plutôt faits pour des princes que pour de pauvres gens, disent les critiques ; et moi puis-je contempler, sans verser des larmes d'attendrissement, ces vastes chambres bien aérées, ces lits si propres, même cette espèce de magnificence qui rendrait seule la santé aux malades.

Je vais quelquefois à votre école de métiers, où déja douze jeunes filles sont au travail. Il est vrai qu'avec de l'argent on peut tout ; mais aussi, cher père, il faut y joindre un bon cœur, et le vôtre doit souvent battre avec fierté.

— Assurément non, dit la mère.

— Oh non, dit aussi notre vieux bon factotum,

brave homme que j'aime beaucoup, quoiqu'il se glisse par-tout où l'on est, comme pour espionner; qu'il me gronde à chaque brin de fil que je jette, à chaque aiguille que je perds.

Au jour de ma naissance, il me présenta en votre nom une parure élégante et d'un bon goût. Quand je le complimentai sur le bon goût, il me dit confidentiellement que ce choix avait été fait par le jeune maître; mais ce jeune maître, sachant qu'on devait célébrer l'anniversaire de ma naissance, était monté à cheval.

J'ai vu mademoiselle Besner : elle ne me connaissait pas. J'étais allée seule à la promenade que vous faites faire autour de la ville : je m'assis un instant dans un pavillon sur une colline, en face de laquelle est la porte neuve; elle y vint. Elle me salua d'une manière si aimable, que, sans la connaître, je me livrai devant elle à la gaieté qu'une foule de gens parés me cause presque toujours.

Elle voulut rendre ses saillies plus piquantes que les miennes, et elle mit dans sa critique de tous les passants un ton si dédaigneux, je pourrais dire si méchant, que j'en restai pétrifiée.

— Qu'avez-vous, me demanda-t-elle ?

— Rien ; mais quand on fait un serment on a l'air grave.

— Quel serment faites-vous donc?

— Celui de ne jamais m'amuser aux dépens de qui que ce soit. Vous êtes bien plus belle que je ne le suis, mais si vous saviez l'expression qu'un rire moqueur donne à la figure la plus gracieuse, vous feriez le même serment.

Elle me regarda avec une fierté insultante.

— En vérité, mon enfant, dit-elle avec hauteur, je me fiais trop à ces beaux yeux.

Elle me demanda mon nom d'un air distrait. Je le lui dis ; je dis aussi le vôtre.

— Ah ! c'est autre chose ; vous saviez fort bien que je suis mademoiselle Besner. Elle se leva, me fit une froide révérence, et partit.

Je la suivis des yeux ; j'admirais l'élégance de sa taille, et la légèreté de sa démarche.

Quoique j'aie un peu plaisanté sur son compte, elle m'a fait sérieusement réfléchir. Avec une figure si brillante, une voix si pure, si harmonieuse, avec des yeux où se peignent l'innocence, avec un sourire aimable, un air de bonté, être infidèle, tromper l'homme dont elle est aimée !... Quel effet tout cela

peut avoir produit sur le cœur de votre fils!

Evérardine dit en souriant : Il ressemble à quelqu'un qui embrasse un spectre; un être imaginaire qui s'épouvante reste un instant comme pétrifié, et goûte ensuite une joie extrême en retrouvant l'amitié dans un être plein de vie. Votre fils perdra sa fatale erreur : son cœur est trop bon pour être long-temps livré à la méfiance.

— Sa crainte venant d'un bon principe, il n'est pas prêt à la perdre.

— Il la perdra, dit Stoll, si une ame digne de la sienne sait gagner insensiblement son estime. L'air de dédain qui, dans mademoiselle Besner, s'est joint à son infidélité, paraît avoir éteint dans lui le feu céleste de la confiance, ou prendre aujourd'hui cette flamme de Prométhée qui doit le ranimer. S'il avait été outragé par la haine, la colère, le désespoir... Mais le mépris s'y est joint. Laurette, il se plaît dans votre société; il me disait encore dernièrement : Elle est presque aussi belle que l'autre, et je ne doute pas qu'elle ne soit meilleure; son esprit même a plus d'agrément et de justesse; mais vois-tu, cher frère, elle est femme, et la nature a donné à toutes les femmes ce goût

de légèreté. Ce n'est pas sa faute; je voudrais n'en rien savoir; mais je le sais, voilà mon plus grand malheur. Il est plus facile de posséder les femmes que de captiver leur tendresse. Nous sommes bien aussi infidèles, nous voltigeons de l'une à l'autre; mais ce qui est permis pour nous ne l'est pas pour elles. Séduire, voilà leur caractère: possédant le cœur de l'homme le plus estimable, elles tendent encore des pièges. Nous cherchons de la fidélité, elles des amants.

En achevant ces mots il sortit en riant d'une gaieté franche. Je devais sourire aussi. Georges n'avait-il pas fait choix d'une parure pour l'anniversaire de ma naissance?

Stoll n'avait pas tort. Non seulement il nous méprise, il fait plus, il se moque de nous. Souvent, quand il est près de moi, il me dit des choses flatteuses sur ma beauté, sur mon enjouement; ensuite il prend son fusil, et part pour la chasse d'un air indifférent, comme s'il ne m'avait pas remarquée.

Mais je m'aperçois que mon post-scriptum est dix fois plus long que ma lettre.

S'il savait cela, il en rirait, et qu'aurais-je à lui dire? En la parcourant encore une fois j'ob-

serve que nous ne devrions jamais prendre la plume, car je vous marque là des choses que pour rien au monde je ne vous dirais de vive voix : mais nous sommes convenus que sur tout cela nous garderions le plus grand silence.

Prendre un homme pour confident!... Eh! que vous ai-je donc confié?

Je ne mettrai point à ceci un post-scriptum, car je vous ai entendu dire qu'une fille dans ses confidences cache toujours la chose la plus importante ; et vous ne devinez pas cette chose-là, je le parie... Mais mon Aurore est un ange; sauvez-la, si vous le pouvez. Où l'avez-vous donc vue? Et comment vous y prendrez-vous pour la délivrer? Comment?

---

RÉPONSE.

Tu es une bonne fille, ma chère Laurette. Sauve mon fils, ton père me l'a promis.

S'il demande un grand prix, à ton tour demande-lui le plus haut qu'une fille puisse exiger, le cœur d'un homme pensant noblement. C'est un bien qu'il possède.

En revanche, je sauverai ton Aurore; mais pour cela il faut que son nom ne sorte jamais de ta bouche; si un autre sait quelque chose de mon projet, il ne pourra réussir... Silence donc.

Je me tais aussi sur ton post-scriptum; il n'y a pourtant rien d'obscur pour moi; mais j'ai assez à faire, ayant à démêler l'histoire un peu embrouillée des amours d'Aurore, qui me devra son salut.

Quelque méchante mine qu'ait mon vieux factotum, tu peux te fier à lui; il a un cœur d'ange, et s'il te faut de l'argent, ce qui pourrait bien être, car tu as bien quelque petit projet en tête, il est chargé de t'en donner autant que tu voudras. Le bonhomme ne manque pas non plus d'esprit. Il a un tact qui l'emporte sur toute ta finesse; avec cela il est discret comme une tombe, et il t'aime presque comme un amant. Je sais dès à présent qu'il a auprès de toi un grand obstacle à vaincre, car ce que Georges dit de ton sexe n'est pas entièrement faux.

Adieu, chère Laurette, que Dieu te donne courage et patience! Crois-moi, ce qu'on fait dans la simplicité de son cœur et de bonne

grace réussit mieux que ce que tente la passion, eût-elle son poignard à la main. Alors on est aidé par les esprits célestes : veuillent-ils t'assister !

En achevant sa lettre il dit :

— Elle veut sauver Georges, et moi je dois ici sauver Aurore ; par quel moyen? Voyons ! Mais sais-je l'intention du père pour Rosaure? Et que dire de deux jeunes filles occupées d'un homme qui pense fort peu à elles? Ne dois-je pas craindre d'ailleurs de manquer aux lois de l'hospitalité? Aurore n'a-t-elle pas des parents? Elle-même n'a-t-elle pas des yeux ?

Tandis que, boitant près de la croisée, il faisait de graves réflexions sur ce qui était de son devoir, il vit la belle Aurore se promenant dans le jardin avec Maurice. Celui-ci jouait avec les boucles de ses blonds cheveux, jusqu'à ce qu'Aurore les eût relevés et attachés par derrière. Il lui présenta ensuite une épingle, avec laquelle elle attacha un ruban. Elle lui fit une agréable inclination, mit son chapeau, et les voilà partis.

— Allons, dit Ahrenswalde, laissons-les libres de faire l'amour. Si la fille, avec tous ses charmes, son air virginal, sa taille fine, sa

douce voix, ses sentiments exaltés, et tous ces artifices qu'apprend la nature, ne s'empare pas de toutes les facultés de ce preux chevalier, je ne sais plus ce que c'est que jeunesse, amour, et nature; aimable couple, que les anges tutélaires t'accompagnent!

Le père d'Aurore étant entré dans la chambre, Ahrenswalde lui dit en souriant.

— Aurore est donc la fiancée du baron Walser?

Le colonel fit un grand éloge du baron, parla avec feu de ses liaisons de jeunesse avec le père, vanta beaucoup l'illustration que leurs maisons recevraient de cette alliance, et de la réunion des deux terres.

— Je présume, monsieur le colonel, que les deux jeunes gens sont d'accord entre eux, comme le sont les parents, et que leur union leur est aussi agréable que vous l'est celle des deux terres?

— Mon Aurore est encore si jeune, si innocente!

— Les preuves de son amour doivent en être moins douteuses.

— Ma fille, je crois, aime le jeune baron.

— Et le jeune baron?

— Il est un peu capricieux et original dans son genre, ainsi que les jeunes gens le sont aujourd'hui. Comme il aime passionnément, il veut en échange un sentiment auquel la vie, la vertu, l'honneur même puissent être sacrifiés. L'amour, rien que l'amour, dit-il avec enthousiasme ! telle doit être la dot d'une femme. Si l'amour ne règne pas sans partage dans son cœur, s'il n'enchaîne pas sa langue, s'il n'est pas vainqueur de l'innocence, même de la fidélité, elle est malheureuse, elle est presque coupable ; car l'amour est l'unique vertu des femmes.

— Il n'a pas tout-à-fait tort.

— Et pourtant il prendra un sourire d'Aurore pour de l'amour. Voilà comme nous sommes.

— Et Aurore ?

— Elle ne comprend rien à cela, cependant elle est comme il desire qu'elle soit ; son langage est moins aimant que son cœur. Croyez-moi, ici je ne parle pas en père, dans son cœur repose un amour avec lequel on pourrait mettre en harmonie un monde entier. Ce que je crains, c'est qu'il ne sache pas l'apprécier,

précisément parcequ'elle possède ce qu'il veut, un cœur plus aimant que son langage.

Si elle l'aime véritablement, il ne s'y méprendra pas. L'amour a mille langues pour s'exprimer.

Ahrenswalde interrogea Aurore, même sur le jeune baron : elle vanta les bonnes qualités de son futur ; sa langue était prodigue de louanges; mais ses beaux yeux bleus étaient sans expression, aucune rougeur ne colorait son charmant visage ; sa respiration n'était point agitée, aucun soupir n'entrecoupait ses paroles; la fiancée parla, l'amour garda le silence.

Lorsqu'ils se séparèrent, le vertueux homme lui dit : O toi! le plus bel ornement de la nature, que le ciel t'accorde la plus douce des jouissances!

— Ecoute, Maurice, je voudrais connaître Rosaure; ton père parle de cette jeune fille comme d'une héroïne.

— Elle a en effet l'ame d'un héros. Croyez-moi, elle est tout ce qu'elle veut être, et elle ne veut être que ce qui se concilie avec la vertu plus pure.

— C'est ainsi que parle un amant.

— Un amant!

— Oui, mais je trouve bien naturel que tu l'aimes; il me semble seulement étrange que ton père n'en sache rien. Un tel esprit doit sympathiser avec le tien, car je crains que la vivacité de ton caractère ne fasse verser des larmes à une fille d'humeur plus douce. Par exemple cette Aurore dont le cœur n'est qu'amour...

— Vous vous trompez, mon cher père, son cœur est tendre, mais il est plein de force.

— Que dis-tu là, Maurice?

Maurice, en parlant de la charmante Aurore, avait les yeux enflammés.

— Mon ami, tu es singulier, tu parles de chaque jeune fille comme si tu en étais amoureux; mais l'être d'Aurore que tu sais être fiancée...

— Dois-je ne pas dire ce que j'en pense parcequ'elle... Et le voilà qui sur le même sujet se livre au plus vif enthousiasme. Il compare Aurore et Rosaure; à la vérité il semblait être dans l'embarras de donner la préférence à l'une des deux; mais l'éloge des vertus de Rosaure était méthodique, et il formait une cou-

ronne de fleurs de celles d'Aurore, et à chaque fleur qu'il ajoutait, il soupirait. Quand il avait comparé Rosaure à une déesse, ne trouvant plus d'expression pour peindre Aurore, par ses regards, ses gestes, ses exclamations, il semblait l'élever aux cieux.

— Convient-il qu'un jeune homme parle d'une fiancée comme tu en parles?

— C'est parcequ'il s'agit d'une fiancée qu'il peut parler ainsi. Un jeune homme ne doit pas parler de celle qu'il aime.

— Maurice, Maurice, je te prie de ne pas oublier qu'Aurore est destinée à un autre.

Maurice mit de la fierté dans son regard. La conversation fut interrompue.

Quoique Ahrenswalde fût en état de marcher, il ne s'empressait point de partir. Le colonel était venu voir sa sœur pour affaires. Sa terre était un fief, elle était si belle, si productive, qu'elle souhaitait l'avoir en toute propriété. On traitait avec les agnats, MM. de Windhelm, et en même temps avec la cour pour rendre le fief libre.

MM. de Windhelm et la cour demandaient une forte somme.

M. de Berg et sa sœur avaient peine à se

décider. Il y avait long-temps qu'ils avaient confié leur embarras à M. Ahrenswalde.

Quand je pourrai, dit-il, monter à cheval, l'argent ne manquera pas.

Résolu de ne pas se mêler des jeux d'amour, il aurait pu depuis quelque temps monter à cheval, et visiter la terre dont Aurore devait un jour être héritière.

Maurice en avait déja fait le tour, accompagnant le colonel, qui était étonné de ses connaissances en agriculture. Il apprécia les valeurs de ce domaine, et proposa pour son amélioration des vues qui parurent extraordinaires à Ahrenswalde.

Le lendemain il alla avec Aurore examiner une partie de terrain sur laquelle on prétendait qu'il s'était mépris. Le compte qu'il en rendit l'exposa à un peu de honte, car le pauvre jeune homme avait écouté avec tant d'attention ce que lui avait dit sa compagne, qu'il n'avait rien vu de ce dont il s'agissait.

Les deux amants étaient déja, sans le savoir, à la troisième période de leurs amours.

Comme il arrive ordinairement dans une première connaissance, et par l'effet de l'amour-propre, ils s'étaient d'abord placés sur

un piédestal élevé, mais ils méritaient d'en descendre, et ils en descendirent. Le demi-sublime de leur conversation fit place à une plus intime confiance ; ils s'entretinrent, comme deux enfants, de leur vie passée: qu'auraient-ils pu se dire de plus intéressant? Leurs beaux yeux bleus se regardaient tendrement; Maurice pouvait porter les siens, du visage d'Aurore, sur un arbre où chantait un oiseau; Aurore pouvait pendant un quart d'heure parler à un enfant, qui sur les bords d'un chemin gardait les vêtements de sa mère, tandis que celle-ci coupait de l'herbe. Ils riaient, Aurore était même un peu folâtre, et lui quelquefois se livrait à la rêverie.

La troisième période des amours s'annonça par de petits orages, comme ceux qui ont lieu au printemps. Ils revinrent au ton sublime, mais ce n'était plus par vanité : l'amour agitait ses ailes magiques dans leurs faibles cœurs. Le rire ne leur était plus familier. L'ombre des berceaux les plongeait dans une douce mélancolie ; et s'ils voyaient assise à l'entrée d'un réduit champêtre une jeune femme allaitant son enfant, ils hâtaient le pas, et marchaient dix minutes sans se dire un seul mot.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

Aurore voilait ses sentiments, et ne s'écartait en rien de ce que prescrit la plus sévère bienséance. Leurs mouvements étaient moins libres, ils parlaient moins des jours passés, mais davantage de ceux qu'ils entrevoyaient dans un avenir obscur. Le langage d'Aurore avait quelque chose de tendre, de touchant. Maurice se plaignait du sort, elle en montrait de la tristesse. Quoiqu'elle ignorât la nature du sentiment qu'elle éprouvait, elle se gardait d'en rien découvrir, d'après ce précieux instinct de pudeur qu'ont en général les femmes bien nées. Maurice, plein d'un respect timide, osait à peine lever ses yeux troublés sur les yeux d'Aurore à demi ouverts. Ils marchaient lentement à côté l'un de l'autre, comme deux amis qui savent que dans un instant ils vont se séparer, peut-être pour toujours. Ils auraient long-temps cherché à deviner l'énigme que leur cœur renfermait, si la tante ne leur en eût donné le mot sans le savoir.

Que ne faut-il pas à l'homme, dit le colonel, pour qu'il se croie heureux? Une superbe maison, un vaste parc dans un beau site, une société qui l'admire, qui l'envie peut-être.

— Il en faut moins à deux amants, dit sa

sœur. Un vallon paisible, une chaumière, des fleurs, et ils sont heureux.

A ces mots une vive chaleur colora les joues de Maurice ; le cœur d'Aurore était agité par une secrète pensée toujours prête à lui échapper. Elle lança, comme par surprise, le premier coup-d'œil de l'amour ; ce coup-d'œil fit mieux connaître à Maurice ce qu'il éprouvait que ce qu'éprouvait Aurore.

Ils sortirent de la chambre sans se rien dire.

Le lendemain matin, le colonel, lisant l'histoire naturelle de Smellié, se trouva au chapitre II, intitulé de l'*Amour*. Il éprouva quelque embarras ; sa sœur, pour mieux écouter, appuya son coude sur la table. En faisant les louanges de l'amour, il en décrivait les symptômes, il corrigeait ou retranchait autant qu'il lui était possible ce qui était trop vivement exprimé, en sorte que madame de Windhelm dit :

— Je crois que Smellié était amoureux lorsqu'il a écrit cela, tant il y a de désordre.

Et elle voulut peindre elle-même cette passion. Sa description était telle, qu'on aurait pu penser qu'elle faisait la peinture des senti-

ments de Maurice et d'Aurore. Son tableau était d'après nature. Le colonel continua.

—Il est malheureux que beaucoup de parents qui pourraient faire le bonheur de leurs enfants, en favorisant cette passion à-la-fois naturelle et innocente, fassent au rang ou à la fortune le sacrifice de ce bonheur.

— Je ne sais, dit la sœur avec une sorte d'impatience, après avoir jeté un coup-d'œil sur les amoureux, je ne sais comment un homme raisonnable peut écrire de pareilles choses.

Ahrenswalde souriait, car tout était dit sans qu'il eût eu besoin de s'en méler.

Le livre de Smellié fut mis de côté. La bonne fille, au milieu de la chambre, restait la tête baissée tristement, les bouts des doigts légèrement joints, et le cœur fortement ému. Les mouvements d'un sentiment à-la-fois doux et pénible agitaient tout son être; souvent ils l'élevaient au ciel, mais si elle pensait à Walser et aux desirs de son père, ils la précipitaient dans un abyme obscur et profond.

Elle s'essuyait les yeux avant que les larmes l'eussent gagnée. Pauvre Aurore! que de

contradiction dans tes sentiments : c'est en même temps le ciel et l'enfer.

Dès ce moment son amour se couvrit d'un voile impénétrable à tous, même à son père. Elle porta encore son idée sur ce que le philosophe avait dit de la tyrannie des parents; mais on ne l'avait pas contrainte. C'était bien librement qu'elle avait dit oui à son père, et ce oui n'était pas en opposition avec sa volonté; et quoique son cœur fût encore battu par l'orage, elle s'écria avec un noble orgueil : Non, non, mon père, je n'apporterai point obstacle à l'exécution de tes vœux.

Sa tante entrait en ce moment dans sa chambre pour voir l'effet du chapitre de Smellié. Aurore alla au-devant d'elle, s'applaudissant de la victoire qu'elle avait remportée sur elle-même; et pour se convaincre qu'elle ne s'était pas flattée en vain, elle parla la première de Walser, son futur, le nommant familièrement Georges. Par cet effort héroïque, elle rassura sa tante, qui retourna dire à son frère : Non, non, tout va bien.

Mais Maurice, en découvrant son amour pour Aurore, se déchaîna contre le despotisme

des parents; et ayant rencontré Ahrenswalde dans le jardin, il lui dit d'un ton animée : J'aimerais mieux vivre dans les roches glacées du Caucase, parmi les dragons et les tigres, que parmi les hommes qui se font un plaisir de se rendre malheureux les uns les autres.

— Qu'as-tu, Maurice?

— Je n'ai rien, rien du tout; mais serais-je assez fou pour croire les hommes heureux, quoique chargés de chaînes, quoique menant dans les prisons une vie languissante? N'est-ce pas une absurde patience que celle qui nous fait sourire à une vie où je ne peux pas même dire, *je veux;* où des fous, des parents tyranniques vous crient sans cesse : Cela t'est défendu.

— Des pères! des pères! je ne comprenais pas d'abord ce que tu voulais dire avec ton Caucase, des dragons, des tigres, des chaînes, des prisons, des pères! à qui en veux-tu donc? est-ce à ton père, à moi, ou au père d'Aurore?

Maurice rongeait ses ongles : Ahrenswalde poursuivit : J'aimerais encore mieux être dans une maison de fous, qu'avec des jeunes gens tels que toi, qui outragent les pères sans trop savoir pourquoi. Est-ce que le colonel a re

fusé une parure à sa fille? Voyez le beau héros! qui a les larmes aux yeux, et que la honte fait rougir. Encore une fois, qu'as-tu? Tu crois aimer Aurore, n'est-ce pas?

— O mon père! mon père!

— Jeune homme, Aurore est fiancée. Pourquoi me regarder ainsi? N'es-tu pas arrêté par ce mot, fiancée? Veux-tu, comme un lâche brigand, enlever une fille à son père, ou, comme un brigand titré, séduire sa vertu? Parle, quelle est ton intention?

Maurice, tout honteux, regarda la terre.

—Si tu ne respectes pas les lois, que la parole des hommes te soit sacrée! Le père rompra-t-il la sienne pour que tu ne querelles pas avec le vent du nord, parcequ'il est froid? Aurore manquera-t-elle à celle qu'elle a donnée à un jeune homme qu'elle aime, parceque tu crois que le bonheur ne doit être que pour toi.? Ne savais-tu pas qu'elle était fiancée? Si je te demandais pourquoi tu l'aimes, qu'aurais-tu à répondre? L'amour est-il une passion affranchie des lois de l'honneur.

Maurice prit sa main, et dit: De grace, mon pere, ne m'en parle plus. C'est assez. Ils marchèrent à côté l'un de l'autre.

— Partirons-nous bientôt? dit Maurice.

— Aussitôt que l'achat de la terre sera conclu. Nous irons pour quelques jours à Dresde; alors tu oublieras...

— Non, non, jamais je n'oublierai.

Dès-lors Maurice et Aurore s'évitèrent; mais cet effort rendit leur blessure plus profonde. Ils s'évitaient, mais ils étaient sans cesse occupés l'un de l'autre. Ils s'aimaient: à quoi bon la présence, les entretiens? Tout dans la nature retraçait à Maurice l'image d'Aurore; il croyait dans chaque son entendre celui de sa voix; en regardant lever les étoiles, il s'imaginait la voir briller.

Aurore le rencontra, et calma par sa présence toutes les sensations douloureuses qui l'agitaient depuis quelques jours. Elle s'avança vers lui en souriant, et avec la plus aimable confiance. La retenue qui lui était imposée donnait plus de charme à tout ce qu'elle disait; elle l'écoutait attentivement, mais aucune de ses paroles ne lui donnait lieu de craindre. Elle lui cachait son amour et non son estime. Loin de se bercer d'espérance, il se disait: « Elle ne sera jamais à toi. » Et pour ne point l'affliger, il lui cachait sa douleur. Leur conversation

n'avait aucun but, ne faisait allusion à rien, mais rien n'altérait leur amour : quand ils s'étaient quittés, fatigués de leurs efforts, ils sentaient mieux ce que les sacrifices leur avaient coûté.

Ahrenswalde les observait et gardait le silence. Le voyage à Dresde était décidé ; le colonel devait rester à la maison.

Aurore parla en chemin de la fille de madame Hunold, chez laquelle ils allaient loger. Madame de Vindhelm, qui passait tous les hivers à Dresde, avait loué pour dix ans le premier étage de la maison. La pauvre femme n'avait pour subsister que ce loyer et une modique pension.

— Vous n'imaginez pas, dit Aurore, combien la mère et la fille méritent un meilleur sort ; n'est-ce pas, ma tante ? un meilleur sort, ajouta-t-elle les larmes aux yeux. Elle en jouira si... elle est fiancée.

— C'est une fiancée ? dit vivement Maurice.

— Mais une fiancée bien heureuse, dit encore Aurore en rougissant.

Pendant la route elle parla avec chaleur du cœur sensible de la jeune personne.

La tante secouait la tête. Le prétendu de la

demoiselle, M. de Schlemm, ne lui avait pas plu. Ils arrivèrent à Dresde : madame Hunold les reçut à la porte.

— Où est donc ma Doris? demanda Aurore.

— Vous la trouverez bien changée, dit la mère en soupirant.

Aurore courut à sa chambre; Maurice la suivit, et il trouva dans ses bras la demoiselle qui presque inanimée ne répondait point à ses caresses. Ses faibles bras étaient attachés le long du corps, ses yeux étaient baissés vers la terre, et son visage était extrêmement pâle.

Aurore l'attira dans une autre pièce, et, au bout d'une heure d'entretien, elle revint joindre ses amis presque aussi pâle et aussi abattue que Doris.

La tante fit des questions auxquelles Aurore fit signe qu'elle ne pouvait répondre. Elle fut instruite par la mère de Doris, et tout émue raconta ce qu'elle venait d'apprendre.

— M. d'Ahrenswalde, vous êtes homme; ne peut-on faire justice d'un excécrable scélérat, qui, sous les apparences d'un amour vif et sincère, s'empare de l'esprit d'une fille innocente, la séduit, puis l'abandonne en se jouant de sa faiblesse.

Ahrenswalde lève les épaules.

Schlemm était majeur, libre; il avait juré un amour éternel, il avait offert l'image d'un heureux avenir; mais la mère et la fille n'avaient point d'écrit qui pût en offrir la preuve.

La tante entra dans les détails, et dit:

— Schlemm, grand connaisseur dans les arts, vint à Dresde. Il vit Doris, et la trouva plus belle que toutes les Madonnes, mais, à son grand regret, sage et pudique. Il est d'une classe élevée dans laquelle la séduction est presqu'un titre d'honneur. Après s'être informé, il sut que la fille ne possédait que son innocence, et était l'unique bonheur de sa respectable mère. Il sourit de pitié, car depuis long-temps il regardait l'innocence comme une coquetterie adroite et ingénieuse; mais il avait eu occasion d'apprendre en Italie que la beauté privée de vertu a un poignard à sa disposition; et il avait en Angleterre l'exemple d'un de ses amis, prouvant que la séduction d'une fille exposait la tête du séducteur. Après de plus amples informations, il sut encore que la belle n'avait ni frère, ni proche parent, ni protecteur quelconque. Le père, qui était étranger, avait amené à Dresde sa femme et sa fille; ils y vivaient

paisiblement, sans former aucunes liaisons.

Certain que la jeune fille ne peut être ni protégée, ni vengée, il va chez elle avec sécurité, sonne et demande à voir des tableaux que M. Hunold a laissés. La mère, pour les lui montrer, le conduit à sa chambre.

— Ils sont de prix, monsieur, m'a dit mon mari, qui était connaisseur. J'ai besoin de les vendre, je n'en aurai sûrement pas la valeur.

M. Schlemm jette sur la dame un regard de pitié, et demande le prix juste. Elle le dit, mais ajoute qu'elle n'y tiendra pas. Il choisit deux tableaux, paye le juste prix, et engage madame Hunold à le prévenir, dans le cas où elle trouverait des acquéreurs pour les autres. — Ma caisse, dit-il, n'est pas bien pleine, car il en coûte pour vivre ici presque autant qu'à Londres.

En examinant les tableaux, il parla du prix de sa chambre et de sa table; la bonne dame trouva ce prix exorbitant, et lui conseilla de se loger dans une maison particulière.

— Auriez-vous un logement pour moi? dit-il d'un ton léger. — Oui, répondit-elle du même ton; mais il ne sera disponible que pour l'hiver.

Il accepta, et observa qu'il était accoutumé à

une vie tranquille s'occupant uniquement des arts, sur-tout de la musique, et depuis quelque temps de l'étude de la nature; il dit aussi comment il avait reçu de sa bonne mère une excellente éducation.

Sa figure ne le démentant point, au bout de trois jours il demeura sous le même toit que Doris. Madame Hunold, trouvait cet étranger fort aimable; elle consentit à le recevoir à sa table. Il s'applaudit de son triomphe, et dit, Enfin m'y voilà!

Après quinze jours d'habitation. pendant lesquels il fit plus de chemin près de Doris qu'on n'en fait avec une Parisienne qui a les apparences à sauver, il lui trouva un esprit dont il fut étonné, et une innocence dont il ne doutait point en la regardant, mais qui lui paraissait suspecte quand il était seul.

Après quinze autres jours, il remarqua en elle une telle vertu, qu'il désespéra de la gagner autrement que par amour. Quelquefois seul dans sa chambre, tout surpris, il ouvrait de grands yeux, et jurait que, s'il ne pouvait la convertir, elle le convertirait.

Doris, qui le prenait pour un jeune peintre, apprit bientôt qu'il était gentilhomme et fort

riche. Alors elle s'éloigna de lui et prit un air imposant qui le désespéra : il lui fallut tout l'amour qu'il ressentait pour combattre sa prévention; il lui dit qu'il était entièrement libre, et que, depuis qu'il vivait dans une classe subalterne, il s'était décidé à prendre une femme dans cette classe. Après diverses explications avec la mère et la fille, il trouva encore des difficultés à former une liaison plus intime; mais l'habitude de vivre ensemble, l'amour et la candeur de la jeune fille, servirent son infame projet.

A minuit, comme ils revenaient d'un bal masqué, le malheureux consomma son crime.

Il crut que Doris était entièrement en son pouvoir, et que puisqu'une fois elle s'était livrée à lui, il ne trouverait plus d'obstacles; mais, comme une héroïne, elle résista à tous ses artifices, même à ses menaces.

Dès-lors il méconnut ses vertus, comment aurait-il eu meilleure opinion d'elle que de lui-même?

Elle lui demanda son vrai nom, sa main, et lui cacha son amour, auquel peut-être il n'eût pas résisté.

Il s'étonna, et prit pour de l'artifice ce qui

venait de sa vertu. Il lui semblait que Doris, le regardant comme un homme simple et facile, voulait le faire tomber dans ses filets.

Lorsqu'il eut épuisé tous les moyens de la faire consentir à mener avec lui une vie licencieuse, il quitta la maison en se plaignant de ce qu'il appelait ses ruses.

Cependant la figure touchante et abattue de cette fille se présentait souvent à son imagination, et le poursuivait comme un spectre. Il se faisait des reproches: c'était beaucoup pour lui.

Il fit des offres d'argent à Doris, qui, désespérée, les repoussa avec mépris.

Pour voir où tout cela la conduirait, il prétexta un voyage, et resta incognito à Dresde.

A ce récit Ahrenswalde haussait encore les épaules : Aurore pâlissait, et le regardait. Elle comptait sur lui, sa tante lui ayant dit qu'il pouvait tout ce qu'il voulait.

— Ah! M. d'Ahrenswalde, n'y aurait-il pas un moyen?...

— Mais lequel employer ici?

— Lequel? dit Maurice indigné; je voudrais qu'elle fût ma sœur, ou qu'elle m'eût souri une seule fois; le monstre tremblerait à ma vue.

— Maurice, cela ne remédierait à rien.

— Je le sais trop ; mais faudra-t-il qu'il triomphe pour avoir, comme un bourreau, déshonoré cette fille. Cet homme doit-il rester impuni ? Non, par le ciel ! non. Il a aussi un honneur à perdre ; et il se jouerait de celui d'une femme, qui consiste dans sa vertu. Quoi ! parceque cette femme l'a aimé, il se croit le droit d'imprimer sur son front la marque de l'infamie ! Et il userait de ce droit avec impunité ! Non, encore une fois, non ; si cela était, je ne voudrais pas qu'on prononçât le mot honneur devant moi ; j'aimerais mieux cesser de vivre.

— O ciel, ajouta-t-il avec plus de véhémence ; il fait les serments les plus sacrés, il s'entoure de tous les liens de l'amour, de la séduction ; il a recours à tous les artifices que l'imagination peut suggérer ; il use du pouvoir que donnent le rang, la fortune, pour qu'elle ne lui échappe pas ; et lorsque sa victime est ainsi enchaînée, il la déshonore, il viole à-la-fois les droits de la nature et de l'amour : et il triompherait ! et nous autres hommes nous resterions tranquilles spectateurs de cette barbarie ! nous nous contenterions de hausser les épaules

et de dire : C'est un malheur ! Non, par le ciel ! il n'en sera pas ainsi.

— Bah ! dit Ahrenswalde, ce que tu ferais, Maurice, pour cette pauvre fille, ne servirait à rien.

Mais Aurore regarda le jeune héros avec ce bel enthousiasme qu'excite dans une femme le fier et courageux défenseur de son sexe. Quand elle ne l'aurait pas aimé, dès cet instant il aurait fallu qu'elle l'aimât.

On délibérait sur ce qu'il convenait de faire.

Maurice, assis près d'une croisée, le front appuyé sur sa main, ne disait plus un mot, et on ne trouva aucun remède au mal.

Maurice avait retenu le nom de la rue où demeurait Schlemm ; Ahrenswalde s'était fait donner son adresse.

Maurice se hâta d'écrire quelques lettres, les fit porter à la poste, et dit froidement à Ahrenswalde qu'il allait pour quelques jours dans la Suisse Saxonne.

Ahrenswalde le regarda, et se tut.

Maurice, après s'être promené quelques instants sur le pont de l'Elbe pour calmer un peu ses sens agités, se rendit près de M. Schlemm.

Il le trouva dans la compagnie de deux jeunes gens, vidant de bonne humeur un bouteille de vin.

— M. Schlemm, dit Maurice avec un sang-froid apparent, j'ai à vous faire quelques questions. Serait-il permis de douter de votre honneur?

— Singulière demande! non, sans doute.

— Et vous ne souffririez pas que quelqu'un vous traitât comme si vous n'en aviez point?

— Monsieur! où en voulez-vous venir?

— Ou qu'on vous décriât comme un homme déshonoré?

— Monsieur, ce langage insensé pourrait déplaire, et alors...

— C'est possible; si je disais que je suis calme, je mentirais, quoique, messieurs, j'aie bien réfléchi à la démarche que je fais maintenant.

— Eh bien, monsieur Schlemm, vous avez flétri une femme innocente; ce que l'honneur est pour l'homme, l'innocence l'est pour la femme. Si cela n'est pas dans vos principes, ce qui peut être, je n'agis que d'après les miens; mais convenez d'abord que vous avez séduit une jeune fille.

— Expliquez-vous clairement, monsieur; de quelle fille parlez-vous?

— Ciel! et enfer! et vous voulez que je vous en dise davantage?

Schlemm dit d'un air sérieux:

— Mais nommez donc la personne dont vous voulez parler?

— Doris.

— Eh! savez-vous comment les choses se sont passées? je veux aussi peu que vous discuter les principes. Je cherchais de l'amour, on voulait de moi autre chose. Si la fille a été trompée, je l'ai été moi-même.

— Quoi qu'il en soit, vous, M. Schlemm, vous lui avez donné des espérances, vous lui avez promis votre main, et vous ne voulez pas remplir votre promesse; cela s'appelle tromper.

— Monsieur, vos expressions sont fortes.

— Elles le deviendront davantage.

Que vous aimiez ou non la demoiselle, elle a été séduite. Ce bal, l'éloignement de la mère, dénote un plan, un plan infernal. Doris a perdu son honneur, et vous l'avez déshonorée.

— De quel droit me demandez-vous compte de ma conduite?

— Je pourrais attribuer votre action à une circonstance fortuite; mais que j'attaque votre honneur avec ou sans intention, la satisfaction

ne vous en est pas moins due. Je vous le demande, messieurs, une triple satisfaction n'est-elle pas due à une fille qu'on a déshonorée, parcequ'on l'a vue isolée, faible, et sans soutien?

— Et quelle satisfaction?

— Il n'y en a qu'une; avez-vous compté que vous n'auriez pas à la rendre, parcequ'elle avait perdu son père, qu'elle n'avait point de frère, de parent, d'ami?

Schlemm rougissait, car en effet c'est sur cela qu'il avait compté.

— Elle en a trouvé, poursuivit Maurice; cet ami, c'est moi!

— Et qui êtes-vous?

— Un homme; vous le saurez. Je voudrais, monsieur, avoir autant de sang-froid que vous en aviez lorsque vous avez abusé de la crédulité de cette honnête fille. Je vous déclare donc que je vous regarderai comme un lâche séducteur, comme un vil scélérat, jusqu'à ce que la demoiselle ait obtenu satisfaction, et que la voix terrible de la vengeance ait crié : *C'est assez.*

— Ah! ah! s'écria vivement Schlemm; ah!

vous êtes le preux chevalier de la demoiselle plaintive.

— Preux chevalier!... Vous ne rirez pas long-temps, M. de Schlemm. Je n'aurais pas regardé comme une mauvaise action celle de vous tuer d'un poignard ou d'une balle; car vous avez lâchement assassiné dans son honneur une personne estimable. Aujourd'hui, s'il n'y avait pas d'autre chemin pour arriver à vous, je vous attendrais dans un lieu obscur, comme Guillaume Tell attendait le bailli, et, après vous avoir assassiné, je me glorifierais de mon action. Oui, chevalier, oui; et je suis décidé à vous traiter comme un infame; je m'attacherai à vous comme votre ombre, et quand vous voudrez parler je couvrirai votre voix en criant : Tais-toi, misérable.

— Vous voulez vous battre, monsieur; j'y consens : trois mots suffisent; mais oserais-je vous demander d'où vient l'intérêt que vous prenez à la demoiselle?

— Je ne la connais pas; l'intérêt que je prends à elle est celui que je prendrais à un ver de terre qu'on se plairait à tourmenter.

Schlemm ricanait; mais la taille du jeune

homme, ses yeux pleins de feu, son langage décidé, l'originalité de ses expressions, enfin ce caractère au-dessus de toute crainte, portaient du trouble dans son ame. Il dit cependant, d'une voix assez calme : Je suis prêt à vous suivre si vous le desirez ; ces messieurs vous conviennent-ils pour témoins ?

— Vous êtes maître de vous en faire accompagner : je n'ai affaire qu'à vous.

On se munit d'épées, on monta en voiture, et on se rendit dans un lieu écarté.

Maurice prit une épée; les témoins voulaient faire des conditions.

— Je n'en ai qu'une à faire, dit-il : satisfaction à la demoiselle, ou la mort.

Schlemm s'aperçut, à la première botte, que l'homme à qui il avait affaire savait son affaire; et Maurice portait si adroitement au cœur, que la vie de son adversaire était à la pointe de son épée.

— C'est assez, dirent les témoins, lorsque la poitrine de Schlemm eut été effleurée.

— C'est assez ! répondit Maurice; eh bien je le nomme encore une fois un infame scélérat. Ce n'est qu'une écorchure; dans une heure il n'y paraîtra plus. C'est la vie qu'il me faut.

— C'est bon, monsieur, s'écria Schlemm ; ah ! vous en voulez à ma vie !

— Oui, je vous le répète.

— Eh bien ! soit.

Ils continuèrent de se battre, et Schlemm traversa le bras de Maurice, qui venait de porter encore vers le cœur, mais faiblement.

— En voilà assez, dirent les témoins.

— Pour le moment, dit Maurice ; et l'épée tomba de ses mains.

Eh bien ! messieurs, réconciliez-vous ; vous vous êtes battus comme de braves gens, comme des gens d'honneur.

Schlemm tendit la main à Maurice, qui, le regardant avec un air de mépris, dit :

— Messieurs, je le nomme encore un infame, un lâche scélérat : souvenez-vous-en bien. Quand ma blessure sera guérie, nous nous reverrons, M. de Schlemm.

— Monsieur, dit un des témoins, quel terme mettez-vous à cette vengeance ?

— Quand il sera mort ; là, par terre.

— Ou quand vous y serez.

— Alors je serai au terme, mais lui n'y sera pas encore. J'ai chargé un ami du soin de ven-

ger la fille abusée : c'est à lui que M. Schlemm aura affaire.

— Il y a de la cruauté à pousser aussi loin la vengeance.

— Il a enlevé l'honneur d'une fille : qui vaut le plus, la vie ou l'honneur ?

Le valet d'Ahrenswalde s'approcha pour panser la blessure.

— Tu m'as donc suivi ?

Le valet ne répondit pas. Maurice se fit transporter dans une auberge. Une heure après Ahrenswalde vint le voir. Il l'avait fait suivre par son domestique.

— Eh bien ! dit Ahrenswalde, qu'as-tu à présent ? Le misérable se moquera encore de toi.

— Sans doute, mon père.

— Vous croyez pouvoir tout, l'épée à la main.

— Peut-être, mon père.

— Et ce n'est rien ?

— Oh ! non.

Maurice ne dit pas un mot de son projet à Ahrenswalde, qui s'en douta.

Il garda le domestique pour avoir soin de lui.

— C'est une mauvaise tête, dit Schlemm; en disant cela il souriait; mais son cœur n'était pas tranquille.

Il se fit souvent et secrètement informer de la santé de Maurice, et vidait chaque jour une bouteille de plus pour noyer les vives inquiétudes dont de temps en temps son ame était agitée.

Il apprit avec plaisir de son domestique que le jeune étranger portait toujours son bras en écharpe, et qu'il était douteux qu'il pût jamais s'en servir pour manier l'épée. Souvent, par une sorte de pressentiment, il mettait la main sur les marques rouges que son adversaire avait faites à sa poitrine. Un pouce plus avant, et c'eût été fait de lui. Pendant quatre semaines il avait compté plus de mauvaises heures qu'il n'en avait auparavant compté pendant quatre ans. Il renonça aux amours pour la vie.

Il faut ajouter qu'un des deux témoins qui avait voyagé avec Schlemm, et qui n'avait pas, comme lui, perdu tous les bons sentiments, lui disait quelquefois :

— Schlemm, tu as pourtant trouvé de l'innocence et de la candeur dans cette demoiselle; je crois même que tu l'as aimée un peu.

Son ami le regardant d'un air sombre.

— Je crois même l'aimer encore, et je conviens qu'elle possède des qualités que ses pareilles n'ont pas ; si elle n'avait...

— Ainsi, arrange cela comme il te plaira, l'étranger avait raison.

— Si elle n'avait pas succombé!...

— Quoi! tu cueilles la rose, et tu dis, Si elle n'était pas cueillie? Je t'ai entendu dire, Si elle m'aimait, elle ne ferait pas si long-temps résistance. Je crois, mon ami, que ce brave jeune homme vaut mieux que nous, et s'il vient encore te trouver j'appréhende...

— Que le diable l'emporte; je ne lui céderai pas un pouce de terrain, la mort avec toutes ses horreurs fût-elle à la pointe de son épée... Car de quoi se mêle-t-il? Je te le demande.

— Si tu parles par jalousie, tu es un furieux.

— Oui, je suis jaloux : laisse-le venir, je serai son homme.

Il était pourtant livré à la plus profonde inquiétude : il ne pouvait concevoir qu'un jeune homme de l'âge de Maurice eût des principes si sévères sur les femmes, principes qu'il avait tournés en ridicule quand il les avait entendu proférer par des vieillards.

— Je ne lui céderai pourtant pas, s'écria-t-il encore; mais en parlant ainsi il savait que Maurice avait le bras en écharpe : il avait fait de vaines démarches pour revoir Doris. Il avait du ressentiment contre elle et contre lui, mais il ne se reprochait rien.

Un jour un inconnu entre dans sa chambre, et lui dit avec un visage grave, et d'un ton qui annonçait le cartel :

— Est-ce vous, M. de Schlemm ?

— Oui, monsieur.

— Je viens de la part de mon ami, qui a eu avec vous une affaire d'honneur.

— Son bras n'est pas encore guéri ?

— C'est à cause de cela que je viens : je m'appelle Drausen ; je ne suis pas partisan du duel, et si je savais un autre moyen... Mais je vous le dis aussi, moi, vous êtes un séducteur, un lâche scélérat. Votre figure et votre air préviennent, mais votre conduite est celle d'un vil débauché. Je me suis disputé avec mon ami par rapport à vous ; il croyait, d'après votre extérieur, que vous aviez un peu d'honnêteté, du courage, et quelque autre vertu ; je convenais que vous pouviez un peu mieux valoir que Tarquin, qui, le poignard à la main, déshо-

nora la chaste Lucrèce, ou que Térée, qui, après avoir violé celle qu'il aimait, lui coupa la langue, afin qu'elle ne pût jamais dévoiler son crime; mais je me suis dit que le meurtrier qui m'attaque ouvertement sur un grand chemin vaut mieux que l'assassin qui, caché dans les broussailles, tire sur moi en arrière. Vous me direz que Dieu souffre bien qu'il y ait sur la terre des serpents et des plantes vénéneuses, qu'il n'y a donc pas de raison pour qu'il ne souffre pas des corrupteurs de filles. Oui, mais je dis au serpent : *Mords-moi si tu veux, je t'écraserai si je peux.* Quant au courage d'un homme tel que vous, je ne sais trop s'il faut y compter. Il est un courage qui tient à la mode, aux préjugés, à la superstition, dont, comme vous savez, on ne se détache point tout-à-fait; mais avec cela on peut n'être encore qu'un vaurien, tel qu'un Juif qui tous les jours prêche contre la bible, qui est la parole du Dieu vivant, et qui ne manque jamais à son talmud, ou comme ces femmes de l'Orient qui ne cachent rien que leur visage, ce que nos filles aiment le mieux montrer.

Drausen, car c'était bien lui, avait tour-à-tour en parlant le ton sec et enjoué. Son dis-

cours embarrassa beaucoup M. Schlemm. Il était interdit ; enfin il s'écria :

— Je ne vous connais pas; que me demandez-vous? Et qu'avons-nous à démêler ensemble ?

— Vous apprendrez bientôt à me connaître. Je sais que vous ne pouvez rencontrer une pauvre petite innocente sans employer tous les moyens de la tromper et de la précipiter dans l'abyme: tel est votre caractère. Sachez à présent que mon ami et moi nous sommes engagés, par serment prêté à Eleusine, d'arracher les filles des mains d'hommes tels que vous; et, si nous n'y réussissons pas, de les venger, de poursuivre par-tout le séducteur, de nous offrir à lui comme des spectres, et de le tourmenter comme des furies; de ne lui laisser ni sur terre ni sur mer un moment de repos; de lui faire voir sans cesse une tête de Méduse, et, soit qu'il dorme ou qu'il veille, de lui demander son sang pour rançon de la honte de sa victime, jusqu'à ce qu'enfin nous l'ayons plongé dans le fond de l'enfer. Ce rôle n'est pas facile à remplir, et il nous a déja attiré plus d'une affaire. Mais nous ferons ce métier aussi longtemps que le gouvernement n'avisera pas au

moyen de couper les ailes et de rogner les griffes de ces vautours appelés gens de condition, et tant qu'il ne prendra pas sous sa protection les filles séduites et délaissées.

— Tout cela, M. de Drausen, veut dire qu'il faut que je me batte avec vous ?

— Tout juste; si je ne réussis pas, dans quinze jours mon ami sera en état de tenir un pistolet. De manière ou d'autre il faut que vous périssiez si la demoiselle dont vous avez fait une victime, et que d'ailleurs je ne connais pas, n'obtient de vous pleine satisfaction.

— Mais votre ami la connaît, cette demoiselle?

— Non, il ne l'a jamais vue.

— Je vais prendre toutes les mesures...

— Elles sont prises. Mon domestique et un bon chirurgien sont en bas; nous y trouverons tout ce qu'il nous faut. Je recommande mon ame à Dieu; ma vie est à lui.

Schlemm, qui ne manquait point de courage, regarda son homme d'un air sombre. A peine pouvait-il croire ce qu'il venait d'entendre. Cette volonté ferme de tirer vengeance de ses erreurs, ressemblant moins à un duel qu'à l'accomplissement d'un jugement de Dieu,

le fit frissonner de tout son corps. Il se sentait à-peu-près comme un criminel qui se rend au lieu de son exécution. Ils se mirent en garde : Drausen maniait l'épée avec tant de force et d'adresse, que Schlemm eut de la peine à couvrir son sein ; l'épée de son adversaire entra dans son épaule, du côté du cœur.

— Quatre pouces trop haut sur la gauche, dit Drausen baissant son épée. Mon ami tirera mieux le pistolet.

Le domestique pansa la blessure de Schlemm.

Tandis qu'il montait en voiture, Drausen lui dit : Je suis peiné, véritablement peiné ; voilà les témoins de ma profonde douleur, mes yeux remplis de larmes ; mais vous reverrez mon ami, et s'il a le malheur de succomber, rien ne pourra vous soustraire à mon bras, que la satisfaction à votre malheureuse victime.

Drausen revint à la maison ; il tomba dans les bras de son ami.

— Je suis persuadé, Maurice, que tout ira bien ; j'ai plutôt blessé son cœur que son corps.

Il se bat bien, et si je ne l'avais d'abord blessé, qui sait ?...

— En l'appelant en duel tu as manqué à la parole que tu m'avais donnée.

— Aurais-tu tenu la tienne?

— J'allais le trouver; tu en as eu raison.

Il a une belle figure, mais il ne faut pas s'y laisser prendre. J'avais bien tracé mon plan. Je l'intimidais par un langage extraordinaire; je l'entourais de furies et d'images plus effrayantes que la mort. C'est ainsi que je paralysais à-la-fois son courage, son bras, et son esprit. Sa vie était à ma disposition, car j'étais de sang-froid, ne voulant pas être son meurtrier; oui, il tire bien l'épée, et en le sauvant je crois t'avoir sauvé aussi. Je t'assure que nous n'entendrons plus parler de lui.

Drausen avait bien vu: Schlemm croyait être dans un autre monde. Ces deux hommes bien déterminés et qui avaient juré sa mort, la perte de son sang, son isolement dans son lit de souffrance, l'amour de Doris qui renaissait dans son cœur, le noble exemple de ces jeunes gens qui ne la connaissaient même pas, tout cela bourrelait l'ame du séducteur.

Le domestique d'Ahrenswalde, qui s'était conformé aux ordres de Drausen, et avait conduit M. de Schlemm chez lui, vint dire que la blessure n'était pas mortelle. Il retourna près de lui sans dire un mot des deux amis; il lui

fit observer seulement que M. de Drausen son maître l'avait ménagé, car il ne manquait jamais de porter le coup mortel.

— Vous avez donc, ajouta-t-il, une affaire d'honneur avec l'autre, et aux pistolets à ce que j'ai entendu dire? Je vous plains, M. de Schlemm.

Le troisième jour celui-ci fit prier M. de Drausen de passer chez lui. M. de Drausen se mit à côté de son lit : Schlemm le regarda d'un air morne.

— Monsieur, dit-il, j'expose ma vie pour rien, pour moins que rien; car, monsieur, je veux... mais non, pour tout ce qu'il y a de plus sacré au cœur de l'homme, je ne veux point passer pour un lâche, et dussé-je être mis à la torture, et verser mon sang goutte à goutte!... Oui, j'arracherais le bandage mis à ma blessure, je verrais couler ma vie avec mon sang, je sourirais encore.

Et il porta avec vivacité sa main sur son cœur. Drausen la prit, et la serra dans la sienne.

— Non, personne, tant que battra mon cœur, ne pourra dire que j'ai craint un homme, que j'ai eu peur de vous ou de votre ami.

Non, monsieur, vous ne me faites point trembler, et quand je serai rétabli, ma première sortie sera pour aller vous demander raison de ce que vous avez osé me prescrire des conditions. Suis-je donc un lâche, monsieur?

— Nous ne vous avons point taxé de lâcheté, et ce qui se passe actuellement dans votre cœur, M. de Schlemm, est sans doute un sentiment plus élevé : je le vois aux larmes qui roulent dans vos yeux. Ce sentiment vous rend plutôt justiciable de Dieu que des hommes. Ni mon ami ni moi nous ne reviendrons plus chez vous. Dès à présent vous n'avez plus à vous arranger qu'avec vous-même.

Ici Schlemm se releva, s'appuya sur le coude, et donna un libre cours à ses larmes.

Drausen ne pouvait s'empêcher d'y mêler les siennes. — Non, monsieur, s'écria-t-il vivement, point de pitié; je ne demande que de l'estime. Les larmes que je verse sont des larmes de désespoir, les larmes sanglantes de l'honneur perdu, que je dois retrouver dans mon cœur et dans celui d'un autre.

— Assis, assis, M. de Schlemm, vous vous ferez du mal.

— Oh! je voudrais m'ouvrir toutes les veines,

tant vous m'avez avili, foulé aux pieds; tant vous avez fait fermenter le poison du dédain dans les meilleurs germes de ma vie.

Il se tut et réfléchit long-temps; puis il releva la tête et dit froidement:

— Vous avez fini et n'avez plus rien à débattre avec moi?

— Non, M. de Schlemm, et vous ne nous reverrez plus.

— Mais vous me reverrez, moi, car je ne hais personne autant que vous; je ne saurais trouver une expression qui peigne le feu dévorant qui m'anime contre vous, et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Vous ne valez pas mieux que moi, vous êtes de bas hypocrites, des charlatans, des fanfarons, qui avez appris à faire des armes pour vous rendre importants aux yeux des filles et intimider les garçons. Me comprenez vous, M. de Drausen?

En disant cela sa voix était altérée, et il avait peine à contenir sa fureur, il ajouta:

— Vous avez voulu jouer la comédie, mais j'en ferai une tragédie, soyez-en sûrs; vous verrez que je ne tremble pas. Où vous trouverai-je, M. de Drausen, quand ma blessure sera guérie, et que je pourrai manier l'épée, ou

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

tenir le pistolet? J'ai appris de vous vos jeux de petits garçons; je me rendrai chez vous chaque jour, et me battre sera pour moi comme respirer l'air. Vous avez irrité le lion, tremblez. Je n'invoquerai pas comme vous les furies, mais je me ferai aider par la mort, et je veux qu'à son aspect vous conveniez que vous êtes des lâches.

—Je ne vous comprends pas, M. de Schlemm.

— Si vous me compreniez, il faudrait qu'il y eût plus que du sang répandu; je vous empoisonnerais et moi ensuite.

— Eh bien, dit M. de Drausen ne pouvant aussi se contenir, tâchez de vous rétablir; quand vous le serez, venez à notre logement, vous nous trouverez.

— Je vous reverrai.

M. de Drausen ne savait à quoi attribuer cet emportement de Schlemm. En chemin il s'écriait: Oui, nous avons trop offensé cet homme-là.

Ce n'était pas seulement l'offense qui troublait les esprits de Schlemm; il se rappelait que dans son adolescence il avait tenu une meilleure conduite, et montré de meilleurs sentiments; les idées d'honneur se réveillaient

en lui. Un de ses amis avait vu Doris, ses yeux étaient éteints, ses joues creuses, ses lévres flétries. Il lui rapporta que le médecin, qui était de sa connaissance particulière, lui avait dit : Ce n'est pas le premier cœur blessé que l'amour et le chagrin aient conduit au tombeau.

Ce récit avait porté le désordre dans tout son être ; son ame était livrée au repentir, et l'amour lui faisait sentir ses traits aigus : en même temps les deux jeunes étrangers s'offraient à son imagination se moquant de lui, et lui criant : Tu trembles, nous t'avons fait céder à la peur.

Ainsi le repentir, l'amour, le souvenir de ce qu'il avait été, l'intention qu'il supposait aux deux amis de le forcer à une réparation envers sa maîtresse, tout cela se combattait dans lui. Lorsqu'il avait fait inviter M. de Drausen à le venir voir, il ne savait trop ce qu'il devait lui dire ; mais ayant entendu ces mots, Nous ne reviendrons plus, tout alors devenait clair pour lui ; il devait à-la-fois sauver celle qu'il aimait, et faire voir à ses adversaires qu'il n'y avait pas été contraint par la peur.

Il prit le médecin pour médiateur, et le char-

gea d'une lettre pour Doris. Celui-ci persuada à la belle désolée que le retour de son amant était sincère. Il en obtint son consentement pour le mariage. Tout fut préparé pour la célébration.

Qu'on se figure la joie d'Aurore lorsque Doris, sur les joues de laquelle les roses renaissaient déja, lui apprit cette heureuse nouvelle, les yeux éteincelants de bonheur.

— Et lui, ma chère Aurore, et lui! ô que la méfiance rend les homme seruels! le médecin croit qu'il ne voulait que m'éprouver; mais sachant que sa conduite m'avait mise au bord du tombeau!... Hélas! Aurore, Dieu vous préserve d'aimer sans espérance. Il a craint pour mes jours, tout lui est pardonné.

Aurore s'empressa d'aller tout raconter à sa tante et à M. Ahrenswalde. Celui-ci ne parla point du héros, de l'ange tutélaire de Doris, mais il fit un signe de mépris et plaignit la pauvre fille qu'un lâche n'épousait que par force.

Enfin Schlemm vint; Maurice et Louis visitaient bien tranquilles les montagnes de Saxe.

Ahrenswalde ne savait comment concilier l'air noble de Schlemm avec son rapprochement avec la jeune fille; mais il fut encore plus

surpris lorsque Schlemm dit : — Je pense, Doris, que monsieur et ces dames sont de tes amis. Malgré nos divisions, et quoique je t'aie gravement offensée, je t'aimais, c'est l'amour seul qui me ramène vers toi. Que nos cœurs soient nos seuls juges! Je ne dois de compte qu'à ce visage qui porte encore l'empreinte de la douleur. Que ton amour soit l'esprit tutélaire du mien! malheureusement, malheureusement...

Ici la rougeur couvrit son visage.

— Je dois aussi compte à deux hommes; l'amour peut nous unir; mais ce compte est dû, je le rendrai; hélas! il le faut.

Il regarda la terre en silence.

— J'apporte, ma chère Doris, les papiers nécessaires pour la bénédiction de notre mariage; il faut que tout soit mis en ordre pour ces messieurs, et j'invite les personnes ici présentes à être témoins de l'acte qui est à faire.

On apporta l'écritoire; Schlemm déclara qu'il prenait la jeune demoiselle nommée Doris pour son épouse, et qu'il la prenait librement, sans contrainte, uniquement par amour, et dans l'intime conviction qu'elle était innocente et respectable.

— De ma libre volonté, remarquez bien cela, dit-il, oui par pur amour, et non pour donner satisfaction à une offense qui a eu pour cause de faux principes, sur-tout une grande méfiance du caractère des femmes. L'amour seul doit réparer cette offense; et, chère Doris, il la réparera.

Dans le cas où je viendrais à mourir, j'institue Doris seule héritière de tous mes biens. J'en peux disposer; je n'ai que des parents éloignés qui respecteront ma volonté. Je prie M. le notaire de donner à l'acte toute la légalité et l'authenticité possibles.

Ces paroles, *dans le cas où je viendrais à mourir*, souvent répétées, donnaient de l'inquiétude à Doris. Le notaire la tranquillisa.

Schlemm invita les personnes présentes à la célébration du mariage. Elle eut lieu.

Lorsqu'il fut seul avec son épouse, il prit ses mains et lui montra l'amour le plus ardent. Elle vit son repentir dans ses yeux mouillés de larmes, et lui son pardon dans ceux de sa bien-aimée. Ils s'embrassèrent, et il ne fallut plus de justification.

Tandis que Doris était allée près de sa mère lui faire part de tous les sentiments dont elle

était agitée, Aurore, dans l'excès de sa joie, dit à Schlemm combien elle l'avait aimé, et qu'elle l'aimerait encore plus ardemment; il lui répondit :

— Il fallait donc qu'elle payât cher ce moment de bonheur!

— O ciel! que dites vous?

Alors il se leva précipitamment, et ajouta:

— Ne dois-je pas ma justification à l'amitié comme à la haine?

— Oui, vous la devez, dit Ahrenswalde presque réconcilié avec lui; oui, pour l'amour de votre épouse, vous nous devez une justification.

Alors il parla avec volubilité de son sincère amour, de ses préjugés, de sa jalousie, de ses torts; mais il ne dit pas un mot de Maurice et de Drausen.

— Il me semble, M. de Schlemm, qu'il y a une lacune dans votre récit.

— Oui, s'écria-t-il, oui, une lacune bien sombre, et qu'il faut pourtant remplir. Le voile obscur de l'avenir cache le dénoûment.

— Pourvu, dit Ahrenswalde en lui-même, que cette lacune ne présage pas un malheur.

Schlemm le regarda fixement, ensuite il

lui dit à l'oreille : C'est ma faute, monsieur, c'est ma faute, et, chose étrange ! il faut que j'y ajoute. J'estime et je hais ; ici ce n'est pas un homme, c'est le sort qui doit décider.

— Si j'avais votre confiance.

Il secoua tristement la tête.

— Cela ne servirait à rien. J'ai à présent à défendre l'honneur de ma femme. Laissez-moi, il n'y a pas de remède.

Ahrenswalde fut au logement de Maurice. Les jeunes gens n'y étaient pas, ils avaient laissé un billet cacheté pour M. Schlemm, dans le cas où il viendrait les demander. Tous les deux étaient partis avec un domestique. Ahrenswalde voyait bien qu'il y avait quelque chose entre Schlemm et eux ; il ne voyait pas sans inquiétude cet air grave et sombre que l'amour de Doris ne pouvait dissiper.

Schlemm la surprit fondant en larmes à la lecture de quelques papiers qu'elle portait l'un après l'autre à la chandelle pour les brûler. Il avait ouvert doucement la porte par l'effet d'une méfiance qui se réveillait en lui encore une fois.

— Que contiennent ces papiers, dit-il un peu troublé ? ne puis-je pas les voir ?

— O mon ami, ce n'est rien du tout.

— S'ils ne contiennent rien, je peux les voir; et il ouvrit une lettre.

— O Dieu! non, s'écria Doris, et elle lui arracha la lettre.

— Je veux les voir.

— Mais tu vas me haïr; je suis innocente: pardon; j'étais injuste et cruelle; ne lis pas.

— Je le veux.

— O les malheureux papiers!

Elle se cacha le visage, et se retira dans sa chambre à coucher.

Il lut ces papiers avec une sorte d'avidité, et son cœur se remplit de joie.

C'étaient des lettres que Doris lui adressait au temps de son désespoir, causé par son infidélité. Elle lui faisait des reproches amers, le nommait perfide, méchant, appelait sur lui la vengeance divine; mais chaque mot augmentait son amour. Il courut à elle, et, se jetant à ses genoux, lui dit: O ma Doris! tu ne pourras jamais me pardonner. Tu me hais, tu dois me haïr.

— Mon Dieu, voilà l'idée que je craignais. Si tu savais que rien ne peut altérer mon amour.

Ce n'est que dans ce moment que leurs cœurs furent véritablement unis. Le passé s'effaça pour toujours ; leurs ames prirent une nouvelle vie ; mais l'avenir vint lui présenter son front menaçant. Son air parut plus triste et plus noble : il tremblait que le médecin lui dît : Vous êtes rétabli.

Ce moment arriva ; il prétexta un petit voyage ; l'adieu de Doris ressemblait à un reproche ; il se tut.

Il trouva le billet cacheté, et se rendit au lieu où les jeunes gens l'attendaient. Il était d'abord ému ; mais, se rappelant ce qui s'était passé avec eux, il avait des mouvements de colère. Il ne pouvait supporter l'idée qu'ils attribueraient son mariage à la crainte. Le souvenir de leurs froides railleries, de leurs dédains, la honte dont ils l'avaient frappé, tout cela allumait en lui un brasier ardent.

Après être descendu de voiture, il les chercha, et bientôt il les vit.

Froid et pâle lorsqu'il entra dans leur chambre, à peine pouvait-il parler, sa respiration était pénible.

— Vous nous cherchez, dit Drausen d'un ton calme et poli.

— Oui, je peux à présent vous demander raison, car Doris est ma femme. C'est à présent, messieurs, à présent... Je voudrais me contenir, mais il y a des offenses qui ne se pardonnent pas.

— La réconciliation n'est point impossible, dit Drausen; nous avons eu tort, M. de Schlemm; le feu de la jeunesse nous a emportés, mais cet emportement était noble. Vous êtes meilleur que nous le pensions. Il me semble que lorsque j'étais près de votre lit je vous ai donné satisfaction.

— Cette satisfaction était encore plus humiliante pour moi. Il n'y a que la mort qui puisse décider entre nous.

— Tous les trois se turent un instant; ils étaient saisis. Maurice s'approcha de la fenêtre.

— M. de Schlemm, dit Drausen, je me suis une fois égaré dans les Alpes. Je grimpais, j'avais devant moi un abyme, derrière des rochers escarpés; il n'y avait pour mon salut qu'un sentier étroit: je le franchis. Ici je ne vois pour vous qu'un abyme, si vous ne prenez pas la voie que nous vous offrons. Je voudrais que nous eussions douze ans de plus, afin de pouvoir vous dire, Je ne me bats plus. C'est

une vraie folie de se battre ; mais... ne connaissez-vous, M. de Schlemm, aucun moyen de l'éviter? Je ne crains pas la mort, mais votre résolution, qui, comme la déesse du destin, frappe de mort un de nous. De quoi s'agit-il? de venger un tort, mais la vengeance en est un plus grand.

— Quel est, s'écria M. Schlemm, celui de vous qui me menaça de me fouler aux pieds comme un ver venimeux?

— C'est moi.

— Je n'ai plus rien à dire ; vous ramenez les choses à leur vrai point.

— Moi, je voulais vous amener aux principes du véritable honneur, qui, sans demander grace, l'accorde aux plus grands ennemis.

— Jeune homme, je vous supplie les larmes aux yeux...

— Quel est celui qui regarda ma vie comme la moindre chose qu'il y eût au monde?

— C'est moi, dit Maurice.

— Mais qui dit encore...

— Mais, observa Maurice, avions-nous tort de parler ainsi?

— Non, non, s'écria Schlemm avec des yeux étincelants. Vous m'avez donné le désir d'être à votre place. Maintenant je suis à celle d'hon-

neur; la mort seule peut m'en ôter. Vous m'avez enlevé l'honneur dans son germe; il faut que je le recouvre.

— Eh bien, dit Maurice, je me battrai, et toi, Louis, tu seras témoin.

— Ils sortirent et choisirent un terrain entre des rochers, sur l'Elbe.

Drausen mesurait les pas d'un œil pénible; puis s'approchant de Schlemm, et le regardant fixement, avec l'air grave de la mort.

—N'y a t'il pas, lui dit-il, une autre voie que celle qui n'a pas de retour? il y en a une meilleure.

— Non, non, repondit Schlemm avec véhémence. Et à Maurice,

— Vous avez le coup.

— Tirez, dit celui-ci, et que ce terrible jeu finisse.

— C'est à vous à tirer, s'écria encore plus brusquement son adversaire.

— Eh bien, voilà le chemin que je prends. Et il tira en l'air.

— Vous moquez-vous de moi, dit Schlemm humilié. Si vous aviez tiré comme un homme, nous étions réconciliés, barbare que vous êtes!

En s'écriant ainsi il visait d'une main ferme : Drausen détourna la tête.

Il tira, manqua, et tomba évanoui.

Il succombait à tous les sentiments dont son ame était bouleversée.

Les deux amis le portèrent sur les bords de l'Elbe. Maurice puisait de l'eau avec son chapeau, et lui en jetait au visage.

Il ouvrit les yeux. L'un le tenait serré contre son sein ; l'autre, à genoux devant lui, humectait ses tempes.

Qui garderait rancune après un tel réveil ! et quel état que celui de Schlemm, qui, sortant d'un sommeil si douloureux, se trouvait dans les bras de l'amitié !

Il serra de sa main droite Maurice, qui, tombant sur son sein, scella ainsi la réconciliation.

Ils se levèrent, s'enchaînèrent de leurs bras, et sourirent d'un air un peu confus.

Il tonnait un peu dans le lointain du côté de la Bohême ; on entendait le son des flûtes venant d'une gondole qui descendait l'Elbe, et une voix harmonieuse chantait le bel air de Mozart : *Aimez-vous les uns les autres comme des frères.*

Leurs sentiments se changèrent en un vif enthousiasme.

— Oh! comment pouvais-je viser à ce cœur, disait Schlemm? et ce cœur il le pressait sur le sien.

Tout-à-coup un cri terrible d'une femme du voisinage les attira vers le rivage.

— Là-bas! là-bas! s'écria Maurice montrant un enfant que le torrent entraînait; et il se précipita dans le fleuve : Louis, en le descendant, sauta dans une barque, et forçant de rames vers son ami, le trouva luttant contre la rapidité de l'eau, et tenant l'enfant. Les forces allant lui manquer, il saisit le bord de la barque, et Louis saisit son bras.

C'est dans cet état que la barque atteignit le rivage. La mère parvint à arracher son enfant à Maurice, que Louis put traîner jusqu'au bord.

Maurice, ouvrant les yeux, dit d'une voix affaiblie : L'enfant! l'enfant!

— Il est sauvé.

— Graces à Dieu.

Et ses yeux se refermèrent.

On le porta à la cabane; le mouvement lui fit reprendre connaissance.

— Mais, mon ami, dit Louis, tu ne sais pourtant pas nager!

— Je venais de gagner la vie, pouvais-je ne pas l'exposer dans une pareille circonstance. Où est l'enfant?

La mère le lui apporta, l'appelant son sauveur.

Le petit garçon, âgé de quatre ans, enlaça ses bras autour du cou de Maurice, et pressa de ses petits doigts l'eau de sa chevelure, disant: Il m'a été chercher dans cette méchante eau!

Et Maurice s'écria en le pressant sur son sein:

— J'ai gagné un homme.

Les trois jeunes gens passèrent deux heures dans la cabane du pêcheur.

Leurs sentiments s'élevèrent à la hauteur de la vertu, et d'une éternelle amitié.

Ils s'en retournèrent, et Schlemm, heureux comme Dieu même, vola à Dresde.

Il trouva Doris chez madame de Windhelm, et, hors de lui-même, se jeta à ses pieds en s'écriant: — Ma chère amie, à présent je suis à toi tout entier; je suis digne de toi; nous res-

terons ensemble, et tu n'auras plus d'inquiétude.

— Qu'avais-tu donc, en t'arrachant si brusquement de mes bras?

— La mort me menaçait; à présent je peux tout te raconter.

Il ne dissimula rien, n'embellit rien, dit comme un jeune homme était venu le trouver, l'avait appelé en duel pour venger la séduction.

Aurore rougissait en pensant à Maurice.

Doris demandait le nom du jeune homme.

Schlemm dit encore comment un autre, un M. Drausen avait paru ensuite, et l'avait blessé.

Aurore pâlit; des larmes coulaient de ses yeux.

Schlemm reconnaissait que ces deux respectables jeunes gens avaient beaucoup contribué à son retour vers Doris.

Il raconta enfin comment il les avait lui-même provoqués en duel.

Ahrenswalde souriait, car il voyait à la joie de Schlemm qu'il n'était pas arrivé de malheur; Aurore était tremblante, elle se représentait

l'arme meurtrière de Schlemm devant la poitrine de Maurice.

— C'est Maurice! s'écria Aurore, tombant dans les bras d'Ahrenswalde.

— Oui, il s'appelait ainsi; le connaissez-vous?

— Si je le connais! si je le connais! s'écria-t-elle avec une sorte de fierté.

Quand Schlemm eut dit qu'il avait sauvé un enfant prêt à se noyer.

— Eh bien! dit Ahrenswalde, c'est un bon nageur.

— Non, car il ne sait point nager.

Aurore, s'approchant de Schlemm, lui dit:

— N'est-il pas vrai qu'en rendant l'enfant à la mère il parla comme s'il n'avait rien fait en le sauvant.

Elle pensait au baron de Walser qui ne s'était plus informé de l'enfant qu'il avait sauvé des flammes.

Schlemm expliqua comment Maurice, après avoir pressé l'enfant sur son sein, s'était écrié les larmes aux yeux: Ce garçon est mon fils, c'est pour moi que je l'ai sauvé.

Aurore se retira, réfléchissant, et ne paraissant plus s'intéresser au récit; mais son cœur

attendri était dans une sorte de ravissement; elle aimait à nourrir de douces espérances.

— Parbleu, dit Ahrenswalde, si Maurice avait fait moins, il n'aurait pas mérité de sauver la vie d'un homme.

M. de Schlemm, ce Maurice est mon fils.

— S'il nous venait voir, dit Aurore.

—Nous irons nous-mêmes le voir à Tharaud, ma chère demoiselle.

— Oui, nous irons, et demain, ajouta la tante, entraînée par le beau caractère du jeune homme.

L'amour obligé de se cacher tire un nouvel aliment de chaque nouvelle situation dans laquelle il se trouve.

Aurore entra avec Schlemm dans beaucoup de détails concernant la conduite de Maurice dans le cours des duels.

Le lendemain, en allant à Tharaud, elle fit en imagination un beau portrait de ce jeune homme qui s'était battu; elle le parait des lauriers de la gloire, elle se mettait près du lit où il gisait, pâle, mais ayant encore un air agréable et touchant; elle pansait sa blessure, lui présentait ce qui pouvait le soulager, lui faisait

la lecture, chantait pour diminuer son ennui, et remplissait son cœur du feu d'un amour plein de délicatesse.

Dès qu'ils furent arrivés, Ahrenswalde sortit de l'auberge pour aller trouver Maurice; mais il logeait avec Louis dans cette même auberge. Aurore fut agréablement surprise lorsqu'elle entendit la voix de Maurice.

Leur chambre était séparée par une légère cloison; elle aperçut une ouverture par laquelle elle regarda, quoique un peu tremblante. Elle le vit tenant sur ses genoux l'enfant qu'il avait sauvé des eaux. Il l'appelait son fils, et l'enfant l'appelait son père, en jouant avec ses petits doigts dans ses blonds cheveux.

C'est un spectacle bien intéressant que celui d'une jeune personne serrant un enfant sur son sein, mais peut-être en est-ce un plus doux encore de voir un jeune homme dans cette touchante action; comme il est plus beau de voir rougir un jeune homme qu'une jeune fille.

Alors de nouvelles images plus riantes saisirent l'ame d'Aurore : la joie et l'amour animèrent les roses de son teint. Si elle avait cru qu'il y eût quelque mal à cela, elle l'eût évité : le plus sévère moraliste n'aurait pu lui faire de

reproches; elle était innocente. Elle frappa doucement à la porte qui les séparait et dit : Nous sommes ici chez M. Hagemann; M. d'Ahrenswalde vous cherche.

Maurice se leva aussitôt; il ouvrit, et vit devant lui l'Amour aux yeux brillants, au tein vermeil, au charmant sourire, Aurore enfin.

— Nous savons tout, s'écria-t-elle, noble et généreux jeune homme.

Maurice était surpris et enchanté. Il ne put que prononcer le nom d'Aurore; mais le son de sa voix, sa douce ivresse, la main tremblante dont il serrait celle d'Aurore, causaient aussi un tendre embarras à l'objet de son amour. Leur silence mutuel était un signe de ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Chaque battement du cœur les faisait avancer vers la plus douce des jouissances.

Mais comme cette situation enflammait de plus en plus Maurice, sans lui donner plus d'espérance, il finit par ne plus la regarder qu'avec un sourire mélancolique. Cette délicatesse de sentiments lui attacha davantage le cœur d'Aurore : elle lui dit, en ôtant la main de la sienne :

— Voilà donc l'enfant que vous avez sauvé?

Elle le prit dans ses bras, et, comme pour dédommager Maurice d'avoir retiré sa main, elle ajouta :

— Laissez-moi partager vos soins pour lui.

Comme l'enfant enlaçait ses petits bras à son cou, Maurice, un peu embarrassé, lui présenta un siége ; elle s'assit ; il prit place devant elle ; l'enfant, tendant la main tantôt à l'un tantôt à l'autre, rapprochait davantage les deux amants par son jeu naïf.

— Est-ce là ma mère, mon cher Maurice ? Celui-ci rougit, et n'osa répondre ; mais l'enfant souriait si innocemment à Aurore, que pour tout l'or du monde il n'aurait pas dit : Non.

— Je serai ta mère, cher enfant, dit-elle tout bas ; mais sa rougeur annonçait que le nom de mère occupait son imagination : et elle se dit en soupirant :

— Pourquoi ce lien d'amour n'existerait-il pas entre nous ?

Elle serrait plus vivement l'enfant qu'elle nommait son fils, et qui l'appelait sa mère. Frappés aussitôt par la pensée d'un avenir qui ne leur permettait pas d'espérer, et bien

décidés à ne pas agir contre son devoir, elle dit :

— Oui, je serai la mère de cet enfant ; il sera le lien de notre amitié. N'est-ce pas, mon cher Maurice ?

Au lieu de répondre il mit leurs mains jointes sur la tête de l'enfant, et baisa la main d'Aurore.

Charmé de cette heureuse idée de paternité et de maternité, ils devinrent plus hardis dans les témoignages d'une tendresse qui semblait n'avoir que l'enfant pour objet. Ils rapprochèrent leurs siéges, et Maurice dit à l'enfant avec un sourire :

— Il faut dire maman Aurore.

Aussitôt il s'écria :

— Maman Aurore, papa Maurice !

Et les prenant tous les deux par les mains, les rapprochant de lui, il les embrassait l'un après l'autre.

Insensiblement Aurore devint inquiéte ; elle mit l'enfant par terre, et se leva, hélas ! trop tard : l'impression était devenue trop vive. Maurice prit sa main, soupira. Aurore ! chère Aurore ! et en prononçant ce nom chéri les

pleurs inondaient son visage. Aurore enveloppait le sien de son schals, et se cachait ainsi chaque fois qu'il répétait tendrement son nom.

L'enfant, voyant les larmes de Maurice, tira le schals d'Aurore, et lui dit:

— Maman, que fais-tu donc à mon papa? Et il ôta entièrement le schals de son visage.

— Aurore! chère Aurore! répéta encore une fois Maurice. Elle le fixa, et ne pouvant plus résister, elle dit à son tour d'une voix entrecoupée:

— Cher Maurice!

Il poussa un soupir où se mêlait la tristesse, et, sans le savoir, l'enlaça dans ses bras. Elle se laissa aller sur son sein; leurs bouches se cherchaient, et un long baiser scella un amour qui n'était pas soutenu par l'espoir.

Aurore, s'arrachant des bras de Maurice, le regarda long-temps avec un air de langueur, puis lui dit d'une faible voix:

— Adieu, cher Maurice.

— Adieu, chère Aurore; il faut donc nous quitter!

Elle prit avec vivacité l'enfant par le bras, et dit:

— Il reste avec moi, il est à moi. Je serai toujours sa mère.

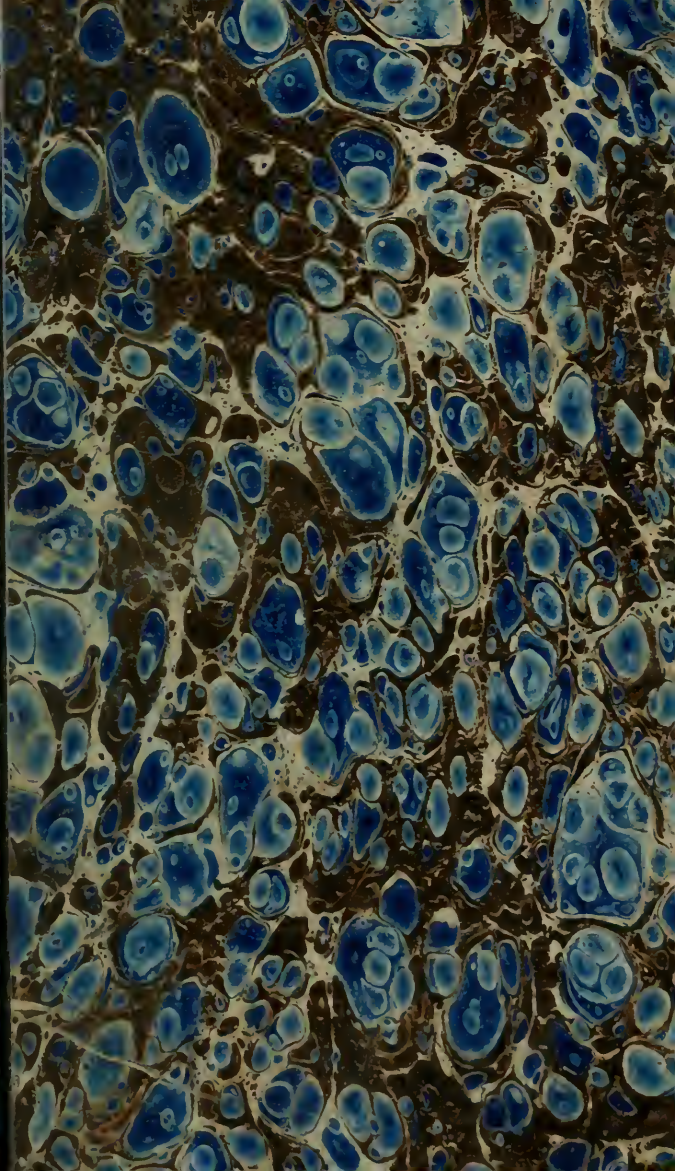
Je le garderai comme un précieux souvenir de ce moment... O Maurice!

— Aurore! faut-il partir sans espérance? L'amour parla au cœur d'Aurore; elle dit tendrement :

— Adieu, Maurice, espérance!

Et la voilà partie.

Une heure après, Maurice partit aussi avec Ahrenswalde et Louis, sans avoir vu personne, et réfléchissant si par sa dernière parole Aurore avait voulu dire que toute espérance n'était pas perdue.

Ainsi le destin serrait les nœuds de l'inimitié entre les fils des deux frères. Le ciel est juste!

FIN DU SECOND VOLUME.